

The background of the book cover is a 3D illustration of numerous wooden deck chairs with yellow and blue striped fabric. The chairs are scattered across a floor that has a color gradient from light green on the left to bright yellow on the right. The chairs are shown from a high-angle perspective, some fully visible and others partially cut off by the edges of the frame.

ROMAN POLICIER

Une île dorée

ANNE FLEISCHMAN

Table des matières

Chapitre 1	Le cadavre	9
Chapitre 2	L'architecte Romain Maréchal	15
Chapitre 3	Jean-Jacques	20
Chapitre 4	Au loin, le phare	26
Chapitre 5	Au journal	31
Chapitre 6	Le pont	33
Chapitre 7	Libre ?	38
Chapitre 8	Le policier	43
Chapitre 9	La terrasse du <i>Red-Legged Bird</i>	46
Chapitre 10	Quand des trombes d'eau	50
Chapitre 11	North Point	56
Chapitre 12	Doris	62
Chapitre 13	Le cirque	67
Chapitre 14	Des grains d'or	73
Chapitre 15	Suzie	77
Chapitre 16	Les aveux	83
Chapitre 17	Impossible	88
Chapitre 18	Amanda	93
Chapitre 19	DJ King	98
Chapitre 20	Derek	100
Chapitre 21	Les riches	104
Chapitre 22	Les oiseaux	107
Chapitre 23	La grande horloge	112
Chapitre 24	Antigonish	117
Chapitre 25	Benjamin	123
Chapitre 26	Faire le point	127
Chapitre 27	La consternation	130
Chapitre 28	Christian Byron	131
Chapitre 29	Le rendez-vous	139
Chapitre 30	Les révélations	143
Chapitre 31	Pasquale Morelli	146
Chapitre 32	Un voyage dans le temps	147
Chapitre 33	Le vent	154

UNE ÎLE DORÉE

Anne Fleischman



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Une île dorée / Anne Fleischman.

Noms : Fleischman, Anne, 1970- auteur.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 2020007900X | Canadiana (livre numérique) 20200079018

| ISBN 9782925049364 (couverture souple) | ISBN 9782925049371 (PDF) | ISBN 9782925049388
(EPUB)

Classification : LCC PS8611.L4142 I44 2020 | CDD C843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre
du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : Normand Bastien

Photographe : Peter Van Wyck

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Anne Fleischman, 2020

Dépôt légal – 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par
quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, août 2020

*« Ne demande jamais ton chemin à celui qui le connaît,
car tu pourrais ne pas t'égarer. »*

Rabbi Nahman de Bratslav (1772 – 1810)

Chapitre 1

Le cadavre

Le cadavre est presque gris. Gonflé par l'eau saumâtre du marais, il flotte comme un pneu ballotté contre la digue. Mais pour les policiers qui s'activent au milieu des roseaux, il n'y a aucun doute sur son identité. Ils ont assez vu l'architecte Romain Maréchal en couverture de l'*Antigonish News*. «Manquait plus que ça», peste l'inspecteur Benjamin Still en regardant ses collègues hisser le corps sur le ponton. Le policier s'agenouille près du cadavre, enfle ses gants et, d'un coup de pince, écarte la mèche de cheveux qui masque la tempe droite de l'homme. Le sang séché ramolli par le sel a formé une croûte brunâtre. Près de Still, son adjoint Robert Doubleday, les mains sur les hanches, jambes écartées, laisse échapper un soupir de découragement.

—Tu penses qu'il s'est amoché contre un rocher ? Peut-être qu'il était saoul et qu'il est tombé à l'eau. Ça arrive de temps en temps avec les touristes...

Benjamin Still se frotte les yeux sans prendre la peine de donner son opinion. Une rafale caresse son visage découpé au couteau, faisant frissonner son long corps fatigué.

—On verra bien ce que dit l'autopsie, marmonne-t-il au bout de quelques secondes en dépliant ses interminables jambes.

—D'un autre côté, même quand les gens tombent dans la flotte, ils attrapent juste un bon rhume, poursuit Doubleday. À ma connaissance, il n'y a jamais eu de noyade dans le marais. Donne-moi une minute, je vais chercher le gars qui l'a découvert.

Tournant le dos à l'attroupement de curieux qui obstrue déjà la piste cyclable traversant le marais, Still observe le miroir percé de joncs et respire ce parfum organique qu'il apprivoise encore. Un vol d'oiseaux pique le ciel d'une couture rectiligne, alors que la silhouette trapue du phare de South Point, encore noyé dans la brume matinale, se détache au loin. Du fond de sa poche, le policier triture l'emballage d'un bonbon pour se réchauffer les doigts. «Un cadavre dans cette réserve naturelle... Le seul endroit vraiment authentique de Golden Island», songe-t-il en étirant ses muscles endoloris. Ce n'est pas avec ce macchabée qu'il rattrapera ses heures de sommeil.

—Le voici, chef.

Un grand Noir emmitoufflé dans un blouson jaune vif. «Pas tout à fait dans le style du coin», juge Still. Avec sa capuche qui lui descend sur les yeux, on ne distingue que le menton picoté de blanc de l'individu.

—Je vous écoute, lâche le policier en griffonnant ses premières impressions.

—Comme je l'ai expliqué à votre collègue, je loue une maison à South Point, au village. Une toute petite chambre, en fait, mais dans une très jolie maison, dit l'autre en relevant la tête, ce qui permet à Still d'apercevoir son visage ridé dont les yeux pétillent tels ceux d'un gamin.

«Bavard, dans les 60 ans», estime ce dernier pendant que le témoin déballe son histoire avec un peu trop d'entrain et beaucoup trop de mots à son goût.

—J'ai aperçu ce pauvre homme pendant ma promenade, poursuit ce dernier. J'ai tout de suite appelé la police, mais j'ai cru mourir de froid en vous attendant. Sans faire de mauvaise blague, bien sûr. L'humidité. Forcément, dans un marécage...

«Voix jeune. Le type ne fait pas son âge», consigne Still en regrettant aussitôt l'emploi d'une formule qu'il déteste. Les apparences, encore.

—Ça n'a pas dû être agréable de poireauter à côté d'un cadavre. Pas trop secoué ? questionne-t-il en essayant de capter le regard papillonnant de son interlocuteur.

—Ne vous inquiétez pas pour moi, je suis médecin gynécologue, répond l'homme d'un ton enjoué. Je suis un peu comme vous ; j'ai une attitude respectueuse, mais professionnelle face au corps humain, si vous voyez ce que je veux dire. Mais c'est la première fois de ma vie que je découvre un cadavre en pleine nature. Une expérience inhabituelle et plutôt éprouvante, surtout quand on commence tout juste ses vacances. Vous êtes d'accord ?

—À quelle heure l'avez-vous trouvé ? enchaîne Still.

—Au lever du soleil. J'ai aperçu une boursouffure dans l'eau, près de la digue, et...

—Où est votre vélo ? coupe le policier.

D'un air faussement conspirateur, le vieux s'approche de son oreille pour lui chuchoter :

—Je ne sais pas en faire, je n'ai aucun équilibre. Mais ne le répétez à personne, les gens d'ici pourraient me lancer des pierres ! Avec toutes ces belles pistes cyclables...

Ignorant le clin d'œil, l'inspecteur Still poursuit.

—Ornithologue, alors ? Où est votre équipement ? Où sont vos jumelles ?

—Désolé, mais cela non plus ne fait pas partie de mes passe-temps.

—Vous vous promenez souvent dans les marais, la nuit ?

—Ça paraît étrange, je vous l'accorde. Je voulais capter les premiers rayons du jour.

—Photographe ?

—Amateur, seulement, pas comme cette jeune femme, là-bas, avec son gros appareil. Marcheur matinal, un peu philosophe, un peu à la retraite. Depuis le printemps, j’essaie la marche rapide. C’est fatigant, mais même un vieux machin comme moi doit garder la forme, vous me suivez ? fait le témoin en se tapotant le ventre dans un éclat de rire.

L’inspecteur Still garde le visage fermé. Il remarque les chaussures de course sales du vieil homme qui sautille en se frictionnant les épaules. Aucun logo populaire ne décore la toile abimée. À ses pieds, repose le sac en plastique distribué par l’Office du tourisme. Vraiment pas le vacancier typique de Golden Island.

—Et vous n’avez vu personne ? Monsieur...

—Rousseau, Jean-Jacques Rousseau. C’est le nom d’un écrivain, je sais. Mes parents avaient beaucoup d’esprit. Non, c’est très calme, ici, le matin, pas un chat. Si vous n’y voyez pas d’inconvénient, on ne pourrait pas continuer la discussion en marchant ? Je ne pensais jamais avoir aussi froid à la fin juin sur la côte Est, moi qui habite Montréal. En temps normal, je supporte assez bien les températures fraîches, mais là...

Le vrombissement de l’hélicoptère du *Memorial Hospital* du Rhode Island couvre la fin de sa phrase. Alors que tous les yeux se tournent vers le ciel, le policier lève à peine le nez de son carnet de notes. L’engin fait frissonner la surface de l’eau et s’envoler une nuée de passereaux. La journaliste de l’*Antigonish News* immortalise l’atterrissage des ambulanciers, puis le cadavre de Romain Maréchal disparaît dans le cockpit.

—On y va, chef ? demande Robert Doubleday.

—On y va. Et vous, vous venez avec nous, lance l’inspecteur Still à Rousseau. J’espère que vous n’aviez rien d’urgent à faire.

À cette heure matinale, la route est encore déserte. N’eussent été les champs couverts de fleurs sauvages à la sortie du marais, on jurerait un matin d’automne clair et silencieux. Mais Benjamin Still sait qu’avant midi, des centaines de jeeps immatriculées dans d’autres États transformeront cette paisible route de campagne en un boulevard urbain congestionné et bruyant. Quant au marais de Golden Island, il a déjà retrouvé son immobilité.

Le poste de police de North Point occupe les deux premiers étages d’un édifice en travaux situé près du pont qui enjambe l’*Antigonish Channel*. Abandonnant Rousseau dans une salle aux murs nus, les policiers disparaissent entre les échafaudages qui encombrant les couloirs. «Ce ne sera pas long», lui assure-t-on. La matinée est pourtant bien entamée quand Benjamin Still vient chercher le médecin assoupi en grommelant une excuse.

—Pas de souci, inspecteur, je m'offrais une petite sieste, répond l'autre en s'étirant. Cela dit, j'aurais mieux dormi si on ne m'avait pas pris pour un itinérant. Vous autres, Américains, vous avez parfois tendance à juger rapidement et je...

—Asseyez-vous, interrompt le policier en l'introduisant dans son cubicle.

Dans un petit nuage de plâtre, Rousseau lisse du plat de la main le blouson qu'il a déposé sur le dossier de la chaise. Son maillot bleu roi de l'Impact de Montréal porte le numéro 32. Face à lui, Still, avec son costume terne et ses yeux cernés, a l'air de sortir d'un film en noir et blanc. Celui-ci attrape un bonbon dans un grand bocal transparent posé sur un coin du bureau, sort son calepin de la poche intérieure de sa veste et présente le bocal à Rousseau.

—Vous pouvez jeter le papier ici, indique-t-il en désignant une corbeille qui déborde d'une montagne d'emballages identiques. Reprenons.

Ignorant les marteaux-piqueurs qui résonnent par intermittence à l'étage supérieur, le vieux médecin parle d'une voix chantante du froid qui règne dans le marais au petit matin, du silence entrecoupé des bruits de sa respiration et de la brume léchant les eaux. «Une splendeur, cet endroit, à l'aube. Vous êtes de mon avis?» Du menton, Still encourage l'homme à poursuivre quand le flot de paroles tarit. Il veut connaître tous les détails, les traces laissées au sol, la position du corps, les sons et les odeurs. Rousseau explique qu'il a trouvé le cadavre flottant sur le ventre, les bras écartés, les cheveux dansant autour du crâne comme un soleil brun. «Quelle tristesse de mourir ainsi! Une crise cardiaque?» Le policier prend des notes sans desserrer les dents.

—Vous n'êtes pas un grand bavard. Je me trompe, inspecteur? Normal, dans votre métier. Et puis, c'est moi le témoin, après tout. Moi, voyez-vous, c'est tout le contraire. J'ai pris l'habitude de faire la conversation à mes patientes pour les mettre à l'aise pendant l'examen gynécologique. Je parle de tout et de rien. En général, les dames apprécient. Mais au fond, je suis un grand timide. Tout comme vous.

Still ne relève pas, attrape une autre menthe dans sa jarre et étouffe un bâillement.

—Vous avez mauvaise mine, reprend Rousseau. Vous voulez que je vous prescrive un bilan sanguin? Je suis encore officiellement médecin pendant quelques mois, si ça peut vous rendre service...

Sans même s'en apercevoir, le policier fronce son œil droit, celui dont le blanc est éclaboussé d'une goutte de sang qu'il a remarquée à l'aube, juste avant de sauter dans son uniforme pour aller ramasser le corps sans vie d'une célébrité locale.

—J'ai passé une mauvaise nuit et j'ai un meurtre sur le dos, laisse-t-il tomber en lançant à Rousseau un regard mauvais.

Une ombre passe sur le visage du vieil homme. C'est terrible, il avait cru à un accident... C'est aussi ce que Benjamin Still aurait préféré. Mais le rapport préliminaire du légiste est formel. La blessure sur la tempe de Romain Maréchal n'a pas été causée par une chute et il n'y a pas d'eau dans ses poumons. «On va devoir draguer le marais pour chercher l'arme du crime, les écolos ne seront pas contents», avait conclu l'inspecteur en glissant les résultats dans sa poche.

—Ne quittez pas l'île pendant les prochains jours, on pourrait avoir besoin de vous, lâche ce dernier en regardant sa montre. Il y a un autobus au coin de la rue qui fait la navette jusqu'à South Point. Il part aux heures, vous avez tout le temps.

—Vous permettez ? demande Rousseau en s'emparant d'une photo encadrée posée sur une pile de cartons. Excusez-moi d'être indiscret, mais je crois que je connais cette dame. Je l'ai vue chez ma logeuse, à South Point, c'est...

—C'est mon ex-femme, coupe Still en récupérant le cadre d'un geste autoritaire.

L'irruption de son adjoint lui permet de se recomposer un visage amical.

—Est-ce que je peux te parler une minute, chef ? Seul à seul.

—Un instant, j'en ai presque fini avec monsieur.

—Prenez tout votre temps, lance joyeusement Rousseau en se penchant pour délayer ses chaussures. Quelque chose dans ma semelle me gêne depuis tout à l'heure. Je pensais que c'était parti, mais ça recommence à me piquer. Allez-y, inspecteur ; promis, je ne toucherai plus à rien.

À contrecœur, Still suit Robert Doubleday.

—La maison de Maréchal a été cambriolée, lui annonce celui-ci.

—Le système d'alarme ?

—Désarmé.

—Qui s'en est aperçu ?

—Jacynthe Lord. Elle passe tous les matins chez l'architecte pour y faire le ménage. Elle vient de nous appeler et elle nous attend sur place.

«Jacynthe...», soupire l'inspecteur Still, alors qu'il retourne auprès du témoin. Un meurtre, un cambriolage et la perspective d'une rencontre avec son ex dans la même matinée, c'est le trio gagnant.

Pieds nus, les chaussettes roulées en boule sur le bureau du policier, Jean-Jacques Rousseau remue les orteils d'un air ravi.

—On doit filer à South Point. Vous voulez embarquer avec nous ? On peut vous ramener, si ça vous arrange, propose Still.

Les deux policiers précèdent le Montréalais jusqu'au stationnement, le laissant boitiller derrière, son sac en plastique sous le bras.

— Il vient d'où, ce clodo ? chuchote Doubleday au moment de prendre le volant.

— Ce n'est pas un clodo, c'est un gynécologue, répond Still. Puis, s'adressant à l'homme en jaune vif : on vous dépose à l'entrée du village. Ça ira, monsieur Rousseau ?

— Où vous voulez ! C'est déjà très gentil de votre part de me raccompagner.

Aussitôt installé à l'arrière du véhicule, Rousseau fait de son blouson un oreiller de fortune et s'assoupit, les bras le long du corps, pendant que les policiers discutent des derniers événements à voix basse. Dehors, les champs ondulent de part et d'autre de la route reliant North Point, l'industrielle petite agglomération, à la station balnéaire de South Point. Le vieux médecin s'éveille au moment où, dans un tourbillon grisâtre, le véhicule s'immobilise sur le bas-côté d'un terrain vague. Huit semi-remorques garées à la queue leu leu scintillent au grand soleil sur le terre-plein, pareilles à des baleines échouées. Gueulant des instructions, des ouvriers en bras de chemise en extirpent les entrailles, fatras de toiles, de cordes et de poulies, alors que des hommes sur des échelles placardent des affiches qui claironnent le retour tant attendu du Cirque Maximum, en tournée dans les Trois Amériques depuis 60 ans. Relevant le col de sa chemise pour se protéger de la poussière, Still ouvre la porte arrière pour Rousseau.

— Vous ne quittez pas l'île dans les prochaines semaines, c'est entendu ?

— Je n'en avais pas l'intention. Je serai ici durant tout le mois de juillet, mon chèque de loyer a déjà été encaissé. Blague à part, vous pouvez compter sur moi.

— En passant, voici ma carte. N'hésitez pas à appeler si vous vous souvenez de quoi que ce soit.

— C'est noté... Benjamin, fait Rousseau en fourrant le carton dans son sac en plastique.

— Mais essayez de rester discret. Pas la peine d'effrayer toute l'île en racontant qu'il y a eu un assassinat. Je compte sur vous, d'accord ?

— Promis juré !

« Si jamais vous vous faites des amis ici », ajoute le policier pour lui-même en claquant la porte du véhicule.

Chapitre 2

L'architecte Romain Maréchal

L'architecte Romain Maréchal avait fait construire son palace côté falaise. Le bras droit à l'extérieur du véhicule, doigts écartés dans la brise, l'inspecteur Still contemple l'océan, alors que la route côtière s'élance vers le point le plus élevé de l'île. Robert Doubleday insiste toujours pour conduire et Still n'y voit pas d'inconvénient, bien au contraire. Il sait qu'il aura besoin de toute son énergie pour garder son calme avec Jacynthe.

De l'extérieur, rien ne distingue la propriété de Maréchal de ses voisines, cubes ivoires aux arêtes arrondies tranchant sur l'azur du ciel. Au-dessus du mur d'enceinte pris d'assaut par les rosiers sauvages, on entrevoit l'adobe du toit de la maison. Le portail est ouvert, car ils ont été devancés par la reporter de l'*Antigonish News*, dont la Chevrolet occupe une partie de l'espace de stationnement en gravier et cache pratiquement la Mini de Jacynthe.

Avant d'entrer dans le bâtiment gardé par un homme en uniforme, Still admire la pelouse millimétrée encadrée de végétation luxuriante. Deux figuiers bordent le chemin menant à la piscine. Elle a cette forme de haricot qui rappelle au policier un bassin d'aisance dans un hôpital. Des transats gris-anthracite nonchalamment disposés autour d'une table basse rehaussée de statuettes d'inspiration bouddhiste invitent à la détente. Mais le policier sait que rien, dans cette chorégraphie, n'est dû au hasard ; Jacynthe Lord a toujours été très douée pour créer des atmosphères chaleureuses et savamment désinvoltes.

L'inspecteur passe la paume de la main sur son visage. Ses traits sont tirés. Jacynthe va-t-elle remarquer son œil rougi ? Lisant un magazine avec une décontraction étudiée, elle porte un chemisier ocre assorti au vase qui trône au centre du comptoir de cuisine. Le galbe des grappes de lupins adoucit l'impeccable géométrie des carrelages.

— Je ne t'embrasse pas, Ben, j'ai un terrible rhume, dit-elle sans lever les yeux.

— Tu es au courant pour Maréchal ?

— On vient de me l'apprendre.

Sans mot dire, à travers la baie vitrée fracassée, Still admire le couloir de nage qui découpe un rectangle turquoise dans le vert du gazon. « Pas de doute, le bonhomme avait l'œil », note-t-il en enjambant les éclats de verre qui parsèment le plancher en noyer. Quelques fils électriques pendouillent sur un mur, tels des spaghettis noir et rouge.

— À part la télé, qu'est-ce qui a disparu ?

— Pas grand-chose, répond Jacynthe en feuilletant son magazine comme si elle patientait pour un nettoyage dentaire. Quelques bibelots, un trophée de l'Association américaine d'architecture, des pièces de monnaie qui traînaient toujours sur le meuble à l'entrée. Ah, oui, les trois vélos, aussi. Un vélo de course en carbone d'une valeur de 12 500 \$, et deux modèles hollandais spécialement importés.

— Tu connais bien l'inventaire, constate Benjamin.

— Romain Maréchal est un excellent client...

— Était, rectifie le policier. Tu lui enverras ta facture à la morgue.

— ... Et les vélos étaient toujours accrochés à l'entrée pour les invités. Je vois que tu es de bonne humeur, Ben.

Le lustre en verroterie rouge aux fins tentacules translucides attire le regard de l'inspecteur. L'image des cheveux du cadavre flottant dans le marais lui revient à l'esprit, alors qu'il continue d'arpenter la pièce. Dans la bibliothèque, des livres sur l'histoire de l'art. Au-dessus du buffet, sous verre, un diplôme de l'Université de Syracuse. Au mur, un collage moderne dont Still se souvient avoir vu le jumeau à l'hôtel de ville de North Point. En face, une murale polychrome multipliant le visage stylisé de l'architecte, façon Andy Warhol. Un peu partout, des photos du maître des lieux.

« Il n'a pas toujours été aussi corpulent », constate le policier devant une série de vieilles photos en noir et blanc. Sur l'une d'elles, le jeune Romain Maréchal pose en chemisette sur le ferry qui reliait autrefois le continent à Golden Island ou, pour être exact, à l'île d'Antigonish. Avec ses cheveux en brosse, le gringalet a l'air d'une petite frappe. « Fin des années 60, début des années 1970 », juge Still.

— Tu as dû avoir un choc en apprenant son décès, lance-t-il à la jeune femme en retournant dans le coin cuisine.

— Ne m'en parle pas, je suis atterrée.

Dans le reflet au-dessus de l'évier, Benjamin la voit grimacer à son miroir de poche, son tube de rouge à lèvres à la main.

— Je t'ai déjà vue plus bouleversée.

— Ne sois pas cynique, Ben. On n'a pas tous la même manière de montrer nos émotions.

La journaliste de l'*Antigonish News* a terminé son mitraillage.

— Est-ce que je peux partir, maintenant ? demande-t-elle avec un sourire timide.

— Tu enverras tout ça à mon adresse, répond Still sans la regarder. On compte sur votre discrétion absolue, au journal. Aucune fuite, c'est clair ? Il est trop tôt pour affoler les touristes. Ton patron sera du même avis.

L'appareil photo disparaît dans le sac en cuir de la journaliste.

—Pas de problème, murmure-t-elle en zippant la fermeture éclair. De toute façon, on avait déjà préparé la une du numéro de juillet avec l'inauguration du nouveau skate park, à North Point. Et puis, on a notre concours de photos...

Mais le policier n'écoute pas la suite, car il est déjà à l'autre bout du vestibule d'entrée, où l'agent Doubleday fait le point.

—Le coffre-fort qu'on a découvert dans un placard de la chambre principale est intact. À première vue, à part la télé, les vélos et quelques babioles, il ne manque rien. Les gars du labo ont déjà relevé les empreintes.

—Alors, on n'a plus rien à faire ici, lance Still en retirant ses gants en latex. Jacynthe, tu peux partir, toi aussi.

Impeccable dans sa tenue claire, Jacynthe Lord joue avec ses clés, bien décidée à laisser ses derniers commentaires avant de s'en aller.

—Que vont s'imaginer les gens quand ils sauront que Romain Maréchal est mort, assassiné sauvagement, ici même, à Golden Island?

—Ils n'ont pas besoin de savoir que c'est un meurtre. D'ailleurs, tu n'es pas censée le savoir non plus, dit Still en fronçant les sourcils vers Doubleday.

—C'est vrai que c'est ce gentil monsieur de couleur qui a trouvé le corps? continue Jacynthe. Il a un nom français bizarre...

—Jean-Jacques Rousseau. Ce n'est pas un nom bizarre. Et il s'en remettra; c'est un médecin, après tout.

—Si tu veux mon avis, il a une dégaine étrange pour un médecin.

Le genre de commentaires typique de Jacynthe. Mais Still préfère l'ignorer, ce n'est pas le moment de se disputer.

—D'autres commentaires ou impressions sur lui? À part qu'il est mal habillé.

—Il vient d'arriver sur l'île, lui répond son ex en haussant les épaules. Mais Suzie trouve que c'est un locataire très agréable. Il est poli, parle beaucoup et fait des blagues.

—Merci pour ta coopération, Jacynthe. Et encore désolé pour ton client.

L'inspecteur refait un tour des lieux, admire l'impeccable comptoir en céramique de la cuisine, attrape une pêche mûre dans une vasque en porcelaine et jette un dernier œil au système d'éclairage post-industriel digne d'un studio photo de luxe. Ce Romain Maréchal savait vivre, de quoi faire des jaloux.

Alors que Jacynthe et ses collègues sortent par la porte principale, il se faufile dans le jardin en passant par l'arrière et s'accroupit au bord du rectangle bleu du couloir de nage pour tester la température de l'eau. Bien plus chaude que celle d'une piscine municipale. Il a du mal à imaginer l'ar-

chitecte faire des longueurs. Peut-être est-ce lui qui est jaloux, après tout, avec son maigre salaire de fonctionnaire ?

Doubleday l'attend au volant.

— On rentre au bureau, chef ?

— Non. On va d'abord passer au camping.

Ils laissent derrière eux la route bordée de propriétés luxueuses, filent en direction du phare de South Point, puis empruntent un chemin secondaire qui s'enfonce dans la pinède. Au bout de trois kilomètres, ils bifurquent vers l'océan pour suivre un chemin goudronné sinuant jusqu'au *Golden Campground*. Arrivés à destination, les deux policiers laissent passer des adolescents qui dévalent la pente, juchés sur la roue arrière de leur vélo. L'un d'eux, tatoué d'une toile d'araignée qui lui mange une partie du cou, leur lance un regard de défi, tandis que les autres, crottés dans leurs T-shirts noirs, éclatent de rire.

— Pas tout à fait le même genre de clients qu'au village, observe Doubleday en arrêtant le moteur. Je t'attends ici ?

Still pénètre dans l'enceinte du camping. Accrochée à la clôture métallique, une serviette de plage abandonnée là ondule au vent comme une bannière râpée. Une aire de jeux en plastique chauffe au soleil dans les odeurs de grillon qui s'échappent du snack-bar. Le sable du rivage tout proche se mélange aux graviers de l'allée et met une pellicule grisâtre sur la végétation, comme dans une vieille maison laissée à l'abandon. Loin des plages de sable qui s'étirent face au continent et bordent la face de l'île d'un liseré d'or, la pointe d'Antigonish s'enfonce brutalement dans l'océan. « Ici, même les arbres ont l'air déprimés », note le policier en s'approchant d'un homme en torse nu qui l'observe à l'abri d'un parasol.

— Tu es déjà au courant pour l'architecte ? demande-t-il.

Pour toute réponse, le type le salue d'un grognement.

— Oui, bien sûr que tu l'es, Derek, poursuit Still en prenant place devant lui.

Le gars le fixe sans mot dire, puis envoie valser sa canette dans un bac en plastique poisseux.

— C'est vrai, tu as raison, finit-il par admettre. Les nouvelles vont toujours vite à Golden Island.

— Et pourtant, tu ne lis pas l'*Antigonish News*, fait remarquer l'inspecteur en pointant un paquet de journaux encore ficelés et jetés tels quels à la porte d'un bâtiment en préfabriqué où quelqu'un a barbouillé le mot *accueil* sur un carton.

— Très drôle, Ben. Si tu veux tout savoir, votre petite réunion matinale au milieu du marais n'est pas passée inaperçue. Et je ne te parle même pas de l'hélicoptère... Il paraît qu'on a dézingué l'architecte ?

—Tu es bien renseigné. Appelle-moi si tu entends quelque chose de louche.

—On verra.

—Et pas la peine d'en rajouter sur le fait que c'est un homicide. Inutile d'affoler davantage les touristes. Y compris ta clientèle.

Still fait mine de retourner à la voiture, puis revient sur ses pas.

—Au fait, je me cherche une télé d'occasion. Très grand format. Tu as un plan ?

—Regarde dans les petites annonces et fous-moi la paix, Ben.

Chapitre 3

Jean-Jacques

Jean-Jacques Rousseau chemine sur le bas-côté de la piste cyclable, attentif aux deux roues qui filent à toute vitesse à travers le marais d'Antigonish. Il s'est habitué aux coups de sonnette qui retentissent lorsqu'il empiète sur la piste pour éviter de tomber à l'eau. « Si les gens circulaient à la file indienne et évitaient de se dépasser dans les tournants, ce serait moins dangereux », songe-t-il en regardant, admiratif, les jeunes parents encourager leurs tout-petits sur leur vélo minuscule.

Quatre jours ont passé depuis sa découverte macabre. Évitant désormais le marais aux petites heures du matin, il s'y promène volontiers en pleine journée et ne se lasse pas d'admirer le ballet des cyclistes. Certains sont au téléphone et gesticulent tout en pédalant, d'autres roulent à deux, de front, et s'écartent au dernier moment pour laisser passer ceux qui arrivent en face. Les dames aux jupes amples tanguent sous l'effort face au vent, les enfants slaloment. Sur la fine bande de terre qui sépare la piste cyclable de l'eau glacée, le vieux médecin n'est pas seul. Ça et là, des gens encombrés d'énormes appareils photo le saluent d'un air complice, comme s'ils reconnaissaient en ce piéton l'un des leurs. Harnachés comme des alpinistes avec leurs trépieds, transpirant dans leurs bottes en caoutchouc, ils ont le sourire des convertis en Terre sainte.

« Tous ces gens ont-ils conscience que ce marécage a déjà été l'un des endroits les plus malfamés de l'île ? », se demande Jean-Jacques Rousseau en s'écroulant sur un banc, le souffle court. Au centre du belvédère, une table d'orientation lui permet de retrouver ses repères. Le phare se trouve au sud-est, se souvient-il. Et la côte du Rhode Island se dessine vers le nord... Toutes proches, les plages de son enfance.

Le panneau d'informations touristiques qui se dresse derrière lui offre un ombrage salutaire. Au bout de quelques minutes, lassé de regarder le flot de deux roues, il se retourne pour jeter un œil à la photo d'un oiseau qui couvre les trois quarts de la pancarte. S'approchant pour déchiffrer les minuscules caractères, il parcourt l'introduction en plissant les yeux. *Le cormoran à pattes rouges (Phalacrocorax gaimardi) est un oiseau marin originaire de l'hémisphère sud. Il a une envergure d'environ 90 cm, etc., etc.*

Pris d'un léger vertige, le gynécologue se décide à sortir son étui à lunettes du sac en plastique qu'on lui a donné à l'office du tourisme. Un sac de bonne qualité avec des poignées solides, très pratique pour transporter son petit matériel. Il lit la suite en diagonale, car il y a trop de texte, mais

retient que les ornithologues amateurs contribuent à documenter la présence de cette espèce rare. « Quand je pense que mes parents m'interdisaient de venir ici à cause des moustiques et des drogués... », se dit-il en esquissant un sourire au souvenir de sa mère le tartinant de crème à la citronnelle.

— Vous trouvez ça instructif ? entend-il en sursautant.

— Inspecteur Benjamin ! Alors, vous aussi êtes un adepte du cyclisme ?

Benjamin Still retire son casque, dévoilant une chevelure hirsute qu'il s'empresse de replacer. Avec ses lunettes de soleil et son visage anguleux, il rappelle à Rousseau l'un de ces acteurs hollywoodiens que sa fille aime tant. « Une belle pièce d'homme », juge-t-il.

— Le sport me permet de me vider l'esprit.

Le policier s'assoit à son tour. L'eau dégouline au bord de ses lèvres, alors qu'il porte à sa bouche la gourde accrochée à sa ceinture. Puis, sortant un paquet de bonbons à la menthe de la poche de son blouson de sport, il en déballe un d'une seule main, tel un habile cowboy roulant une cigarette, avant d'en offrir à Rousseau.

— J'ai entendu dire que votre enquête progressait. C'est vrai ? s'enquiert ce dernier.

— Qui vous a communiqué cette information ?

— Vous savez que nous avons une amie commune...

— Vous et moi ? Non. De qui parlez-vous ? s'inquiète Still, sur ses gardes.

— Mais de Jacynthe Lord, voyons !

— C'est vrai, j'oubliais.

— Une femme vraiment chaleureuse, si vous voulez mon avis. Nous nous entendons très bien. Et quelle prestance !

— Qu'est-ce qu'elle vous a raconté, exactement ?

— Que le pauvre homme dont j'ai découvert le cadavre... elle l'appelle *mon* cadavre, imaginez-vous... était un architecte connu. Et aussi, je ne sais pas d'où elle tient ses informations, que vous aviez coffré un suspect pour le cambriolage de sa maison. Quelqu'un du camp de taudis du bout de l'île, c'est bien ça ?

— C'est l'expression qu'elle a utilisée ? Le *camp de taudis* ? répète l'inspecteur Still sans pouvoir cacher un sourire. C'est un camping, tout simplement.

Jean-Jacques Rousseau remarque les petites rides d'expression qui se sont formées autour des yeux du policier et qui adoucissent son visage. Mais Still reprend aussitôt son impassibilité.

— Oui, c'est un petit délinquant, confesse-t-il en continuant de fixer l'horizon. Il traîne souvent là-bas, l'été. On le connaît.

— Vous l'avez mis en prison ?

— On l'a relâché, mais on le tient à l'œil. C'est une piste solide. Je vous le dis parce que cette affaire vous concerne un peu, après tout. Et puis, Jacynthe est aussi bien informée que bavarde, alors elle vous l'aurait raconté de toute façon...

— Vous devez être soulagé, n'est-ce pas ?

— Il n'y a encore aucune accusation.

— Mademoiselle Jacynthe, elle, avait l'air ravie, poursuit Rousseau. Elle m'a confié que ça ne l'étonnait pas du tout, que ces gens-là sont des mésadaptés... C'est l'expression qu'elle a utilisée... Ils font sans cesse du grabuge, volent les vélos et dévaluent le prix des propriétés.

— Rien que ça ?

Still soupire en se relevant, la mâchoire crispée, un mouvement involontaire dont Jean-Jacques Rousseau devine la signification.

— Mais ce n'est pas votre opinion, Benjamin.

— Je veux juste arrêter le coupable. Si c'est lui, c'est lui.

— Vous n'êtes pas homme à écouter les racontars, n'est-ce pas ?

— Si vous le dites.

Still reprend son vélo placé contre le banc. Le Québécois le regarde se glisser dans la colonne des cyclistes vêtus de couleurs pâles ou, comme lui, habillés comme des coureurs professionnels. Le vieux gynécologue soupire d'aise, heureux de sa rencontre avec ce policier peu loquace, mais sympathique, et soulagé d'avoir repris son souffle. La marche rapide en terrain accidenté est peut-être trop intense pour son cœur fatigué. Il contemple la surface du marais. La plage n'est pas très loin. Même à son rythme ralenti, il y sera avant le déclin du jour.

Prenant son élan pour reprendre sa promenade, il abandonne le bas-côté de la piste cyclable au bout d'une centaine de mètres, pour s'engager sur une large passerelle en bois surplombant les scirpes. « C'est formidable ce qu'ils ont fait ici pour les handicapés », pense-t-il. Suzy vient-elle souvent s'y promener ? Suzy Bach, en fauteuil roulant, encore si lumineuse après toutes ces années...

Clopinant sur le trottoir en bois qui couine à chacun de ses pas, plongé dans ses souvenirs, Jean-Jacques débouche sur le sable mouillé, alors que la mer s'est retirée pour céder tout l'espace aux promeneurs. Il ôte ses chaussures de course, les fourre dans son sac d'où il tire une paire de tongs, relève les bords de son pantalon et s'aventure sur la grève, attentif aux coquillages coupants qui parsèment l'étendue dorée. « La plage est toujours la même. Ce qui a changé, ce sont les gens, qui sont plus nombreux et plus aisés », se dit-il en embrassant le paysage du regard. Qui aurait imaginé qu'Antigonish allait devenir ce lieu de villégiature si sophistiqué ? « Les temps changent »,

rumine-t-il en observant la vieille femme munie d'un filet de pêche qui s'approche de lui.

—Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'on vous voit arriver de loin ! lui lance-t-elle.

Elle a des bras maigres et ridés. Son ample chemise en lin, qui contraste avec les couleurs pimpantes du T-shirt de Rousseau, laisse entrevoir un collier en nacre. Une grosse natte grise s'échappe de son chapeau de paille à large bord.

—Selon moi, on n'est jamais assez coloré, répond Rousseau en écartant les pans de son blouson jaune pour montrer le drapeau haïtien qui lui couvre le torse. Et puis, c'est un souvenir de Port-au-Prince. C'est précieux, les souvenirs, vous ne trouvez pas ?

—J'aime votre style, réplique la femme. On n'en voit pas souvent, des gens comme vous, par ici. Aujourd'hui, tout le monde est habillé pareil.

—Mais vous aussi, madame. Vous avez un petit quelque chose de différent...

—Si on ne se permet pas des excentricités, à nos âges ! Et laissez tomber le *madame* ; appelez-moi Amanda.

Jean-Jacques Rousseau lui emboîte le pas, alors qu'elle s'éloigne vers l'océan.

—La pêche est bonne ? s'informe-t-il.

—Je ramasse des coquillages. Je les peins pour en faire des bijoux, explique Amanda. Un passe-temps de vieille. Celui-là, par exemple, n'est bon à rien. Vous voyez cette petite fissure ? Elle risque de faire craquer le vernis.

Rousseau a à peine le temps de sortir ses lunettes de leur étui que la femme, avec une vitalité surprenante, lance le coquillage au loin.

—Beau lancé ! la complimente-t-il.

—Vous venez du Canada ? s'étonne-t-elle en remarquant son accent.

—Montréal. Et vous, vous êtes originaire de la côte Est ?

—Née ici même, à Antigonish, déclare fièrement la dame. C'est votre première fois, sur l'île ? Je vous observais de loin, vous aviez l'air un peu perdu.

—Perdu dans mes souvenirs, oui. Je passais tous mes étés ici quand j'étais enfant. La dernière fois que je me suis promené sur cette plage, c'était... Laissez-moi réfléchir... En 1980 ou 1981. Juste avant de commencer mes études de médecine. Et aujourd'hui, je suis tout près de la retraite.

Amanda prend affectueusement le bras du Montréalais, alors qu'il la débarrasse de son filet. Quel plaisir de rencontrer enfin un touriste qui n'a pas connu le pont !

— Ne m'en parlez pas, j'adorais le ferry ! s'exclame-t-il. Le trajet prenait moins d'une heure, mais c'était une éternité, pour nous, les gamins. Quand on était chanceux, on voyait des dauphins...

— Mon fils aussi adorait cette balade en mer. Quand il était petit, on faisait la traversée juste pour le plaisir ! On pouvait passer la journée sur l'eau, tous les deux, juste à faire des allers-retours. Les hommes du bateau nous connaissaient bien ; ils laissaient le petit s'asseoir en avant et actionner la sirène quand les deux ferrys se croisaient au milieu du chenal.

— Mes parents et moi, on faisait des paris sur le nom du bateau sur lequel on monterait. Attendez... Il y avait l'*Antigonish Spirit* et l'autre, c'était le Major... Le Major Joe machin truc...

— Le *Major General Joe Potter*.

— Vous avez une excellente mémoire, Amanda, bravo ! Pour moi, les vacances commençaient quand le bateau accostait et que les voitures commençaient à embarquer. Ça puait tellement l'essence, que nos mères nous ordonnaient d'arrêter de respirer ; mais qu'est-ce qu'on s'en fichait !

La conversation file, tandis que la lumière de la fin de journée allonge les ombres et que, peu à peu, la plage se vide. Sur le sable, les traces des deux aïeuls se confondent. « Quelle femme agréable », pense Rousseau en essayant de se l'imaginer en jeune mère de famille.

— Et comment trouvez-vous notre île ? interroge Amanda en ramassant une autre coquille tachetée.

— Difficile de vous donner une réponse réfléchie, je ne suis là que depuis peu de temps. Je retrouve à peine mes marques.

— Allons, donnez-moi tout de même votre avis, ne soyez pas timide...

— Franchement ?

Jean-Jacques prend une pause. Il ne parlera pas du cadavre, cela va de soi.

— Les paysages sont toujours aussi magnifiques, mais je trouve l'île un peu plus guindée qu'autrefois. Un peu moins chaleureuse, si vous voyez ce que je veux dire... Ne le prenez pas mal, c'est juste une impression.

— C'est vrai. Beaucoup de choses ont changé, par ici.

Rousseau sent le bras de sa nouvelle amie se raidir contre le sien. Elle détourne la tête et fixe la mer pour cacher ses yeux soudainement trop brillants.

— Pardonnez-moi, je n'ai pas voulu vous vexer.

— Je ne suis pas vexée. Vous avez raison.

Tandis qu'elle caresse son collier, Amanda reste silencieuse, puis reprend d'une voix douce.

— C'est à moi de m'excuser, je deviens sentimentale avec l'âge...

— Mais j'ai aussi remarqué beaucoup d'améliorations, poursuit Rousseau d'un ton joyeux. Les belles pistes cyclables, par exemple.

— Les gens aiment ça, c'est à la mode.

— Et le marécage transformé en réserve naturelle protégée... C'est bien, pour l'île, non ?

— C'est ce qu'ils disent.

— Respecter la nature, c'est toujours un progrès, selon moi. Le monde est dans un sale état, vous ne trouvez pas ?

La vieille crache sur le sable et réplique :

— Le monde est dans un sale état, vous dites ? Les gens sont fous. Qu'ils aillent tous au diable !

Sa voix s'est faite cassante. « Où est passée la gentille vieille dame de tout à l'heure ? La magie est rompue, c'est idiot de l'avoir énervée en parlant du passé », regrette Jean-Jacques. Chacun perdu dans ses pensées, ils marchent sans échanger une parole, indifférents aux vaguelettes et aux éclats de rire des enfants. Dans un dernier effort pour égayer l'atmosphère, le médecin tente :

— La réserve naturelle, ça vous amène des tonnes de visiteurs, non ?

— On peut le dire. Ça nous amène des tas de gens. De toutes sortes...

Sans un au revoir, Amanda bifurque brusquement vers les rochers qui bordent la plage.

— On se recroisera sûrement cet été ! lui crie Jean-Jacques de loin.

Elle s'éloigne sans se retourner, petite chose fragile avec son filet et son seau, flottant dans sa blouse trop vaste pour son minuscule corps de vieille.

Chapitre 4

Au loin, le phare

Au loin, le phare se détache par intermittence sur le bleu du ciel. Serpentant sur la route côtière, le taxi ralentit.

— Et ici, annonce le chauffeur, on aperçoit la pointe sud de l'île. Par beau temps, on peut même voir jusqu'à Martha's Vineyard. Et de l'autre côté, derrière nous, c'est Long Island... On n'est plus très loin du camping. Attention dans les virages, ça remue un peu !

On lui avait demandé d'être discret, mais personne ne lui avait interdit d'être curieux. Jean-Jacques Rousseau a hâte de se forger sa propre opinion sur ce camping mal fréquenté dont on dit tant de mal. En plus, cette petite excursion matinale lui offre l'occasion de voir comment s'est développée cette partie d'Antigonsih qui était pratiquement inaccessible quand il était jeune. La route panoramique, encore une nouveauté, le conduit au-delà des pinèdes, là où, 50 ans plus tôt, on ne s'aventurait guère.

Pour Jean-Jacques et sa bande, les vacances sur l'île, c'était crapahuter sur les rochers au bord de la plage, lézarder sur le sable en regardant les filles, flâner dans les marécages sans le dire aux parents, revenir couverts de coups de soleil et de morsures d'insectes, et recommencer le lendemain. Jamais, lui semblait-il, il ne leur serait venu à l'esprit de pousser si loin leur exploration.

Le chauffeur de taxi est prolix, Jean-Jacques en a pour son argent. Savourant le trajet les yeux mi-clos, il l'écoute déblatérer sur la richesse naturelle du territoire, heureux de se laisser transporter vers de nouveaux horizons. Il lui en coûte quelques pièces pour se faire déposer devant le *Golden Campground*. Sur la route, une bande d'adolescents s'exerce au skateboard. Accoté sur un pan de mur en crépis, la cigarette au bec, un gars musclé accueille le nouveau visiteur en lui tendant la main.

— Vous n'avez que ça comme bagage ? s'étonne-t-il en fixant son sac en plastique. Enfin, je dis ça, mais c'est comme vous voulez, vous êtes libre de voyager léger. C'est 15 \$ la nuit, plus 40 \$ pour la location d'une tente.

Jean-Jacques lui serre la main et constate que sa poigne est franche.

— La tente vient avec un matelas de sol gonflable et un sac de couchage, continue l'homme. Tout est traité contre les punaises de lit. Que du chimique, on ne prend pas de risque. Les douches coûtent 2 \$ la minute. Bienvenue au *Golden* ! Suivez-moi.

— C'est bien aimable de votre part, monsieur...

— Derek. Derek Finland.

— Vous êtes très hospitalier, monsieur Derek, mais vous vous méprenez sur mes intentions. Je loue une maison au village, j'étais simplement curieux de visiter cette partie de l'île.

Derek le toise en remontant de ses chaussettes blanches sous ses tongs en caoutchouc jusqu'à son maillot jaune et vert de l'équipe de rugby du Brésil.

— Ils vous ont loué une maison au village ? Avec votre allure ?

Ignorant le sarcasme, Jean-Jacques continue d'un ton jovial.

— Une chambre chez l'habitant, pour être précis. Rue des Cerisiers, chez Suzie Bach. Vous la connaissez ?

— Vous n'êtes pas en vélo, comme tous les autres ?

— Non, je préfère me promener à pied, ça me laisse plus de temps pour méditer et observer le paysage. Et aussi, pour rencontrer des gens sympathiques comme vous.

Derek sort une autre cigarette de la poche arrière de son jean et l'allume avec un vieux briquet Zippo qu'il fait rouler entre ses doigts, le tout dans une odeur d'essence.

— Vous devez être un de ces amateurs de piafs, alors, finit-il par lâcher.

— Pas particulièrement, mais j'aime beaucoup la nature. Pas vous ?

— En tout cas, si votre logeuse vous fout dehors, y'a de la place ici. Il y a toujours de la place au *Golden*.

Jean-Jacques Rousseau décline la visite guidée que l'homme lui propose du bout des lèvres, au cas où il changerait d'avis. Il en a assez vu. Ce Derek est mal embouché, soit. Les lieux sont peu invitants, c'est un fait. Mais s'agit-il pour autant d'un repère de cambrioleurs ? La police en jugera, conclut-il en s'éloignant sur le sentier poussiéreux qui débouche sur la plage.

Les poubelles installées à intervalles réguliers débordent. « Ce n'est pas très propre, mais au moins, il y a de la vie, ici », constate Rousseau. À l'entrée de la plage, des adolescentes en bikini sont installées sur des serviettes bariolées. Se protégeant les yeux du sable tourbillonnant, elles hèlent de jeunes gens qui jouent au ballon dans l'océan en dansant dans les vagues et en s'ébrouant comme des chiots. Le ciel a pris des nuances argentées et quelques gouttes de pluie chatouillent le sable de minuscules sillons. Ici, l'océan frappe la côte de plein fouet, et le temps sombre accentue la beauté sauvage des lieux. Respirant l'air à pleins poumons, le vieil homme ferme les yeux. Il se sent bien.

Quel contraste avec le marais aseptisé, ses jolis trottoirs en bois et ses sportifs bien habillés, les rues paisibles de South Point avec leurs façades de catalogue, les eaux calmes des plages de l'ouest ! La vieille pêcheuse

à pied avait raison, l'île s'est transformée. Mais en cet instant, Rousseau se rend compte que ce n'est pas à cause des touristes un peu trop guindés, des aménagements presque trop bien pensés ou des habitants un poil moins chaleureux que dans son souvenir. Non, c'est la nature même d'Antigonish qui lui semble étrangère. Une nature artificielle, se dit-il avec une acuité soudaine, avant de chasser cette idée. «Vieux fou, c'est toi qui as changé!»

Sa casquette de l'Impact de Montréal enfoncée sur le crâne, les larmes aux yeux en raison du vent, il tire de son sac en plastique son blouson jaune roulé en boule tout en souriant aux éléments. Une fine bruine se mêle aux embruns et enveloppe son visage mouillé d'un baiser salé et frais. «Quel endroit splendide!», songe-t-il en saluant les baigneurs qui, progressivement, quittent la plage pour retourner au camping avec leurs parasols criards et leurs glacières où s'entrechoquent les bouteilles de bière.

Les pans de son blouson serrés contre sa poitrine trempée, le médecin décide de pousser vers le phare, amusé par cette escapade sous la pluie qui fait remonter les souvenirs heureux de son enfance. Le vieux Jean-Jacques Rousseau envoie un clin d'œil au petit garçon de 10 ans tombé dans une flaque 50 ans plus tôt, frissonnant et furieux à l'idée de se faire gronder. Ému, il sourit au souvenir du jour où il s'était coupé dans les rochers. Il avait pissé le sang jusque sur les pavés devant la maison... Que d'aventures, que de péripéties! «Ça va aller, petit, la vie te réserve plein de formidables surprises», lance-t-il au gamin qu'il était, persuadé au fond de lui que ces bonnes pensées atteindront leur but dans une autre dimension.

Revenant à la réalité, il se laisse absorber par le spectacle d'un duel tapageur. Des goélands se disputent les restes d'un vieux hot-dog dans un tourbillon de détrit, la manne des poubelles de la plage laissées au vent. Les volatiles s'attaquent ensuite à un tas de frites échappées d'un cornet éventré sur un rocher. «Grâce à ces deux-là, les poissons n'auront pas de *fast-food* au menu ce soir», se félicite le vieil homme en s'approchant pour fourrer les papiers gras dans son sac en plastique.

Un rectangle coloré ondule au fond d'une flaque. Il s'agit d'une publicité pour le cirque Maximum qui a pris ses quartiers d'été à South Point. Rousseau repêche l'affichette et l'examine, soudainement pris d'un vertige. Il a déjà vu sa jumelle flottant dans de l'eau stagnante. Ce matin-là, près du corps. Une impression effroyable. Il se souvient, maintenant! La même tache rouge et bleu avait attiré son attention dans le marais. «Une publicité, quelle pollution idiote», s'était-il dit en s'approchant. Là, il avait vu la masse informe surnager et se buter contre le pied de la digue. Ce cadavre boursoufflé avec ses vêtements gorgés d'eau, semblable à un parachute dégonflé. Cet homme dont les longs cheveux remuaient parmi les algues... Le choc de la découverte lui avait fait oublier ce détail, cette affichette du

cirque... Il fallait en parler à Benjamin Still le plus vite possible !

Tendant la main vers la poche de son blouson, il constate qu'il a oublié son téléphone dans sa chambre et peste à voix haute, mais il n'y a personne pour l'entendre. Il presse le pas vers le phare. D'où il est, pas la peine de retourner vers le camping, il est presque arrivé. Ou peut-être pas... Difficile de juger la distance, alors autant avancer, décide-t-il. Là-bas, il trouvera un téléphone public.

Un pincement sous son bras gauche le fait grimacer. Il sait ce que signifie cette oppression. Toute son attention centrée sur la colonne blanche et rouge qui s'élance vers le ciel, il ralentit et inspire profondément. « Allons donc, le médecin, ici, c'est moi. Toi, le cœur, tu te tiens tranquille. J'ai un phare à visiter ! » S'accrochant à cette idée, il se souvient de sa joie de petit garçon quand, tous les ans, il gravissait deux par deux les centaines de marches de l'étroit escalier en colimaçon. Mais en cet instant, sous la pluie battante, chaque pas dans le sable lui arrache un gémissement. Imbibant son vieux jean qui colle à présent à ses cuisses, l'averse l'étreint comme une armure trop lourde. Le souffle court, il approche du monument, contourne le chemin de garde, puis reconnaît l'entrée principale et son stationnement donnant sur la route qui conduit au village. C'est ici que la voiture de son père attendait sagement que la famille ait terminé la visite. Ensuite, ils allaient prendre une glace dans l'un des kiosques installés près du monument, ou encore, ils attendaient d'être rentrés au village pour courir chez le marchand, se souvient le vieux médecin en haletant et en y allant d'un effort ultime pour atteindre son but.

La cabine publique est dans l'aire d'accueil du bâtiment historique, près des toilettes. Il retrouve la carte de visite de Benjamin Still toute mouillée dans sa poche, mais heureusement, elle est encore lisible. Il écoute les sonneries s'égrainer en regardant les anciennes cartes marines exposées dans le hall. À l'extérieur, le vent bat les pavillons sur les grands mâts. Étourdi par sa longue marche, assommé par la chaleur qui règne dans le hall, Jean-Jacques fixe les drapeaux qui claquent au vent et imagine le cadavre pendu là-haut, avec une affiche du cirque Maximum épinglée sur le torse. Puis, tout à coup, c'est le noir.

— Est-ce que vous m'entendez, monsieur Rousseau ?

Le gynécologue ouvre les yeux. Agenouillé près de lui, l'inspecteur Still le fixe d'un air méfiant, les cheveux mouillés collés à son front.

— Vous vous souvenez de moi ?

— Bien entendu, Benjamin, j'étais en train de vous appeler, marmonne Jean-Jacques. Comment êtes-vous arrivé là ?

Articuler lui fait mal. Le policier l'aide à s'appuyer dos au mur, alors qu'il époussette son blouson couvert de sable. Still explique qu'il a répondu à l'appel, que c'était le silence au bout du fil et qu'ensuite, il a entendu la voix paniquée du préposé de l'accueil lui dire que son interlocuteur s'est évanoui.

— Il vous a décrit et moi, j'ai foncé, conclut Benjamin en se relevant.

Son index et son majeur posés sur sa carotide, Jean-Jacques Rousseau compte les pulsations. Son rythme cardiaque est redevenu normal, tout va bien. Il a juste besoin d'un instant pour remettre ses idées dans l'ordre. Les phalanges de sa main gauche sont blanches, le fourmillement est presque insupportable, car il n'a pas cessé d'agripper son sac en plastique.

— On dirait que j'ai eu un petit incident. Un malaise vagal, probablement, finit-il par souffler.

— J'appelle une ambulance ?

— C'est inutile, merci. Ça m'est déjà arrivé, l'an dernier. Je suis moins en forme que je ne le croyais. Je vais ralentir sur l'exercice, voilà tout.

Rousseau réussit à se mettre debout, mais le visage de Still à quelques centimètres du sien se brouille dès qu'il se concentre trop longtemps. Après avoir fermé les yeux quelques instants, il regarde à nouveau autour de lui et constate avec soulagement que le paysage a cessé de tourner.

— Désolé, Benjamin, vous vous êtes sûrement inquiété pour moi.

— Pourquoi cherchiez-vous à m'appeler ?

— Une chose importante qui m'est revenue en tête...

— Parfait. On en parlera au bureau.

— Figurez-vous que tout à l'heure, sur la plage...

— On en parlera là-bas, coupe l'inspecteur.

— Si ça ne vous dérange pas trop, parlons-en ici. Après, vous pourriez me reconduire en voiture à South Point, à la maison. Une bonne sieste et ça ira mieux.

Acceptant le verre d'eau que Still lui tend, Rousseau remarque le pli qui s'est creusé entre les sourcils du policier.

— Je vois, vous n'avez pas le temps de me raccompagner. Pas de souci, Benjamin. Je prendrai un taxi. En attendant, venez, je vous paie un chocolat chaud pour vous raconter ce que...

— Vous allez m'accompagner au poste de police. On a un témoin oculaire pour le cambriolage chez Romain Maréchal.

— Un témoin ? C'est une bonne nouvelle, je suis très heureux que vous me teniez au courant.

— Il vous a identifié.

Jean-Jacques Rousseau regarde le policier sans comprendre.

— Ne m'obligez pas à vous passer les menottes, monsieur Rousseau.

Chapitre 5

Au journal

Au journal, des dizaines de clichés sont éparpillés sur la grande table de la rédaction. Des cahiers, des loupes, deux tasses de thé et un reste de pizza sont les témoins de l'activité de l'heure. Doris Doubleday finalise la nouvelle édition du concours de photos qui marque le pic officiel de la saison d'observation des ornithologues amateurs.

Depuis que cette compétition amicale a été lancée par l'*Antigonish News*, les participants sont de plus en plus nombreux. Tous veulent immortaliser le bien nommé cormoran à pattes rouges, le fameux, l'unique. Certains y parviennent, d'autres pas. Depuis quelques années, le comité de sélection a donc décidé d'ouvrir le concours à toutes les espèces aviaires, faute de pouvoir garantir aux participants la certitude de capturer l'image de l'oiseau mythique de Golden Island. Ces derniers temps, ce bon vieux *Phalacrocorax gaimardi* se fait de plus en plus discret.

Mais pour le moment, la jeune femme a d'autres soucis. Comme chaque été, il s'agit de se montrer équitable entre les photos provenant de simples quidams, rarement assez intéressantes pour se frayer une place dans le groupe de tête, et celles appartenant aux membres en règle de la Ligue de protection de la faune aviaire ou de la Société des ornithologues passionnés, deux associations rivales qui font de l'île leur champ de bataille et qui année après année, inonde le journal de clichés impossibles à départager sans heurter la susceptibilité des uns et des autres.

— Cette année, c'est au tour de la Ligue de l'emporter, car la Société des ornithologues a gagné deux fois de suite, avait-elle expliqué à sa jeune stagiaire. Ce n'est pas très orthodoxe, mais je n'ai pas le courage de faire face aux râleurs. Et le patron est d'accord, alors pas de problème.

Les locaux de l'*Antigonish News* sont situés au cœur du village. De son bureau, Doris voit flâner les touristes de South Point, indolents et bronzés dans leurs tenues pastel, et salue les habitués de la boulangerie qui passent sous ses fenêtres à heure fixe. L'hiver est long à Golden Island. Sans ces visiteurs saisonniers et la promesse d'un été surchargé, elle aurait quitté l'île depuis longtemps.

— Celle-ci est vraiment intéressante, lance la stagiaire en pointant la photo d'un grand héron déployant ses ailes scintillantes de rosée au soleil matinal.

— Elle est réussie, avec la brume au premier plan... Mais il faudrait la recadrer.

Doris s'étire. Sur sa poitrine, un oiseau à pattes rouges fume un cigare en levant le pouce. *Bons baisers de Golden Island!* dit-il en clignant de l'œil. La journaliste commence à ne plus pouvoir différencier une mouette d'un bouquet de choux-fleurs. Le cercle de la loupe a laissé son empreinte sur sa joue. Mais ces images d'oiseaux lui font du bien, car le triste épisode du marais continue de hanter ses nuits. Le cadavre de Roman Maréchal s'est imprimé sur sa rétine et réapparaît dès qu'elle cherche le sommeil. Alors, faire comme si de rien n'était en se concentrant sur ce concours est une bénédiction. Elle sait que, tôt ou tard, elle devra remettre le nez dans les photos de l'architecte et, pire encore, trouver les mots justes pour dire à ses lecteurs que le vernis de leur petit paradis s'est écaillé pour toujours.

— Pourquoi la recadrer ? insiste la stagiaire en tirant Doris de ses pensées.

Les deux femmes se penchent à nouveau l'une après l'autre sur le cliché.

— Tu vois bien qu'il y a une tache, ici, sur le bord gauche.

— Ce n'est pas une tache. C'est... C'est un pied.

Doris se précipite vers le téléphone pendant que sa collègue ferme les rideaux qui donnent sur la rue animée.

— Benjamin ! On a trouvé quelque chose de bizarre, s'exclame-t-elle.

— L'inspecteur Still n'est pas au bureau, répond Robert Doubleday. Salut sœur, que se passe-t-il ?

— On a une photo à lui montrer, c'est important. Il rentre quand ?

— Aucune idée, on a eu un appel urgent de la prison et il a dû se rendre sur le continent. Je dois le prévenir ?

— Laisse tomber, Robert, je lui envoie le fichier.

Chapitre 6

Le pont

Le pont de l'*Antigonish Channel* enjambe un bras de mer peu profond. Jadis, une fine langue de sable reliait le continent à une éminence rocheuse couverte de hêtres et de pins. Puis, l'océan s'était lentement engouffré dans le canal naturel créé par l'érosion, donnant naissance à une île bordée de plages au sable blond. C'était bien avant qu'on lui donne un nom, puis deux.

La voiture de police slalome vers le continent entre les décapotables. Benjamin Still n'a pas mis ses gyrophares, car la consigne est officieuse, mais formelle. On s'abstient d'inquiéter les vacanciers qui circulent sur le pont, sauf en cas d'absolue nécessité. «Jusqu'au point de non-retour», pense le policier en changeant de voie et en évitant de justesse une Ferrari rouge qui file vers Golden Island. Il a le temps de faire un signe au chauffeur, un chauve à *Ray-Ban* accompagné d'une femme beaucoup trop belle pour lui. Ils seront bien assez vite au bord de leur piscine. Aura-t-elle une forme de haricot ?

Alors qu'il s'engage dans l'agglomération, Still constate, comme chaque fois, à quel point la petite ville de Pembroke est à mille lieues de l'atmosphère douillette de Golden Island. Ici, pas de flafla et de chics petits cafés. Comme dans de nombreux villages côtiers, on tire ses principaux revenus de la pêche et de la transformation du poisson. L'usine où on fabrique des bâtonnets congelés et la prison fédérale du Rhode Island sont les principaux employeurs du coin. Et le centre de détention peut se vanter d'offrir à ses pensionnaires une vue imprenable sur la baie, observe le policier en arrivant à la barrière de sécurité.

Alors qu'il patiente à la guérite, la voix flûtée du Dr Jean-Jacques Rousseau, gynécologue à la retraite de Montréal, résonne encore à ses oreilles.

—J'ai confiance en vous, Benjamin. Je suis certain que vous allez réussir à démêler ce mystère.

Assis face au policier, ses grandes mains ouvertes devant lui, le visage calme, le vieil homme souriait.

—Le témoin a été catégorique. Il a bien vu un Noir avec un blouson jaune-canari dans le jardin de l'architecte, avait répété le policier.

—Une description qui ne court pas les rues, par ici, je vous l'accorde, avait répliqué Rousseau dans un éclat de rire.

—Comment expliquez-vous qu'on vous ait vu fracasser la baie vitrée de chez Romain Maréchal quelques heures avant qu'on ne trouve son cadavre ?

—Comme vous le savez, je n'ai jamais mis les pieds chez ce monsieur, que je ne connais ni de près ni de loin. Je vous retournerai donc la question, mon ami. Comment se fait-il qu'on m'ait vu fracasser la baie vitrée de chez Romain Maréchal quelques heures avant qu'on ne trouve son cadavre ?

Benjamin était désarmé par tant de candeur. Ce type n'avait décidément pas le profil. Puis, Rousseau avait ajouté :

—Vous m'aviez demandé d'entrer en contact avec vous si j'avais une reminiscence sur le jour de la découverte de ce malheureux. C'est arrivé tout à l'heure sur la plage ; c'est pour ça que je cherchais à vous joindre d'urgence. Ce matin-là, je me souviens avoir aperçu, dans l'eau du marais, l'une de ces affichettes que le cirque Maximum fait circuler. Tiens, comme celle qui est épinglée, ici même.

Le policier s'était retourné vers le babillard communautaire et c'est à ce moment précis qu'il avait reçu un coup de fil de la prison de Pembroke l'informant qu'un prisonnier manquait à l'appel et que sa présence était requise immédiatement. Pas le choix, pendant que Robert Doubleday continuait de vérifier les témoignages sur cette fameuse soirée, il avait dû envoyer Rousseau en cellule et filer sur le continent.

Poireautant dans le stationnement pour visiteurs du sinistre bâtiment bardé de barbelés, Still respire à fond en se massant les tempes, puis suit le directeur de la prison dans un bureau morne et parfaitement silencieux, aux antipodes des locaux bien meublés, mais extrêmement bruyants, du poste de police de Golden Island. L'inspectrice Helen Murray est adossée contre le mur.

—Tu n'étais pas à ton cours de tennis, j'espère ? On est désolé de t'avoir dérangé.

—Toujours le mot pour rire, Helen, répond Still en la saluant d'un hochement de tête.

—Mais j'oubliais qu'il se passe enfin quelque chose dans ton île du bonheur ! L'affaire de l'architecte. Pas trop difficile pour toi, Ben ? Ça fait quoi de travailler sur un vrai cas ?

Les petites vannes d'Helen Murray ne l'atteindront pas aujourd'hui, décide Benjamin. Elle a sous sa juridiction un territoire plus grand que le sien, et alors ? Elle est pressentie comme future chef de la police de l'État ? Grand bien lui fasse ! Elle le méprise sans s'en cacher depuis longtemps, mais ses provocations ne valent pas la peine qu'il s'énerve.

—Toi aussi, tu as l'air en grande forme, Helen, lance-t-il en forçant un sourire.

—Allons droit au but, intervient le directeur de la prison, dont le monosourcil sévère découpe le visage en deux.

L'inspectrice Murray lit ses notes d'un air docte. *L'évasion a été signalée à 15 h 00 et l'alerte a été lancée trois minutes plus tard. Le fugitif partageait sa cellule avec deux autres détenus qui ont déclaré, sans surprise, ne s'être aperçus de rien ; le périmètre a déjà été passé au peigne fin, tandis que les routes, les gares et les aéroports ont été fermés.*

—Il était là pour quoi ? demande Still au directeur.

—Cambriolages multiples. Il venait d'être transféré, il avait encore trois ans à tirer.

—Et en quoi ça me concerne ?

—Il est possible qu'il veuille se planquer sur votre île. On ne veut écarter aucune piste, fait valoir l'homme à la mine autoritaire, alors qu'Helen Murray relit ses notes.

—Pauvre Ben, un caillou de plus dans tes chaussures, lâche-t-elle sans le regarder.

—C'est une manière très polie de résumer les choses, concède le policier.

La tension est palpable, ce qui oblige le fonctionnaire à entrouvrir la fenêtre. Benjamin s'assoit face au bureau et croise les mains derrière sa nuque au moment où le talkie-walkie de l'inspectrice Murray crachote des conversations hachées auxquelles personne ne prête attention. Un ange passe. La femme finit par rompre le silence.

—Comment progressez-vous, pour Maréchal ?

—Lentement, mais sûrement.

—Un peu de sérieux, Ben. Tu sais bien que tu ne t'en tireras pas en trois mots avec moi.

—Très bien, soupire le policier avant de se lancer. On a un premier suspect qu'on a relâché faute de preuves et un autre qui vient tout juste d'être arrêté. Le premier est un jeune qui habite au camping et qu'on a retrouvé avec une grosse somme d'argent au lendemain du cambriolage.

—Il y a eu un braquage ?

—Le manoir de Maréchal a été forcé. Peu d'objets dérobés, un cambriolage d'amateur, mais ça pourrait très bien coller avec le meurtre. Des jeunes surpris en pleine action, l'architecte qui s'énerve, la scène qui tourne mal et on envoie Maréchal dans le marais.

La policière regarde son homologue avec attention pour la première fois depuis que la réunion a commencé. Elle veut tous les détails ? Au fond, pourquoi pas. Ils sont encore collègues, après tout.

—Mais ce gars a un bon alibi, poursuit Still. Ce qui nous amène à notre second suspect. Celui-là, je n'y crois pas vraiment. Un gynécologue retraité de Montréal. C'est lui qui a découvert le corps. On a un témoin qui l'a vu défoncer la baie vitrée de chez Maréchal. On vient à peine de l'em-mener au poste ; je n'ai pas terminé de l'interroger.

—Ils sont peut-être complices. Tu y as pensé ?

—J'ai dit que je n'avais pas terminé de l'interroger.

—Ça se pourrait, insiste Murray. Un vieux qui semble inoffensif. Il a des dettes ? Est-ce qu'il connaissait la victime ? Ou peut-être que c'est un professionnel engagé pour liquider Maréchal ? Un contrat mafieux...

Elle continue d'émettre des hypothèses vaseuses à peine dignes d'un cours d'introduction à la criminologie. Pour qui se prend-elle ? Still n'écoute plus. Il serre les dents, agacé par la douleur lancinante qui lui attaque les sinus. Voyant une mouette posée sur le rebord de la fenêtre, il concentre son attention sur son cou blanc et mobile, ainsi que sur son œil immensément noir. Sous sa langue, le bonbon à la menthe a presque fondu. Il n'entend plus rien, car sa collègue s'est enfin tue.

—Tu as terminé ? laisse-t-il tomber.

—Ne me prends pas de haut, Ben. Tu sais mieux que personne qu'il ne faut pas se fier aux apparences, lance son interlocutrice en le fusillant du regard.

—Et vous, quels sont les plans pour votre fuyard ? rétorque Still pour passer à autre chose.

—Ce sera vite réglé, c'est une question d'heures. Toutes les ressources sont mobilisées. On enquête à 360°, y compris chez vous. C'est pour cette raison que je voulais te voir en personne. On va installer un barrage routier sur le pont pour l'empêcher notre homme de quitter l'île, au cas où il s'y serait réfugié.

—On aurait pu régler ça au téléphone.

—J'aime les relations franches et directes, tu te souviens ?

La mouette s'est envolée.

—J'imagine qu'il est inutile de te demander d'être discrète. Tu sais qu'on n'aime pas trop les vagues, à Golden Island.

—Et nous, on n'aime pas les cachotteries. Alors oui, tu as vu juste. On fera notre boulot et on ne prendra pas de gants blancs. Tant pis pour vos touristes chéris ; ils verront quelques policiers en action pendant leurs petites vacances. C'est la vie !

—Tant que vous ne vous mêlez pas de notre enquête...

—Ce n'est pas dans nos intentions, promet la policière avec un pincement des lèvres qui ne laisse aucun doute sur son impatience à clore la rencontre.

Quand sa voiture franchit à nouveau le pont de l'*Antigonish Channel*, l'inspecteur Still ne sait plus s'il se sent soulagé ou non de rentrer dans l'île. Dans *son* île, pour le meilleur et pour le pire.

Chapitre 7

Libre ?

— Libre ? Comment ça, je suis libre ? On ne termine pas mon interrogatoire ? Je ne bougerai pas d'ici tant que vous n'aurez pas fini de me cuisiner, Benjamin !

— Je ne suis pas vraiment d'humeur à plaisanter, monsieur Rousseau. Suivez-moi.

Jean-Jacques Rousseau se déplie. Même sur un matelas à l'apparence douteuse, cette longue sieste lui a fait du bien. Il jette un œil à la lucarne. Le soleil a commencé sa descente et découpe un rectangle orange sur le crépi de la cellule. « La fin d'une journée rocambolesque », se dit-il en palpant son aisselle gauche. Sans un mot, Still l'escorte vers un comptoir où on lui fait signer un formulaire pour qu'il récupère sa montre et son précieux fourre-tout en plastique.

— Vous semblez fatigué et inquiet. Le point rouge que vous avez dans l'œil s'est agrandi, fait-il remarquer au policier. Vous avez des soucis ?

— Rien d'important, marmonne l'inspecteur.

— Vous n'êtes pas très causeur...

— Non.

— Alors, pour l'explication de mon après-midi passée en cellule pour rien du tout, on prend rendez-vous un autre jour ? s'enquit Rousseau avec un air espiègle qui arrache un demi-sourire au policier.

— C'est vrai, je suis désolé, je vous dois une explication. Le témoin qui vous a soi-disant reconnu n'est pas crédible.

— C'est ça, votre explication ? Vous n'en direz pas plus ?

— D'accord, concède le policier en soupirant, ça manque de détails. Si vous voulez vraiment tout savoir, mon collègue a fait son boulot. Quand la maison de Romain Maréchal a été cambriolée, le témoin assistait à une fête chez les voisins. Le champagne coulait à flots, tout le monde était bourré, il faisait noir, et donc, ce témoignage ne vaut rien.

— Un Noir dans le noir, forcément...

Ils marchent ensemble jusqu'à la sortie du poste de police, le médecin clopinant à côté du policier. Comme le temps s'est rafraîchi, il s'assoit sur un banc pour troquer ses tongs contre ses vieilles chaussures de course, qu'il lace lentement pendant que Still patiente en silence.

— N'empêche, on était en plein milieu d'une conversation, tout à l'heure, avant que vous ne filiez, reprend le médecin. Vous vous souvenez pour l'affichette du cirque ?

— Je m'en souviens très bien, répond le policier. Et c'est pour cette raison que je vais vous raccompagner chez vous en voiture. On parlera de tout ça en route.

Cette fois, Rousseau prend place à côté du conducteur, et non à l'arrière du véhicule de patrouille. Le tapis est jonché de petits papiers d'emballage blanc et vert qui répandent une agréable odeur mentholée. L'auto longe la piste cyclable du marais au lieu de suivre la route côtière. Plongé dans ses pensées, mais attentif aux cyclistes qui débouchent sans cesse de nulle part, le policier roule vite. Fermement agrippé à la portière, Rousseau renouvelle sa promesse de ne jamais monter sur une selle.

— Les jeunes d'ici ont donc un penchant pour le champagne ? finit-il par demander.

— Plus qu'un penchant.

— À ce point ?

— Toute l'île carbure au Dom Pérignon pendant l'été. Les commerçants ont même du mal à fournir en fin de saison.

— Et ça ne cause pas trop de problèmes ?

— Il y a toujours des incidents mineurs... Un peu de bruit sur la plage qui dérange les vieilles dames, des vols de vélos, parfois des bagarres avec les jeunes du camping, mais rien de bien méchant.

— Ces jeunes du camping boivent aussi du champagne, alors ?

— Non, évidemment. Eux, c'est de la bière. Mais on garde l'œil ouvert, on est vigilant.

— À mon époque, il y avait chaque été quelques bagarres sur la plage. Entre jeunes, c'est normal. Ça se passait à la sortie du bar où on allait danser. Je pense qu'il n'existe plus et qu'il a été remplacé par un *Starbucks*. C'était un endroit plutôt minable, quand j'y repense, mais la musique était bonne. Il y avait un juke-box, on donnait des coups de pied dedans pour entendre des chansons gratuites. Enfin... Pas moi, les autres. On y passait un temps fou... Les dernières années, j'y étais presque tous les soirs. Je n'étais pas un très bon danseur, on y allait surtout pour regarder les filles...

— Vous êtes déjà venu à Golden Island ? interroge le policier en dévisageant Rousseau.

— J'y passais toutes mes vacances. À l'époque, l'île ne s'appelait qu'Antigonish.

— Pourquoi est-ce que vous ne me l'avez pas dit plus tôt ?

— Vous ne me l'avez jamais demandé.

— Vous êtes un drôle de type, Rousseau, lance Still en sortant de sa poche un paquet de menthes qu'il tend au vieil homme.

Soulagé de sentir l'atmosphère se détendre, Jean-Jacques évoque ses étés sur l'île, les visites au phare, les soirées dansantes et les escapades dans

le marécage en s'attendrissant au souvenir de cette enfance sublimée par les années.

— Et vous, Benjamin, vous vivez ici depuis longtemps ?

— Pas vraiment, lâche le policier sans quitter la route des yeux.

— Ce n'est pas très précis, ça.

— Pas vraiment longtemps.

— D'accord, j'ai compris, j'arrête de vous ennuyer. Vous n'êtes pas obligé d'élaborer, si vous trouvez que je suis indiscret. Mais je suis curieux de nature. Je ne peux pas m'en empêcher !

Depuis quelques minutes, l'odeur entêtante du marais s'infiltré dans l'habitable, un mélange salé de vie et de mort. Rousseau ferme les paupières et sourit au souvenir de son passage en cellule. Une bonne histoire à raconter à sa fille !

— J'habite ici depuis trois ans, finit par dire le conducteur au bout de quelques secondes.

— Et vous êtes heureux ?

La voiture ralentit pour laisser passer une famille en deux roues qui traverse la route à la queue leu leu, comme une mère oie suivie de ses petits.

— Vous savez pourquoi on surnomme l'île Golden Island, n'est-ce pas ? reprend le policier sans répondre à la question.

— Laissez-moi deviner... À cause de l'or qui tinte au fond des poches des touristes ?

— C'est ce que disent les mauvaises langues.

— J'ose à peine imaginer le prix des propriétés. L'île est devenue un repaire de gens fortunés, pas vrai ? Alors Golden Island, forcément, c'est un bon surnom.

— Je vous croyais plus contemplatif, monsieur Rousseau. Ce sont les plages, les plages de sable doré qui ont valu ce surnom à l'île.

— Les plages de sable doré ? s'étonne Jean-Jacques en éclatant de rire. Elles étaient de la même couleur à mon époque ! Ça, c'est du vent pour attirer les touristes. Quel manque d'imagination ! S'il y a quelque chose qui n'a pas changé à Antigonish, c'est bien la couleur du sable...

— Il y a tant de nouveautés, ici, selon vous ?

Oui, il y en a, mais Jean-Jacques n'a pas envie d'ouvrir ce chapitre ; à quoi bon ? L'île est toujours aussi belle, c'est tout ce qui compte. Un endroit idéal pour se gâter au terme d'une carrière médicale bien remplie... Et pour revoir un amour de jeunesse.

— Il n'y a pas que l'argent, dans la vie, même à Golden Island ! Ce qui compte vraiment, c'est l'amour ! Pas vrai, Benjamin ?

— Permettez-moi d'en douter.

—Je le crie haut et fort ! Ce qui compte, c'est l'amour ! N'importe où ! Même à Golden Island, s'exclame Rousseau en pointant l'entrée d'un terrain de golf devant lequel ils ont le temps d'apercevoir un couple âgé en pleine dispute.

L'inspecteur Still ne peut réprimer un ricanement.

—Enfin, un sourire ! Le moins qu'on puisse dire, c'est que vous n'êtes pas facile à dérider, vous !

Alors qu'ils dépassent l'embranchement qui conduit à Narrow Point, au cœur du marais, un panneau de signalisation leur indique que le Musée de la réserve ornithologique est à quelques kilomètres. Le vieux médecin fouille dans son sac pour trouver son dépliant touristique et chausse ses lunettes.

—Le voilà donc, ce musée dont ils parlent là-dedans. Est-ce que ça vaut le coup de le visiter ?

—Je suis mal placé pour vous conseiller.

—Et ce fameux oiseau ? poursuit Jean-Jacques, le nez dans son prospectus. Il est si spécial que ça ? Attendez, tout est expliqué dans ce document.

Il ponctue sa lecture de petits grognements amusés.

—C'est intéressant, comme histoire, tout de même. Une nouvelle espèce qui apparaît sans crier gare, commente-t-il en repliant les feuillets glacés. Je comprends que ça ait passionné les scientifiques. Tiens, je parie que mon amie Clara Bird s'était mêlée à eux pour étudier ce... Comment il s'appelle, déjà ? Phalacro-machin-truc...

—Vous avez une copine qui s'appelle Bird et qui s'intéresse aux oiseaux ? Ce n'est pas commun, commente le policier.

—Je l'ai rencontrée à l'Université McGill, à Montréal. Elle y faisait un stage. On avait les mêmes horaires à la bibliothèque et on est vite devenus copains. La pauvre fille a subi des sarcasmes pendant toute la durée de ses études à cause de son nom de famille. Mais elle a pris sa revanche en devenant une spécialiste mondiale des oiseaux et maintenant, elle enseigne à Harvard. Mais vous, vous n'êtes pas très versé dans l'étude de la faune. Je me trompe, Benjamin ?

—Il y a assez de tordus chez les humains.

Dressés le long de la route comme des statues triomphantes, quelques hauts portails ont commencé à apparaître, cachant des bolides dont le museau effilé pointe parfois, prêts à s'élancer.

—Avant qu'on n'arrive à South Point, dites-m'en davantage au sujet de cette affichette, reprend l'inspecteur. On a dragué le marais dans un large périmètre autour du corps. S'il y avait eu quelque chose d'intéressant dans l'eau, on l'aurait trouvé.

— En fait, elle était coincée entre deux rochers. Je m'étais fait la réflexion qu'il était dommage qu'un lieu si beau et si propre soit souillé avec un bout de papier. Et aussitôt après, j'ai vu le corps et j'ai pensé à autre chose...

— Et d'où vous vient cette réminiscence soudaine ?

— Ce matin, avant que vous ne me retrouviez à moitié mort au phare, j'étais allé me promener du côté des plages de l'est et les poubelles qu'ils ont installées près du *Golden Campground* étaient pleines de ces publicités. C'est ça qui m'y a fait penser.

— Vous êtes allé au camping ?

— Simple curiosité. Il n'existait pas, dans mon temps.

— Avez-vous parlé à quelqu'un, là-bas ?

— Pas particulièrement, le taxi m'a déposé devant et j'ai rencontré un type qui pensait que j'étais un client. Il m'a transmis les tarifs et je suis parti en balade. Il y a un problème ?

— Nous sommes presque arrivés. Je vous dépose, annonce le policier.

Chapitre 8

Le policier

Le policier presse le pas vers les locaux de l'*Antigonish News*. Les voitures sont interdites au centre du village, ce qui l'oblige à emprunter à pied les ruelles bordées de boutiques d'artisanat de luxe, et à slalomer entre les touristes qui flânent le nez en l'air dans leurs vêtements clairs. Mais il ne s'attarde pas à les dévisager, filant tête baissée à travers la foule. Après cette journée chargée, marcher au grand air lui permet de faire le point. Ce qu'il pense de Jean-Jacques Rousseau ? Un type inclassable, bavard et surprenant. Un suspect dans l'affaire Maréchal ? Il en doute, mais ne ferme la porte à aucune possibilité. Hélène Murray : une vraie garce. De ça, il est certain.

À l'approche du journal, dans la rue principale de South Point, une allée piétonnière flanquée de lampions décoratifs en forme d'oiseau, l'inspecteur Still doit jouer du coude, car c'est l'heure de pointe provoquée par l'apéro. Des vélos sont garés pêle-mêle, renversés ou en équilibre sur leur béquille, ou encore, adossés aux façades. Cet amoncellement métallique ne décourage personne, les gens s'amènent des coins les plus reculés de Golden Island pour se payer une place en terrasse. La lumière déclinante fait miroiter les cadres en aluminium et les bijoux de fantaisie. Benjamin ne quitte pas ses lunettes de soleil lorsqu'il pénètre dans la salle de rédaction. Inutile de faire étalage de son œil injecté de sang ; merci, docteur Rousseau.

— Doris, tu as quelque chose pour moi ? lance-t-il en ignorant les deux types en bermuda qui discutent avec la journaliste.

La jeune femme lui tend aussitôt un classeur contenant une grande image trouble et pixélisée. Still retire ses verres fumés pour mieux la regarder.

— Voici l'agrandissement que tu m'as demandé. La qualité n'est pas formidable, mais regarde bien derrière les pattes de l'oiseau... Tu vois la tache dans l'eau ? Et en bas, la date et l'heure... C'est le jour de... enfin, quand on l'a trouvé.

— Ce n'est pas une chaussure. On dirait le socle d'un trépied.

— Désolée, j'avais cru que ce serait utile.

— Ça l'est. D'où vient cette photo ?

— D'un concurrent qui s'est inscrit au concours du journal.

Le regard de Doris Doubleday pétille, alors qu'elle croise celui de Benjamin Still. Mais celui-ci est déjà ailleurs, perdu dans les conjectures de son enquête. Il y avait du monde, ce matin-là, dans le marais, réfléchit-il.

Vu l'orientation du soleil, celui qui a pris cette photo pataugeait côté ouest, d'où la raison pour laquelle Rousseau ne l'a pas vu. Le photographe, par contre, avait peut-être aperçu quelque chose...

— Ne vous gênez surtout pas, continuez à faire comme si on n'était pas là ! Franchement, vous vous prenez pour qui ?

Still se retourne vers l'homme qui vient de parler. Sous sa casquette de pêcheur, les lèvres de ce dernier sont pincées dans un rictus arrogant. Il croise les bras comme s'il attendait à la caisse d'un supermarché. « Toi, il va falloir que tu me laisses travailler tranquille, mon vieux », pense Still sans prendre la peine de lui répondre, déjà installé au bureau de la journaliste. L'agrandissement posé devant lui, son carnet de notes en main, il commence à griffonner.

— Vous voyez bien que c'est un policier, s'excuse Doris.

— Peut-être, mais on était là avant lui ! insiste l'autre, un petit bedonnant.

— De toute façon, il est déjà tard, vous allez devoir revenir un autre jour. Vraiment, messieurs, je suis désolée, répète la journaliste en poussant les deux hommes vers la sortie.

— Ça veut dire qu'on est venu jusqu'ici pour rien ? Vous vous moquez de nous !

— Nos membres s'impatientent ! renchérit l'autre.

— Ils veulent un gagnant, c'est normal !

— Tu sais comme ce concours est important pour notre communauté...

— Et qu'est-ce que la police a de si urgent à faire ici, dis-moi ?

— Une enquête sur la sécurité des pistes cyclables, marmonne Still, de loin.

La jeune femme bégaye à nouveau des excuses. Elle sait à quel point tout le monde attend les résultats du concours de photos, mais cette année, les clichés soumis au jury sont d'une qualité exceptionnelle et il faudra être patient.

— On ne va quand même pas revenir ici tous les jours ! bougonne l'homme à la casquette. On n'est pas en vacances, nous, on n'a que quelques semaines pour faire nos observations. Nos membres se lèvent tous les matins aux aurores, ils sont sur le terrain toute la journée ; on doit les encadrer, leur donner des conseils et on n'a pas de temps à perdre. Vous pourriez faire un effort !

— Et vous n'imaginez pas à quel point c'est compliqué de se garer au village, ajoute son compère.

— Il y a plusieurs stationnements pour vélos qui sont parfaitement sécurisés, indique Doris.

—On circule en jeep, nous. Vous nous prenez pour qui? Avec tout notre matériel, on ne va quand même pas se taper des allers-retours depuis Narrow Point à vélo! Et avec les foutus bacs à fleurs qu'ils ont installés partout au village, c'est devenu impossible de circuler en voiture. La municipalité pourrait faire des efforts, pour nous, les amoureux de la nature! Surtout dans une réserve, on devrait avoir la priorité!

Encombrés de leurs lourds sacs à dos, les deux hommes finissent par tourner les talons en claquant la porte en verre derrière eux. Still les voit fendre le cortège des promeneurs en gesticulant leur mécontentement.

—Je suis désolé de t'avoir fait perdre ton temps, Doris. J'ai eu une journée difficile, explique-t-il en se frottant les yeux. Une très longue journée...

—Aucun problème. Moi aussi, je suis crevée, confesse la reporter en bâillant. C'est comme ça tous les ans, on est toujours en retard. Ce matin, le président des Ornithologues passionnés m'a engueulée sur la boîte vocale du journal. Au moins, il a eu la délicatesse de ne pas me réveiller en appelant sur mon portable en plein milieu de la nuit, comme l'année dernière...

Après avoir donné un tour de clé à la porte de la rédaction, elle s'assoit face au policier.

—Dis-moi comment je peux t'aider.

—Je veux une copie de toutes les photos soumises à votre concours, peu importe où elles ont été prises dans le marais, dans la nuit du 8 au 9 juillet, et ce, jusqu'au lever du soleil.

—Parfait. Autre chose?

—Il me faut aussi toutes les photos que tu as prises, y compris celles que tu ne nous as pas envoyées parce qu'elles étaient hors-champ.

—Il va y en avoir beaucoup. La lumière était très belle, j'en ai des centaines...

—Aucune importance.

—C'est comme si c'était fait, Benjamin, répond la journaliste avec un joli sourire.

Quand l'inspecteur Still récupère son véhicule au stationnement municipal, les deux ornithologues terminent de remplir leur coffre. Le *VUS4X4* s'éloigne dans un nuage de fumée noirâtre. «Les écolos repartent dans la nature», se dit le policier en reprenant la route de North Point.

Chapitre 9

La terrasse du *Red-Legged Bird*

La terrasse du *Red-Legged Bird* est bondée. Sans demander l'autorisation à la serveuse, Jean-Jacques Rousseau se fraye un chemin entre les panamas, les polos de sport, les robes bohémiennes et les décolletés, vers une table qu'il a repérée aux premières loges, côté *vue sur la rue*. Au lendemain de sa mésaventure au phare, il mérite bien de se pavaner sur une terrasse, lui aussi. Comme les autres clients, il chausse ses lunettes fumées, pièce universelle de l'uniforme du touriste heureux.

La carte des boissons est moins sophistiquée qu'il ne l'aurait cru. «Golden Island déteint sur moi. En moins de dix jours, me voilà transformé en consommateur exigeant», constate-t-il en commandant une infusion. Inclinant légèrement la tête, il lève sa tasse à l'intention du couple qui grignote des olives en silence à la table voisine. La veste en lin classique de l'homme détonne avec les énormes maillons dorés de la chaîne qui descend jusqu'à son nombril. La femme, vêtue dans des nuances coordonnées avec l'auvent du pub, porte des talons vertigineux qui mettent en valeur ses jambes infinies. Jean-Jacques ne peut ignorer les œillades et le manège des passants qui, lorsqu'ils arrivent à leur hauteur, feignent de ne pas les regarder en se tournant ostensiblement dans une autre direction.

Au moment où il s'apprête à engager la conversation, la femme se lève dans un crissement de chaise et se dirige d'un pas furieux vers son vélo. Son cadenas résiste et lui casse un ongle. En pestant, elle parvient finalement à déclencher l'ouverture, puis essaie d'enfourcher sa bicyclette, non sans fusiller son compagnon du regard. Découragée par sa jupe ultra courte, elle finit par partir à pied en se dandinant d'un air vexé.

—Elle ne semble pas de bonne humeur, votre petite amie. Si vous avez envie de finir votre verre avec moi, on pourrait parler des femmes ! lance le Dr Rousseau.

Les mots résonnent dans un silence soudain. Suspendus aux lèvres de DJ King et guettant la réaction du roi du rap, les touristes attendent. L'homme toise Rousseau une longue minute, jauge ses tongs et son sac en plastique, puis éclate d'un rire bruyant.

—Avec plaisir, camarade !

Les conversations reprennent, l'incident est clos.

—C'est votre première visite sur l'île ? s'informe Rousseau en piquant un cure-dents dans les amuse-gueules.

—Bien sûr que non. J'ai une propriété ici, répond l'autre avec l'accent traînant de la Californie. Toi ?

—C'est la première fois depuis une cinquantaine d'années. Un retour aux sources.

—Fantastique ! Et qu'est-ce qui te ramène à Golden Island ? En désintox ? Besoin d'un endroit tranquille pour composer ? Marre de la ville ? La nostalgie ? Je te comprends. C'est incroyable, ici. Des gens simples, de bonnes valeurs. Le cœur à la bonne place. Et ma maison ? Un palace !

—Ça doit vous changer de...

—Santa-Monica. Les gens sont tellement fous, là-bas ; ça bouge tout le temps, j'adore. Mais on est toujours en représentation, toujours en studio, toujours à la salle de gym, toujours sur Instagram, toujours à signer des autographes... Tu sais ce que je veux dire, quoi ! Alors qu'ici, on relaxe vraiment.

—Vous êtes dans le show-business ?

Le rappeur le regarde, un instant interdit, puis éclate à nouveau de rire.

—T'es vraiment un comique, mec ! Et toi, mon vieux, t'es dans quelle branche ? La croissance personnelle ? La publicité ? Le théâtre ? Le coaching ?

—La gynécologie.

—Formidable, j'adore ! s'esclaffe une nouvelle fois DJ King en jouant avec les mailles de son collier de gangster.

—Sans être indiscret, pourquoi votre charmante amie est-elle partie en boudant ?

—Jennifer-Ann est de mauvaise humeur depuis qu'on est arrivé, explique le rappeur en baissant la voix. Ç'a commencé avec les dates du voyage. On est en avance de quelques semaines sur l'horaire habituel, elle a un tournage qui commence début septembre, alors c'était ça ou rien. Et puis, un vol terrible. On a été déclassé pour laisser de la place à une femme sur le point d'accoucher. Elle nous a fauché notre place en première, la salope ! Et puis, arrivés à Golden Island, y'avait le chauffeur de taxi qui n'arrêtait pas de jacasser et de me donner des conseils. Inimaginable ! Et enfin, le comble, quand on arrive à la maison, on se fait accueillir par ce flic...

—Un problème grave ?

—Rien d'important, mon pote architecte nous accueille toujours. C'est lui qui a construit ma maison. C'est une superstar, ici, alors il aime bien nous faire les honneurs, tu vois ? Bref, il avait envoyé ce flic pour présenter ses excuses. Quelle classe ! Pour nous dire qu'il a dû partir précipitamment quelque part.

Rousseau se mord la langue pour ne rien dire. Il n'y a pas 50 architectes célèbres sur cette île.

—Il vous a envoyé un policier pour vous dire ça ? Un mot sur le frigo n'aurait pas suffi ? demande-t-il en prenant un air détaché.

—C'est tout Maréchal, ça, ce type est un nabab. Il a tout le monde à ses pieds. Normal, c'est un génie, tu le connais comme moi, hein ? Bref, c'était sa manière à lui de s'excuser... Mais Jennifer-Ann n'a pas du tout aimé. Elle a trouvé ça déplacé. T'aurais trouvé ça déplacé, toi aussi ?

Difficile de lutter contre la fascination morbide que Jean-Jacques sent monter en lui. Puisque ce rappeur mondain est un ami du pauvre homme du marécage, comment résister à l'envie d'en savoir davantage ? Le médecin chasse le vieux fond de culpabilité qui mine sa curiosité en se disant qu'après tout, ce Romain Maréchal était une personnalité publique. Il a donc le droit d'assouvir sa soif de potins, non ?

Encouragé par les questions de son interlocuteur, DJ King déballe l'histoire de sa rencontre avec l'architecte. Il y a quelques années, il l'avait rencontré lors d'un vernissage dans une galerie d'art appartenant à un ami commun. Maréchal était superbe. Flanqué de deux assistants androgynes qui lui collaient aux talons partout où il allait, enveloppé dans une cape en cachemire, flamboyant et débauché, il lui avait immédiatement plu. Ils s'étaient recroisés à quelques reprises et leur relation avait pris un tour commercial. Le roi du rap, déjà fortuné, mais encore célibataire, avait manifesté son intérêt pour faire construire une résidence secondaire sur la côte Est. Quand Maréchal lui avait révélé l'existence de Golden Island, ce coin de paradis hyper sélect, il s'était laissé convaincre de visiter l'endroit. L'architecte y avait gardé un pied-à-terre, car l'île était son petit péché mignon d'enfance, disait-il. Le week-end suivant, sitôt passé le pont de l'*Antigonish Channel*, DJ King était tombé sous le charme de l'île. Maréchal lui avait prêté un de ses vélos de promenade importés d'Europe et lui avait fait faire le tour de l'île en enfant prodige du pays salué d'un signe de tête discret par les habitants. Un terrain en surplomb de la falaise était à vendre. L'acte fut signé le jour même, DJ King n'avait pas de temps à perdre.

L'homme en costume clair finit sa flûte de champagne en laissant Rousseau méditer sur la frontière en pointillés qui sépare le silence du mensonge. S'il savait que son flamboyant ami reposait tout nu dans un tiroir réfrigéré quelque part au sous-sol de la morgue du Rhode Island... Devrait-il le lui dire ? Il repousse aussitôt cette idée, car il sait que l'inspecteur Benjamin le fusillerait pour son indiscrétion. Si on avait préféré ne pas révéler au roi du rap le triste sort de son ami architecte, c'est qu'on avait des raisons.

—Romain Maréchal m'a construit un palais, poursuit le rappeur. Mais Jennifer-Ann est trop gâtée, elle fait tout le temps la gueule.

—Quand mon épouse était d'humeur chagrine, je lui offrais des fleurs, confie Rousseau pour changer de sujet.

- Ça marchait à tous les coups ?
- Oui, ça marchait très bien.
- Elle a quand même fini par te quitter ?
- Non, elle est morte d'un cancer il y a dix ans.
- Pas de chance, hein ? Au fait, c'est quoi ton accent ?
- Montréal, Québec, Canada.
- J'adore ! Je recommande une tournée. Tu restes à la camomille ?

La nuit est tombée, et les lunettes de soleil sont allées se loger dans les chevelures ou au sommet des crânes dégarnis. L'alcool aidant, DJ King est intarissable et explique à Rousseau combien il aime troquer ses vêtements de rappeur pour du lin aérien quand il est sur l'île.

—Mais on ne fait pas d'argent dans la musique si on ressemble à un banquier, tu me suis ?

La vibration du cellulaire posé sur la table empêche Rousseau de répondre.

— C'est Jennifer-Ann qui fait le pied de grue devant le cirque et qui menace de divorcer. Les femmes ! Je lui avais promis de l'emmener au cirque pour lui changer les idées. Elle n'a jamais vu ce genre de spectacle ; à part à Vegas, bien sûr, mais c'est le côté petit cirque de province qui l'excite. Va savoir pourquoi...

—C'est toute ma jeunesse, ce cirque... Je suis même tenté de vous accompagner. Sans enfants, comme ça, entre adultes, juste pour le plaisir.

—Pourquoi veux-tu qu'on s'embarrasse avec des enfants ? Allez, mon vieux ! Viens avec nous, tu pourras continuer à me donner des conseils conjugaux.

—Vous êtes mariés depuis combien de temps, si je puis me permettre la question ?

—On n'est même pas marié, mais on s'entraîne à l'être pour voir comment ça se passe. Pour le moment, on n'arrête pas de s'engueuler. Mais viens, allons chercher les vélos.

—Je suis à pied, j'ai peur en deux roues.

—C'est la meilleure ! T'es vraiment un bon comédien, toi. Fais-moi penser à te présenter des gens quand je rentre à LA. Et en passant, j'adore ton look.

Alors qu'ils traversent les grappes de flâneurs qui ont envahi les ruelles du village, DJ King passe un bras familier autour du cou de son nouvel ami. Dans l'obscurité, le gynécologue, qui sent les promeneurs le regarder avec envie, savoure cet éphémère moment de gloire.

Chapitre 10

Quand des trombes d'eau

Quand des trombes d'eau s'abattent sur l'île, que le ciel vire au vert foncé et que les vents font claquer les drapeaux, Antigone prend un air sépulcral. Jean-Jacques Rousseau se réveille en sursaut en se demandant quelle heure il est. Maudissant ses muscles endoloris, il enfle un peignoir pour descendre à la cuisine. Pimpante en rose pastel, Jacynthe Lord lui tend une tasse de café fumant.

—Avec ce qui tombe dehors, vous devez continuer de vous reposer, dit-elle. Sinon, vous risquez de vous évanouir à nouveau. À votre âge et avec vos problèmes de santé... Ce qu'il vous faut, c'est une journée tranquille. Suzie est déjà partie sur le continent, vous aurez bientôt la maison pour vous tout seul. Profitez-en pour relaxer.

—Quelle sollicitude ! La maison pour moi tout seul ? s'étonne Jean-Jacques. Vous m'abandonnez déjà, vous aussi ?

—Je venais juste faire mon tour du matin. Je dois attendre le plombier chez un client qui a un robinet qui fuit et j'ai des courses à faire pour cette pauvre Mrs Brad qui s'est tordu la cheville en jouant au tennis.

—Il n'y a pas un Mr Brad pour aider ?

—Vous n'y songez pas, Jean-Jacques. On est à Golden Island, ici, les gens ont du personnel.

Dans un froufrou parfumé, Jacynthe fait le tour de la pièce, passe un coup d'éponge sur le comptoir et éteint la machine à espresso.

—Promettez-moi de ne rien faire de la journée, d'accord ? minaude-t-elle.

—Je vous rappelle que c'est moi le médecin, ici, ma chère enfant. Mais je vous promets de ne pas trop me fatiguer.

Les nuages en haute altitude s'entortillent comme des rubans, en laissant de temps à autre apparaître un coin de bleu. Rousseau observe le ciel, tandis que la Mini de la jeune femme s'éloigne. Il se dirige vers le frigidaire sur lequel est collé un aimant indiquant le numéro de *Golden Island Taxi Co.*, qu'il connaît presque par cœur.

Un arc-en-ciel resplendit au-dessus du marais lorsque la voiture jaune et noir bifurque vers Narrow Point, en direction du Musée de la Réserve ornithologique. Au moment où Rousseau descend du taxi, le soleil inonde déjà le magnifique édifice aux courbes féminines, posé là comme une grosse

pierre blanche érodée par les éléments, arrondie comme un grand vaisseau cintré d'argent.

—Eh bien ! Le Guggenheim en plein milieu des bois, siffle le médecin.

—Il est beau notre musée, pas vrai ? s'égaie le chauffeur de taxi en empochant sa course. On en est tous très fiers. Je repasse dans deux heures, ça ira ?

Sur la façade, Jean-Jacques reconnaît l'image de l'oiseau stylisé qui orne le fidèle sac en plastique qu'il traîne partout avec lui depuis le début de son séjour. « Ils devraient me donner une réduction avec toute la publicité que je leur fais sans le savoir », pense-t-il en cherchant la billetterie. Mais l'entrée est gratuite, et la longue liste des donateurs couvre tout un pan du hall. Quel bâtiment somptueux pour un minuscule musée régional dont il n'avait jamais entendu parler...

Dans une joyeuse bousculade, un groupe d'enfants tous affublés du même imperméable kaki interrompt ses réflexions.

—Jeunes ornithologues en herbe, c'est parti pour l'aventure dans les marais ! s'exclame la guide en brandissant le poing en signe de ralliement.

Le vieux médecin lève son pouce en regardant partir ces courageux petits explorateurs, puis commence à flâner dans les vastes couloirs, intrigué par le bestiaire d'animaux empaillés, les semelles de ses tongs en plastique claquant sur le marbre. Le long des murs, une galerie de photos en noir et blanc joliment encadrées lui remémore le marécage de son enfance avec ses cabanes en bois où les pêcheurs jetaient parfois leurs lignes, les rues pas toujours très propres de South Point, les forêts de pins où l'on jouait à cache-cache, les filles en maillot de bain des années 1960... Pris au jeu, il s'amuse à élucider les quizz qui parsèment l'exposition et mesure l'ampleur de son ignorance. Un oiseau à pattes rouges en dessin animé lui apprend notamment que l'île d'Antigonish doit son nom aux premiers habitants de l'île, les Indiens Mi'kmaq. « Tiens, c'est intéressant... Et ils disent, ici, que des algues phosphorescentes tapissent le fond de la baie d'Antigonish et illuminent les eaux d'une lueur dorée à la nuit tombée, ce qui expliquerait qu'on ait surnommé l'île *Golden Island*. Voici qui amusera Benjamin... Nous avons tort tous les deux », songe-t-il avant d'aller jeter un œil à la boutique où les artefacts du musée sont déclinés sous forme de tasses à café, de T-shirts et de calendriers.

Près de l'entrée, des jeunes juchés sur un échafaudage s'affairent à accrocher de gros plans d'oiseaux en vol ou élégamment posés sur les flots, sous l'autorité d'un géant en veste de trek.

—Celui du milieu n'est pas tout à fait aligné, signale ce dernier, relève d'un pouce sur la gauche... Oui, voilà, c'est parfait. Parfait !

Intrigué, Rousseau s'approche.

— Ces photos sont magnifiques, bravo. Vous êtes photographe animalier professionnel ?

— Elles ne sont pas de moi, malheureusement, répond distraitemment l'homme tout en jaugeant l'effet d'ensemble. Ce sont les photos des finalistes de notre concours...

Puis, regardant son interlocuteur plus attentivement, l'homme demande :

— Se pourrait-il que vous soyez monsieur Jean-Jacques ?

— Jean-Jacques Rousseau, c'est bien moi.

— Je suis un ami de Suzie Bach chez qui vous logez rue des Cerisiers. Elle m'a parlé de vous.

À première vue, l'homme est à peine plus âgé que Jean-Jacques. Mais quelle allure ! Élané, les épaules larges, le regard clair sur un visage hâlé, la poigne ferme. « En voilà un personnage ! », se dit le Québécois en serrant la main qui lui est tendue. Les jeunes assistants, qui ont terminé leur accrochage, couvent leur supérieur d'un regard bienveillant. « Un coq dans sa basse-cour. Heureusement que j'ai passé l'âge de bomber le torse, je n'aurais aucune chance face à ce vieux beau », reconnaît Rousseau en souriant à son vis-à-vis.

— Content que Suzie parle de moi à ses amis. Vous êtes monsieur... ?

— Byron. Christian Byron. Je suis le directeur honoraire du musée. Suzie m'a raconté que vous aviez l'intention de faire une visite à Narrow Point, un de ces jours, et je vous ai reconnu à cause de... de... Vous ne passez pas inaperçu.

— Je prends cela comme un compliment.

— Et vous avez raison. Vous avez fait le tour ?

— J'ai terminé. Félicitations, c'est un endroit tout à fait inattendu. Et qu'est-ce qu'un directeur honoraire, si je peux me permettre la question ?

— En fait, je suis le fondateur du musée. J'ai passé le relais à une équipe de direction plus dynamique il y a longtemps déjà, mais je suis toujours là pour donner un coup de main, concède-t-il en saluant familièrement les ouvriers qui démontent l'échafaudage.

— Ce bâtiment est épatant, je suis impressionné...

— Magnifique, c'est vrai. Nous avons reçu un prix pour son design quand il a été inauguré et une certification environnementale depuis les rénovations. Il a même fait la couverture de quelques magazines spécialisés. Suivez-moi, je vais vous montrer notre campus...

— Vous avez un campus, en plus ?

— C'est une manière un peu pompeuse de désigner les autres bâtisses. Allons-y... propose Byron dans un geste à la fois invitant et directif.

Jean-Jacques se laisse entraîner. Les deux hommes font le tour du bâtiment et débouchent sur plusieurs baraquements qui se fondent dans la végétation. Christian Byron, les mains dans les poches et la poitrine gonflée, embrasse les installations du regard.

—C'est ici que sont logés nos stagiaires. On a deux groupes qui les encadrent, l'un a une vocation scientifique et l'autre, artistique. Les séjours durent de deux à huit semaines. On a un laboratoire et un amphithéâtre pour y tenir des conférences, et évidemment, un labo photo. Les gens aiment beaucoup. Comme nous sommes en plein cœur de la réserve, c'est pratique pour les observations de nuit, explique Byron avec une autorité naturelle.

—Des gens paient pour passer leur été à patauger dans la vase ? ne peut s'empêcher de s'étonner Jean-Jacques. Voilà qui explique comment on peut entretenir un tel bâtiment planté au milieu de nulle part. Les frais de chauffage et de climatisation, l'entretien...

—Détrompez-vous, les stagiaires ne payent qu'une contribution volontaire, corrige Byron. Certains sont très généreux, mais d'autres passent l'été ici gratuitement.

—Et c'est vous qui avez fondé tout cela ? Vous êtes un véritable philanthrope.

—Un homme d'affaires, plutôt.

—Un amoureux de la nature, cela va sans dire.

—Un amoureux, oui.

Deux jeunes femmes en treillis les saluent de loin. «Des biologistes en voyage d'études», indique Christian. Après lui avoir attrapé familièrement le coude, il ramène Jean-Jacques à l'entrée du musée, où une grande plaque immortalise la consécration de la réserve naturelle d'Antigonish.

—L'État du Rhode Island est fier de vous, en tout cas ! C'est bien votre nom, ici ? questionne Rousseau en déchiffrant les inscriptions gravées sur le granit noir.

—Nous sommes privilégiés d'être au cœur de cette zone préservée. Dans un endroit où la faune et la flore peuvent être observées dans les meilleures conditions et où notre colonie de *Phalacrocorax gaimardi* peut prospérer. Dans ce lieu unique consacré à la beauté et à l'épanouissement de ce bien inestimable que représente la nature à l'état sauvage...

«Un homme au dévouement admirable en plus d'être un bon comédien», juge Rousseau en imaginant le nombre de fois que ce laïus ronflant avait dû être réchauffé à cet endroit précis. Pour attirer les dons ? Mission accomplie.

—Et vous êtes le gardien de ce précieux temple de la nature, complète-t-il d'une voix ténébreuse avant d'éclater de rire.

— Un des gardiens, relativise Byron avec un sourire indulgent. Disons un modeste bienfaiteur de la communauté. Je vous souhaite un beau séjour sur notre île, monsieur Rousseau. Mais j’oubliais, vous êtes ici en terrain familier, car Suzie m’a expliqué que vous êtes un ancien villégiateur...

— Effectivement. C’était bien avant la réserve et la construction de ce somptueux endroit.

— Êtes-vous heureux de votre séjour ? Vous avez sans doute retrouvé d’anciens visages, à South Point... Comme Suzie, non ? Vous vous êtes probablement croisés sur la plage quand elle était jeune fille.

— Je ne me suis jamais posé la question, ment Jean-Jacques, soudain impatient d’en finir avec cet homme trop parfait qui lui rappelle la distance qui sépare la Suzie Bach de Golden Island de la jolie rouquine qui le faisait rêver à Antigonish.

Par chance, son taxi arrive à point nommé. Byron lui serre la main en l’enveloppant d’un geste protecteur et referme la porte du véhicule derrière lui. Installé dans la Buick qui file le long du marais vers l’autre bout de l’île, Rousseau admire un vol d’oiseaux en se demandant si quelque part, au *campus*, quelqu’un prenait des notes sous la supervision du charismatique Christian Byron. « Décidément, ces vacances sont pleines de surprises », se dit-il en sombrant dans une agréable torpeur.

— Alors, ce musée ? C’est chic, pas vrai ? lance le chauffeur de taxi.

— Très chic, concède le vieux médecin.

— Vous y retournerez ?

— Je ne pense pas.

— Dommage. Mais je fais quand même de bonnes affaires avec vous ! Je pars de moins en moins souvent à vide pour aller à l’aéroport. Et puis, c’est chouette de vous avoir à bord, ça me fait quelqu’un à qui parler. Moi, quand je ne parle pas, je stresse au volant. Dites-donc, pendant que je vous tiens, est-ce que c’est vrai que l’architecte qui est mort l’autre jour s’est aussi fait cambrioler ? C’est vraiment pas de chance...

— On n’est pas censé parler de ça, réplique Rousseau en fronçant les sourcils à travers le rétroviseur. D’ailleurs, qu’est-ce qui vous fait croire qu’un touriste banal comme moi est au courant de cette affaire ?

— Vous fatiguez pas, je sais très bien que c’est vous qui avez retrouvé le cadavre. Ma femme est une bonne amie de la dame qui travaille chez la dame chez qui vous logez. Alors forcément, à force de vous transporter partout, je sais qui vous êtes. D’ailleurs, c’est elle qui m’a raconté pour le cambriolage.

— Je ne sais rien du tout. On vous a mal renseigné.

— À propos de l’architecte, vous avez vu l’une de ces œuvres, tout à l’heure, à Narrow Point. Le musée, c’est lui.

—Le grand cube blanc qui ressemble à un marshmallow ?

—C'est sa signature. Le style blockhaus arrondi pour les milliardaires. Il y en a plein de ce genre, dans l'île, vous n'avez pas remarqué ? Je peux vous dire que ç'a fait drôlement grimper le prix des terrains ! Surtout depuis que Maréchal est célèbre. Et puis maintenant qu'il est mort, je vous parie que ce n'est pas près de redescendre...

Rousseau écoute d'une oreille distraite l'exposé pointu sur la valeur des propriétés et l'augmentation des impôts fonciers distillé gaiement par son chauffeur. Les terrains sont chers, à Golden Island, à cause de la réserve naturelle. Les gens ne peuvent pas construire autant qu'ils le voudraient, car il faut des permis spéciaux.

—Mais moi, je n'ai pas à me plaindre, reconnaît le chauffeur. J'ai hérité d'un terrain constructible de mon paternel. Je l'ai revendu à prix d'or et je m'en suis mis un bon paquet dans les poches. Mais pour tous les autres, il faut se débrouiller ; vous me suivez ? Alors, c'est normal que les commerçants augmentent leurs prix en saison. Les gars des cafés, le poissonnier, la boulangère... Ils font tous pareil. Bon sang ! Sinon, on ne s'en sortirait pas ! On n'a que deux mois, l'été, pour faire de l'argent, pas vrai ?

La voiture ralentit derrière une Jeep bardée d'autocollants *This car climbed Mount Washington, WWF, Yes. I voted Obama...*

—Tiens, qu'est-ce que je vous disais ? reprend le chauffeur. Ceux-là vont faire leurs courses à North Point, parce que c'est moins cher. Bon, c'est quoi ces embouteillages ? Ils font quoi, maintenant ? Un barrage de police ? C'est nouveau ! Vous avez entendu l'histoire de ce type qui s'est évadé de la prison de Pembroke de l'autre côté du pont ? Je ne vois vraiment pas ce qu'il viendrait foutre dans cette île ; un cul-de-sac ! En attendant, si ça continue à bouchonner, je vais être en retard à l'aéroport, moi...

Rousseau ne répond pas, trop occupé à garder les yeux ouverts.

—Ben dis donc, elle a du courage, celle-là, vous ne trouvez pas ? lance encore le conducteur.

Une vieille femme remonte la côte à vélo en contresens. Sous son chapeau de paille, son visage cuivré est en sueur.

—Je la reconnais, laisse entendre Rousseau dans un bâillement. Je la croise de temps en temps au village ou sur la plage. C'est une bonne cycliste, pour son âge. Avec ce vent de face et la pluie qui commence...

—Ouais, la vieille Amanda. Amanda Bloom. À moitié dingue, si vous voulez mon avis, une histoire tragique. Tiens, ça repart. Je mets les gaz, car j'ai des clients qui m'attendent. Je vous dépose à la pharmacie de North Point. Pour le retour, vous saurez vous débrouiller ?

—Pas de souci, mon ami. Je suis un homme plein de ressources.

Chapitre 11

North Point

North Point dégouline sous l'averse. Malgré le ciel plombé, il n'avait pourtant pas fait si mauvais pendant la journée, mais l'orage avait fini par gagner. Benjamin Still attend l'ascenseur, impatient de respirer au grand air pour fuir la poussière des travaux et faire passer la migraine qui lui perce l'arrière du crâne depuis des jours. Avec son adjoint, il s'est lancé dans une nouvelle série de vérifications sur le patrimoine boursier et les ayants droit de Maréchal. Ils n'ont pratiquement pas dormi de la nuit.

Trempé jusqu'aux os, le policier parcourt les rues familières de North Point, arrive à la pharmacie et se dirige vers les tubes d'aspirine comme un automate, sans voir le vieux gynécologue qui déambule dans les rayons.

— Vous avez encore des maux de tête, Benjamin ? Vous voulez que je vous prescrive quelque chose de plus fort ?

Égal à lui-même, Jean-Jacques Rousseau couve son interlocuteur de son regard bienveillant. Ce dernier le remercie pour sa prévenance, mais compte en rester à sa dose habituelle. Et le Québécois, il a décidé de jouer les touristes de ce côté de l'île ?

— Un colis à venir chercher à la poste ; ma fille qui m'envoie un livre. Elle croit que je m'ennuie, ici. Si elle savait !

— Je constate que vous avez renouvelé votre garde-robe.

Le sexagénaire avait effectivement troqué son affreux blouson jaune pétant contre un sobre imperméable kaki passe-partout et bien coupé. Le conformisme vestimentaire de Golden Island avait-il fini par l'emporter ?

— J'arrive du Musée de la réserve ornithologique de Narrow Point et je me suis fait un cadeau à la boutique, explique le médecin en exhibant l'écusson en forme d'oiseau stylisé qui orne l'une des poches. Mon autre pardessus ne m'a pas porté chance, jusqu'ici, et je me cherchais un souvenir. Et puis, c'est mon humble contribution à la protection de la nature. Je ne suis pas encore mûr pour un stage d'observation, mais au moins, j'aurai fait ma part ! Le directeur honoraire pourra être fier de moi. Un personnage intéressant, si vous voulez mon avis.

— Alors, vous avez fait la connaissance de Christian Byron...

— Ce grand bienfaiteur des oiseaux.

— Pas juste des oiseaux, corrige Still en sentant une pointe de sarcasme dans le ton enjoué du touriste.

— Vraiment ?

—Byron est une personnalité importante de l'île. Très impliqué, très aimé.

—Ça ne m'étonne pas. C'est un homme d'action, ça se sent tout de suite.

Ou est-ce de la jalousie ? se demande le policier sans piper mot.

—Il a été maire de North Point, continue ce dernier. Il est aussi propriétaire d'un bon nombre de commerces. Le journal local, par exemple.

—Et en plus, il fait du bénévolat à la réserve naturelle ? Le saint homme !

Le dos voûté, le docteur fouille dans ses poches, à la recherche de pièces de monnaie pour payer son paquet de Kleenex. Il en sort une pleine poignée qu'il étale sur le comptoir pour les trier.

—Je me trompe toujours avec la monnaie canadienne, s'excuse-t-il, avant que le policier tende un billet à la caissière.

—Laissez tomber, monsieur Rousseau, c'est pour moi.

—Alors, je vous paie un chocolat chaud. Cette fois, vous devez dire oui, j'insiste. J'ai trente minutes à tuer avant de prendre mon bus vers South Point au coin de la rue. Vous avez un peu de temps ?

—Je suis debout depuis quatre heures du matin. J'ai bien besoin d'une pause... Je vous suis, lâche le policier en se frottant les yeux.

—Vous aussi, vous courez après l'évadé de prison dont tous les gens parlent ? demande Rousseau, alors que Still l'entraîne dans un restaurant qui fait face à la marina.

—Non, celui-là n'est pas pour nous. On en a assez avec l'affaire de l'architecte.

Ils s'installent au comptoir en tournant le dos aux navires de plaisance qui encombrant la rade.

—Ici, à North Point, c'est toujours pareil, commente Rousseau en jetant un œil au-dessus de son épaule. Comme si le temps s'était arrêté. La marina, les pêcheurs, les boutiques sur le quai... J'en ai dépensé des sous, ici ! Avec mes parents, on s'arrêtait toujours pour casser la croûte en sortant du bateau. Puis on descendait à South Point, et hop ! on filait à la plage. Je retrouvais mes copains et j'espérais que la fille dont j'avais rêvé toute l'année soit toujours là. De beaux souvenirs...

—Je vous sens nostalgique, monsieur Rousseau. Vous êtes déçu de ce que vous avez retrouvé ici ? s'enquiert Still après avoir passé la commande.

—C'est dur à exprimer, répond le vieil homme, les yeux perdus dans les bibelots maritimes qui ornent les murs de l'endroit.

—Essayez, je pense que vous en êtes capable.

Jean-Jacques se tourne vers le policier et le fixe avec attention, comme pour lui transmettre du regard ce que ses mots peinent à traduire.

—J'avais tellement d'attentes ! commence-t-il. Vous savez, Benjamin, les émotions qu'on vit avant 20 ans laissent des traces bien plus profondes qu'on ne l'imagine. Et on n'a qu'une seule hâte, celle de les partager avec quelqu'un qui les a vécues en même temps que nous. Les plus beaux souvenirs se déterrent à deux. Seulement moi, ici, je suis seul...

Les deux hommes restent silencieux. Engourdi par la fatigue, Benjamin joue avec l'emballage d'un bonbon à la menthe qui traîne au fond de sa poche.

—J'en parlais, plus tôt, avec le chauffeur de taxi, reprend Rousseau sur un ton plus léger. South Point, avec toutes ces belles maisons, ces fruits et légumes hors de prix pendant la saison touristique et ces vedettes de cinéma... Quel changement ! Lui, il trouve ça formidable. Moi, je suis perplexe. Et en parlant de vedettes, il me disait à quel point les gens du coin étaient fiers du succès de ce pauvre Romain Maréchal et de tous les palaces qu'il avait fait construire ici. Au fond, si Antigonish est devenu tellement chic, c'est un peu à cause ou grâce à lui.

Soudain attentif, Still cesse de jouer avec son papier.

—Vous avez raison, convient-il.

—Et comment va votre enquête, si je peux me permettre de poser la question ?

—On avance, indique le policier, tout en pensant : « On piétine ».

—Du neuf avec l'affichette du cirque dont je vous avais parlé ?

—Une impasse.

Still avait envoyé Robert Doubleday à la pêche aux renseignements, mais le rapport de celui-ci n'avait pas été concluant. Ni l'équipe technique du cirque Maximum ni son directeur ne connaissait personnellement l'architecte. Aucun lien solide n'avait pu être mis à jour, ce qui n'avait rien de surprenant. Connaissant Romain Maréchal, il n'était pas du genre à aller voir les clowns.

—Figurez-vous que moi, j'y suis allé, au cirque. J'ai adoré ! s'exclame Rousseau. J'ai bien hâte de féliciter Pasquale Morelli.

—Le directeur du cirque ? C'est un de vos amis ?

—Bien sûr, il a pris la suite de son père. On est de la même génération. N'oubliez pas que je suis un vieux de la vieille, ici ! Mais, poursuivez, Benjamin, vous étiez sur le point de m'entretenir au sujet de l'avancement de votre enquête.

C'était faux, Still n'en avait aucune intention. Mais parler à voix haute à une personne autre que Robert Doubleday lui permettait de clarifier sa pensée. Et puis, déballer ses embryons de piste à ce vieux médecin lui semblait sans danger. Alors que la serveuse approche pour débarrasser, il lui fait signe de laisser la vaisselle souillée en place et regroupe lui-même

les vestiges de leur commande dans un coin puis, au fur et à mesure qu'il énumère les pistes, aligne les objets sur la table.

—On fouille du côté de la vie amoureuse de l'architecte, apparemment désertique, de sa famille, inexistante, de ses concurrents, envieux, mais polis, explique-t-il. On cherche à cerner sa personnalité, on analyse encore et encore la scène du marais...

La salière, la poivrière, le ketchup, leurs deux tasses et les assiettes forment à présent une ligne bien droite devant eux.

—Rien d'intéressant du côté des photos prises par la journaliste de l'*Antigonish News*, confesse l'enquêteur en hélant la serveuse qui poireaute un peu plus loin, et une fausse piste du côté des ornithologues.

—Les ornithologues ? Dommage, je suis certain que Christian Byron aurait été fou de joie à la simple idée de donner son avis sur l'enquête.

—Byron n'a rien à voir là-dedans. Ce sont les clichés des photographes amateurs qui ont failli nous aider. Mais malheureusement, c'était une fausse piste.

—Tout ce que vous me révélez n'est pas confidentiel, Benjamin ?

—Pas vraiment. Et puis, je ne vous dis pas tout, termine Still en s'arrachant de son tabouret avec difficulté. Allons, monsieur Rousseau, il est l'heure. Avec les barrages de police sur le pont, le conducteur du bus ne vous fera pas cadeau de deux minutes de retard.

Still regarde le vieil homme s'installer au fond du bus, son livre à la main, non sans regretter les jours où lui aussi pouvait s'offrir quelques heures de repos avec un bon roman.

De retour au poste, Benjamin Still débarrasse son bureau de toute la paperasse qui s'y est accumulée et qui a fini par former un monticule menaçant de s'écrouler à chaque claquement de porte aussi facilement qu'un château de sable à marée basse. Faire le vide. Tout reprendre à zéro, une fois de plus. D'un geste décidé, l'inspecteur s'empare du volumineux dossier biographique de Romain Maréchal. La chemise déborde de coupures de journaux, titres de propriété, devis, diplômes et écrits en tous genres classés par date. Comme une triste conclusion de sa vie éblouissante, le rapport d'autopsie est sur le dessus de la pile. Feuilletant pour une énième fois le contenu de la chemise, le policier repère rapidement la trace des débuts professionnels de Maréchal à Antigonish. Jean-Jacques Rousseau avait vu juste. Les constructions spectaculaires de l'architecte avaient effectivement contribué à faire de l'île le repaire pour millionnaires qu'elle était devenue. L'homme représentait même l'un des symboles de cette transformation. Cela n'était un secret pour personne, surtout pas pour Benjamin Still, dont

l'ex-femme profitait, comme tous les autres travailleurs de l'île, de sa part du gâteau.

Bien décidé à donner un nouveau sens à cette liasse de documents, le policier esquisse une nouvelle chronologie des événements. Maréchal fut précoce. À 22 ans, il avait dessiné les plans de sa résidence d'été à South Point tout en entamant une carrière florissante à New York, où son talent et son audace furent rapidement remarqués. Quatre ans plus tard, le bureau d'architecte Maréchal inc. remportait le concours de l'Association américaine d'architecture pour la construction du Musée de la réserve ornithologique à Narrow Point. Au cours des années suivantes, les succès s'étaient enchaînés partout au pays et plusieurs autres propriétés érigées par les disciples de l'architecte avaient poussé sur l'île, en particulier le long de la falaise menant au phare. Des propriétés dont l'évaluation foncière dépassait aujourd'hui les sept chiffres, et qui rapportaient à la ville des revenus substantiels. « La surenchère sur le prix des maisons doit dater du début des années 1990, songe Still. Ce sera facile à vérifier. »

Mais qu'étaient devenus les habitants d'origine ? Ceux que côtoyait le jeune Jean-Jacques Rousseau quand il s'amenait en vacances avec ses parents ? Certains s'étaient adaptés et enrichis, tandis que les autres avaient migré vers North Point ou carrément quitté l'île. Un phénomène de migration économique naturel dans un monde en évolution.

Soudain inspiré, le policier sort son calepin et trace une ligne verticale sur la première page libre. Dans la colonne de gauche, il inscrit la liste des commerces de South Point qui ont traversé les époques. Un ou deux garages, le grand hôtel, la librairie, le *Red-Legged Bird*, le vieux magasin général, *Bilger's* et ses chaussures pour hommes, la boutique de cadres et photos, le magasin de jouets, le restaurant de fruits de mer, les hangars à bateaux. Il y en avait d'autres, évidemment, mais ceux-ci brossaient le portrait général des enseignes dotées de reins solides. Dans la colonne de droite, Still dresse la liste des nouveaux venus. Tous les nouveaux cafés, bijoutiers et magasins de vêtements à la mode ayant ouvert après sa propre installation sur l'île, sans compter les courtiers immobiliers de luxe et les succursales de grandes chaînes qui pullulent d'un bout à l'autre du pays.

D'un geste vif, il déchire son brouillon. « On doit documenter le va-et-vient de manière systématique », lâche-t-il en décrochant son téléphone. Robert Doubleday passe aussitôt la tête dans l'entrebâillement de la porte.

— Tu as besoin de moi, chef ?

— On va répertorier tous les commerces de South Point qui ont fermé et ouvert entre 1995 et 2010 pour documenter l'évolution du paysage depuis les débuts de l'architecte. Je suis curieux de voir ce que ça va donner. Ils auront l'information au bureau du greffe.

—Pas de problème, je m'en occupe.

—Remonte jusqu'en 1990, tant qu'à y être. De mon côté, je fouillerai du côté des ventes de terrains privés.

Avec ses bonnes joues roses, ses traces de transpiration sous les aisselles et sa cravate rabattue sur son épaule, Robert Doubleday, de cinq ans son cadet, est aux antipodes du sobre Benjamin Still. Même s'ils font équipe depuis qu'il a été muté à Antigonish, Still s'étonne encore de l'empressement de son collègue en toutes choses, de cet enthousiasme qu'il attache aux moindres faits. Dommage que son grade d'inspecteur creuse une distance hiérarchique entre eux. Il aurait pu s'en faire un ami... soupire-t-il en pensant au vide de sa vie sociale depuis son divorce.

—Les collègues du continent sont arrivés, chef. Je les fais entrer?

Helen Murray semble avoir retrouvé sa bonne humeur, même si ses fines lèvres découvrent légèrement ses gencives, ce qui lui donne l'aspect d'un chien prêt à mordre. Les nouvelles sont encourageantes. Avec son équipe, ils ont fait le tour de l'île et fouillé partout par acquit de conscience, mais puisqu'ils ont une piste sérieuse du côté de Washington où habite la famille du fuyard, ils ont décidé de laisser tomber les recherches à Golden Island.

—Pourquoi t'es-tu déplacée jusqu'ici pour me l'annoncer? interroge Still. Pour me montrer les yeux dans les yeux que tu as la situation bien en main?

—Tu sais bien que trouver des occasions de t'humilier est mon sport favori depuis qu'on ne partage plus la même voiture de patrouille, Ben.

Un demi-sourire sur les lèvres, Still ne répond pas. Il a décidé de ne pas se laisser atteindre. Helen est bien partie pour résoudre son affaire rapidement, bravo. Lui a encore beaucoup de pain sur la planche.

Chapitre 12

Doris

Doris Doubleday attend Still avec une tasse de café dans la salle des archives de l'*Antigonish News*. Ils savent tous deux qu'ils passeront le reste de la journée et probablement une partie de la nuit dans ce cagibi qui déborde d'étagères métalliques grimpaient jusqu'au plafond.

—Christian Byron est un maniaque du rangement. Ici, on ne jette jamais rien, même les vieux invendus, explique la jeune femme.

—Toutes les archives du journal sont dans ces cartons ? s'inquiète Still en fronçant les sourcils.

—On n'aura pas à fouiller là-dedans. Tout est sur microfilms.

Doris installe le policier devant un moniteur qui surplombe une vitre éclairée par en dessous. Un verre et une carafe d'eau sont posés près de la grosse machine qui semble sortir de la préhistoire. «C'est parti pour les trente ans d'archives de l'*Antigonish News*», s'encourage le policier. Même si la vingtaine de microfilms tient dans une boîte à chaussures, il sait qu'il en a pour des heures de plaisir. Huit numéros par année à raison de douze pages en moyenne par numéro lui assurent près de 3000 pages d'archives à s'enfiler. Mais il ne veut rien négliger.

Les recherches préliminaires au greffe et à la Chambre de commerce avaient confirmé l'ampleur du boom immobilier sur l'île. En 20 ans, la valeur moyenne des terrains s'était vue multipliée par huit. Même en tenant compte de l'inflation, c'était énorme. Les particuliers établis depuis plus d'une génération avaient bénéficié d'allégements de taxes exceptionnels, mais la plupart avaient décidé de vendre au plus offrant. Les personnes restées à Antigonish s'étaient reconverties dans le tourisme et louaient leur maison à prix d'or pendant les vacances. La transition fut beaucoup plus cruelle pour les commerçants. Au fil des années, certains eurent l'instinct de quitter le navire avant qu'il ne soit trop tard, mais la liste des magasins qui s'étaient résignés à liquider leur marchandise à perte était longue. Ceci, sans parler de ceux qui perdirent tout du jour au lendemain par excès d'optimisme ou faute d'avoir vu arriver la vague.

Sans faire de bruit, Doris a rapproché une chaise et s'est glissée près de Benjamin.

—Ça te dérange si je regarde, moi aussi ?

—Pas du tout, reste si tu veux, répond l'inspecteur en introduisant la première microfiche dans le lecteur.

De vieux numéros de l'*Antigonish News* défilent à toute vitesse sous leurs yeux. Les hommes barbus aux cheveux longs sur des photos en noir et blanc leur semblent appartenir à une autre époque. «Amusant, mais aucun intérêt pour l'enquête», se dit le policier. 1965, 1975, 1980... Il plisse les yeux et finit par trouver l'année qui l'intéresse. Voilà, il tient le début de l'histoire : le numéro d'avril 1983 où il aperçoit le jeune Romain Maréchal, fier devant sa grande maison carrée aux angles arrondis à peine sortie de terre, les cheveux courts, mince, méconnaissable. Seuls ses yeux où perce une détermination sans borne rappellent au policier l'homme qu'il a brièvement connu. Il agrandit la légende de la photo. *L'architecte new-yorkais Rod Marshall, originaire de South Point, pose devant sa belle propriété.*

— Qu'est-ce que c'est que ce nom ? Rod Marshall ?

— On dirait bien que la gloire locale de Golden Island a francisé son nom en Romain Maréchal ! pouffe Doris. Tu penses que ça lui a rapporté des clients ?

— Le snobisme à l'état pur, soupire Still. Il a dû être furieux en constatant que les bouseux d'Antigonish l'appelaient encore par son nom de baptême...

— S'il s'en est plaint, c'est Christian Byron qui pourra te le dire. Quand il a repris le journal, il paraît qu'il faisait presque tout, ici. Photographe, journaliste, rédacteur en chef et éditeur... C'est tout juste s'il ne s'occupait pas de la livraison.

— Pas la peine de l'impliquer dans cette histoire.

Le visage penché vers l'écran, Benjamin continue son voyage dans le temps. Les couvertures de l'*Antigonish News* se suivent et se ressemblent. L'été, des concours de châteaux de sable, des planchistes et des cerfs-volants. À chaque édition de juillet, un long article sur le nouveau spectacle du cirque Maximum occupe les pages centrales. Hors saison, des chroniques de la Société d'histoire du Rhode Island, des recettes de cuisine, le carnet mondain des commerçants et des notables locaux. Au fil des numéros, les photos de l'enfant prodige de l'île, Romain Maréchal, se font de plus en plus nombreuses, alternant avec les actualités de la réserve ornithologique tout juste inaugurée. En mai 1986, c'est l'ouverture du Musée de Narrow Point qui fait la une. Puis, tour à tour, une couverture sur un nouveau restaurant à la mode, un nouveau tronçon de piste cyclable, une nouvelle galerie d'art, l'aménagement d'un nouveau terrain de stationnement...

Le policier accélère le rythme. Les années suivantes sont marquées par le remplacement progressif de l'ancienne Antigonish par la nouvelle Golden Island. L'annonce des fêtes d'adieu, des départs à la retraite et des ventes de faillite se succèdent dans les pages intérieures, tandis que les vedettes de la chanson et du cinéma occupent les couvertures pendant l'été,

avec, encore et toujours, les nouvelles traitant de l'inauguration de nouveaux lieux branchés et de la construction de résidences de plus en plus somptueuses.

Au fur et à mesure que les heures passent, les papiers de bonbons à la menthe s'amoncellent sur le bureau. Incommodée par la chaleur régnant dans le cagibi, Doris entrouvre la fenêtre qui donne sur une petite cour intérieure. L'agitation nocturne de la rue principale crée un brouhaha agréable. Face à la nuit, elle s'étire dans un geste gracieux, faisant relever le bas de sa chemise sur son dos bronzé. Benjamin détourne les yeux. Doris est la grande sœur de son adjoint, alors inutile d'y penser.

Il gobe un cachet d'aspirine sans même le faire passer avec une gorgée d'eau, se masse les tempes et laisse son regard errer sur l'écran. Les caractères dansent dans le brouillard, il sait qu'il va bientôt devoir arrêter.

— Et si on commandait une pizza ? propose tout à coup la journaliste.

« Elle est charmante, cette fille », s'avoue le policier en se penchant pour éteindre l'appareil. Soudain intimidés par la pénombre, ils mangent en silence dans la douce clarté du début de soirée, sans allumer le néon. La nuit est complètement tombée lorsqu'ils rallument la liseuse, soulagés de mettre fin au malaise en se remettant au travail. Leurs visages éclairés par les pages du journal, ils entament l'année 2000 en admirant la photo du feu d'artifice illuminant le phare phare de South Point qui fait la couverture de l'édition de janvier. Est-ce qu'ils se souviennent du soir du 31 décembre 1999 ? Ils sourient, ils avaient 20 ans...

Requinqué par le repas, Still reprend sa lecture calmement. *L'Antigonish News* est passé de huit à douze pages en une décennie, car les publicités ont envahi le journal. Pas étonnant, Christian Byron a toujours été bon vendeur. La recherche de l'excellence ou une preuve d'arrogance ? Still sait ce qu'en penserait un certain Jean-Jacques Rousseau. L'inspecteur ralentit la cadence du déroulement des années en effleurant le mécanisme de visionnement. Tant qu'à passer la nuit ici à scruter le passé pour rechercher des indices, autant faire les choses correctement. Au pire, si cette piste ne mène nulle part, il pourra dire qu'il l'a exploitée à fond. Le visage d'Helen Murray lui revient en tête, alors qu'il déballe un nouveau bonbon. Son ancienne partenaire lui aura au moins appris quelque chose.

Années 2000. Romain Maréchal est au pic de sa carrière. Récipiendaire de nombreux prix *Fellow* de l'Association internationale des architectes, c'est une véritable vedette qui fréquente la jet-set internationale entre deux chantiers. Malgré sa vie mondaine, il reste fidèle à son île, fier de poser avec les stars du cinéma et de la finance qui passent désormais l'été à Golden Island. Still note le nom des nouveaux résidents qui éclaboussent progressivement l'île de leur prestige... et de leurs dollars.

Dans le numéro de mai 2000, un entrefilet lui donne froid dans le dos. Le suicide par pendaison de Joseph Bloom, propriétaire en faillite d'une boutique de matériel de pêche à South Point. L'homme fut découvert alors que son corps se balançait au bout d'une corde par sa jeune épouse enceinte de trois mois. D'après le rédacteur de l'article, elle comptait lui annoncer l'heureux événement le soir même.

—Avait-on besoin de connaître tous ces détails sordides ? s'offusque Doris. Qui a signé ce texte ? Pas Byron, j'espère ! Mais non, c'est un stagiaire. En 2000, le vieux n'écrivait déjà plus. Étonnant qu'il ait laissé paraître un pareil torchon...

—Le voici, le visage vraiment morbide de la prospérité économique, acquiesce Still en prenant des notes. Je suis surpris qu'il n'y ait pas eu davantage de drames de ce genre dans ces années-là.

—Un seul est suffisant, tu ne penses pas ?

Absorbés par le visage du beau jeune homme souriant sur sa photo en vignette, ils restent silencieux. «Joseph Bloom... Pourquoi as-tu baissé les bras ?» se questionne le policier en se promettant de creuser davantage.

—Il se fait tard. Il vaut peut-être mieux prendre une pause et continuer demain, dit-il pour briser le silence et dissiper la lourde tristesse qui s'est insinuée dans la pièce.

Pour la dernière fois de la soirée, il jette un œil à son téléphone et constate qu'il n'y a toujours aucun message de son adjoint. «J'espère que Robert se repose», pense-t-il en regardant défiler les pages du journal sans plus y prêter attention, attrapant ça et là un titre ou une tournure de phrase.

—Mais, c'est toi sur la photo ! s'exclame brusquement Doris.

C'est vrai. Still avait oublié qu'on lui avait tiré le portrait pour le journal local lors de sa mutation à Golden Island. Novembre 2015, une éternité. Fourbu, il éteint l'ampoule du lecteur.

—J'en ai assez vu pour le moment. Merci infiniment, Doris.

—Bonne nuit, Ben. Je vais rester encore un peu. J'adore remonter le temps. Je ne m'en lasse pas, lance la jeune femme en rallumant l'écran.

—Il est tard, murmure Benjamin en lui posant la main sur l'épaule.

—Je sais. J'ai eu un coup de barre, tout à l'heure, mais je suis à nouveau bien réveillée. J'en profiterai pour faire quelques recherches sur l'inauguration de la réserve. Les membres de la Ligue pour la protection de la faune aviaire m'ont demandé de leur donner un coup de main pour leur album souvenir.

Le policier ouvre la porte du cagibi et, ébloui par la lumière vive du couloir, cherche l'interrupteur à tâtons. Les milliers de points minuscules qui dansent sous ses paupières l'obligent à s'adosser au mur, le temps de réhabituer ses yeux à l'obscurité. Malgré la fatigue, il sait qu'il ne dormira

pas et s'en veut d'avoir obligé Doris à veiller si tard à cause de lui. Peut-être devrait-il lui proposer d'aller boire un verre, hésite-t-il alors qu'il l'entend manipuler l'appareillage sur fond de cliquetis.

À l'intérieur du local, la jeune femme a retrouvé les microfilms qui correspondent aux années 1979 à 1985 de l'*Antigonish News*. Elle en introduit une dans l'appareil et donne un coup de manivelle pour localiser, parmi les centaines de pages miniaturisées, l'édition de juillet 1984 avec son dossier spécial sur l'inauguration de la réserve ornithologique. Comme des numéros sur une roulette de casino, les colonnes de mots défilent sur l'écran à toute allure, puis ralentissent leur course et s'immobilisent.

— Raté ! On n'est qu'en 1980. Numéro perdant, meilleure chance la prochaine fois, mesdames et messieurs ! s'exclame-t-elle dans un éclat de rire. Tiens, c'est amusant...

À mi-voix, elle lit l'article qui lui est tombé sous le nez par hasard, puis crie en direction du couloir :

— Ben ! Tu es toujours là ?

— J'allais partir.

— Tu savais qu'il y avait déjà eu une chasse à l'homme, sur l'île ?

Benjamin réapparaît aussitôt dans le réduit, alors que sa chemise claire éclabousse la pénombre.

— De quoi parles-tu ?

— Un évadé de la prison de Pembroke, en juillet 1980. Ça te rappelle quelque chose ?

— Montre-moi ça, lance Still, à nouveau bien réveillé.

Selon l'article, le fugitif aurait traversé l'*Antigonish Channel* à la nage. Deux milles parcourus dans les eaux glacées en pleine nuit. C'était avant la construction du pont. Personne n'avait donc imaginé qu'il se réfugierait sur l'île, ce qui lui avait permis d'y rester plusieurs jours avant de se faire pincer. Quelle aventure ! Une autre époque...

— Si ça se trouve, même le directeur actuel de la prison n'est pas au courant, murmure le policier pour lui-même.

Ou peut-être que l'affaire est connue, mais que personne n'a intérêt à attirer l'attention sur ce vieil événement... Peu importe, il fera son boulot et communiquera l'information à Helen Murray demain à la première heure. Les histoires d'évasion de prison sont de son ressort, après tout, pas du sien. Abandonnant Doris Doubleday à sa recherche, il s'éloigne dans la nuit.

Chapitre 13

Le cirque

Le cirque Maximum est en pleine effervescence. La visite de la ménagerie bat son plein et, comme toujours, les visiteurs sont au rendez-vous. Jean-Jacques Rousseau se faufile parmi les curieux. Il aurait peut-être dû choisir un autre moment pour venir saluer Pasquale, se dit-il en souriant devant la ferveur qui règne sur le terre-plein. En pleine heure de repas, les cinq tigres tournent dans leurs cages au rythme des allers-retours du dresseur. L'impatience est palpable, car le fameux *Casse-croûte des animaux* est une attraction que personne ne veut rater. Des flopées d'enfants font la queue en trépignant, excités par les cris des singes dont ils devinent les facéties. Une jeune femme déguisée en danseuse étoile circule avec des cornets débordant de pop-corn. Jean-Jacques Rousseau l'interpelle pour lui expliquer qu'il cherche le directeur de cirque, son ami d'enfance...

Aussitôt averti, Pasquale Morelli, haut de forme noir et costume rouge vif, fend la foule en fulminant, aussi explosif qu'une cocotte-minute.

— Il y a un problème, ici ? Pourquoi on me dérange ? Qu'est-ce qu'on peut faire pour aider ce monsieur ?

— Pasquale, c'est moi... Jean-Jacques !

L'homme dévisage son interlocuteur un moment et contracte ses sourcils en un vilain rictus. Des cernes lie de vin entourent ses yeux sombres qui s'agitent dans un mouvement incessant. Rousseau lui touche le bras et enchaîne en disant :

— C'est moi, mon vieux. Jean-Jacques le Canadien. Jean-Jacques le philosophe...

Le visage troublé de Morelli tressaille, puis se relâche subitement.

— Jean-Jacques le Canadien ! Jean-Jacques, mon vieil ami ! Tu n'as pas changé ! Viens dans ma loge, viens voir les animaux, viens rencontrer mes artistes ! Jean-Jacques, quelle surprise ! Ça fait quoi ? Trente ans ? Quarante ? Tu n'as pas du tout changé, je t'aurais reconnu entre mille !

Le vieux gynécologue se laisse embrasser sur les deux joues. Quel phénomène, ce Pasquale !

— Laisse-moi te regarder, réclame-t-il. Tu es superbe, dans ce costume.

— C'est moi le patron, maintenant. Le grand Maximum Fils ! souligne Morelli avec une révérence.

— Je suis venu voir ton spectacle, l'autre soir. Ça m'a transporté...

Bras dessus, bras dessous, les deux hommes se dirigent vers le chapiteau, submergés par leurs souvenirs.

— Cher Pasquale... Tu te souviens quand tu nous faisais entrer au cirque sans payer ?

— Tu parles, je me prenais de ces torgnoles... Inoubliables ! Je suis malheureux de t'avoir perdu de vue pendant si longtemps, mon ami canadien...

— Et moi, je suis heureux de t'avoir retrouvé ! Je n'aurais jamais cru que le cirque tournait encore par ici. Et pour te dire la vérité, j'ai été encore plus surpris de voir que tu avais repris la main. Tu détestais ce travail, alors que nous, on aurait tout donné pour être à ta place ! Et ton père, quelle trouille il nous fichait !

Lorsque Morelli pointe le brassard noir qui lui entoure le bras, le sourire de Rousseau s'efface sur-le-champ.

— Le vieux est mort. Cette année...

— Je suis désolé, Pasquale.

— Ne le sois pas, il avait 96 ans. Actif jusqu'au bout, il tirait les ficelles de loin, même du fin fond de sa maison de retraite !

— J'imagine mal ton père dans une maison de retraite... Quel homme ! À côté de lui, les autres parents ressemblaient à des petites filles ! Il nous fichait peut-être la frousse, mais on aurait tous donné cher pour l'appeler *papa*.

— Allez, suis-moi, mon ami, je te fais faire le grand tour. La visite royale !

Sous le chapiteau, des garçons en bras de chemise trimballet des seaux vides encore suintants de liquide brunâtre. La foule qui grouillait est à présent clairsemée, car le repas des animaux est terminé. Théâtral, le grand Maximum fanfaronne au milieu de ses troupes.

— Ma nièce est une écuyère hors pair et mon gendre, le meilleur clown du monde. Les petits enfants, ils sont déjà grands, ont décidé de ne pas suivre la famille et de faire leurs études en ville. C'est la vie, n'est-ce pas, on ne peut pas forcer les jeunes !

Ébloui, Rousseau écoute son ami lui raconter sa vie sur la route, jusqu'aux confins du continent, ponctuée par les répétitions, les représentations, parfois les accidents. Le cirque Maximum est l'un des derniers cirques d'Amérique de tradition européenne. Il avait fallu se battre pour rester en vie, ils sont une espèce en voie de disparition, explique Pasquale Morelli en gesticulant.

— Les nouveaux cirques ne méritent pas leur nom ! Pas d'animaux, pas de clowns, juste des contorsionnistes en paillettes qui remuent les fesses au son de la musique pop ! Alors que nous, c'est autre chose ! L'élégance,

le panache, le mystère, les fauves dangereux, les fouets qui claquent... La grande tradition, quoi !

—Je n'en reviens toujours pas que vous veniez toujours à Antigonish... Après toutes ces années, quelle fidélité ! siffle Jean-Jacques.

—Antigonish est un arrêt incontournable, le point culminant de notre été, l'une des étapes les plus stables de la tournée. Figure-toi qu'une année, ils ont voulu transformer le terrain vague de South Point en bassin artificiel pour permettre aux enfants d'apprendre la planche à voile. Il y a eu une levée de boucliers généralisée. Ici, personne ne touche au cirque, mon ami !

Alors qu'ils sont attablés dans sa roulotte devant un carafon de *grappa*, Pasquale Morelli questionne à son tour son ami.

—Moi, une vie aventureuse ? Raconte-moi plutôt la tienne ! Médecin, et gynécologue en plus. Tu fais l'un des plus beaux métiers du monde, ô toi, noble Canadien !

—Je donne un coup de main à la nature, rien de plus. J'aide le miracle de la vie à s'accomplir...

—Un modeste philosophe, tu n'as pas changé ! Et je m'y connais, proclame Morelli en tapotant le bras de Jean-Jacques.

Ému et gai, ce dernier ne peut s'empêcher de retourner, encore et encore, dans l'Antigonish de leur enfance.

—On avait tellement hâte, avec les copains, que le cirque de ton père arrive... C'était le climax de l'été.

—On en a vécu de belles avec la bande, admet Morelli. Les bagarres avec les gars de North Point, les escapades dans le marécage, la peur au ventre... Je pensais sérieusement qu'il y avait des fantômes, là-bas, je te jure !

Ils rient de bon cœur. Tel un pantin dans une boîte à ressort, Pasquale enchaîne son va-et-vient entre l'évier, le mini-frigo et les armoires de poupees qui meublent sa minuscule caravane.

—Et les filles ! poursuit Rousseau confortablement calé dans une chaise de camping. Les filles qu'on retrouvait été après été, toutes plus mignonnes les unes que les autres, dans leurs maillots de bain... Du bon matériel pour rêver toute l'année ! À propos, tu ne devineras jamais qui m'a loué une chambre au village. Suzie !

—Suzie ? Je ne connais pas de Suzie, grommelle Morelli, le nez dans un tiroir.

—Tu sais bien, je passais mes journées à vous rabâcher les oreilles avec elle. Suzie Bach. La rousse. Celle qui avait au moins trois ou quatre ans de plus que nous. Une vieille !

Victorieux, Morelli sort la tête d'un placard et brandit un paquet de pistaches.

—C'est notre jour de chance, il reste de quoi grignoter ! Il est trop tôt pour s'enivrer complètement, n'est-ce pas ? Il faut bien éponger l'alcool avec quelque chose...

—Tu vois de qui je parle ? insiste Rousseau.

—Vaguement, vaguement...

—Figure-toi qu'elle, elle ne se souvient pas de moi. Pas du tout...

Le grand Maximum tape sur la cuisse de son ami en s'esclaffant, puis lance :

—C'est une bonne nouvelle ! On ne va pas vivre éternellement dans le passé, hein ? Mon ami, crois-moi, la vie, c'est en avant que ça se passe. Pas en arrière.

Ils trinquent à l'avenir. Un voile humide brouille soudainement les grands yeux sombres de Morelli.

—Tu penses à ton papa, n'est-ce pas ? questionne Rousseau. Voir partir un de ses parents, ça donne un coup, même à notre âge.

Dans un long soupire, l'homme de cirque détourne le visage et contemple les affiches qui couvrent les murs de la caravane.

—Tu ne m'as pas dit ce tu as pensé des nouveaux numéros, s'exclame-t-il tout à coup. Allez, on continue la visite ! Tu n'as pas vu les coulisses, les fauves et les petits singes que j'ai moi-même dressés. Et l'infirmerie des animaux, aussi ! Toi, le médecin, ça t'amusera...

Le gynécologue suit son hôte. Égaillé par sa visite, réchauffé par l'alcool, il veut connaître tous les détails. Dans une exubérance joyeuse, Pasquale lui a pris à nouveau le bras. Que c'est bon de se retrouver entre vieux amis ! De retour à l'extérieur, aveuglé par le plein soleil qui fait étinceler les essieux des camions, Morelli vacille et s'appuie contre l'épaule de Jean-Jacques. Clopinant, les deux finissent par s'asseoir sur un banc à l'écart du chapiteau.

—Ça va, Pasquale ?

—Ça va, mon ami.

—Je suis médecin, tu peux te confier si tu as un ennui de santé.

—Ne t'inquiète pas, ça va aller. J'ai subi un terrible stress, récemment, c'est tout. Le choc de toute une vie.

—Bien sûr, je compatis pour ton père. Ça doit être dur... Un homme qu'on pensait immortel... Je vais m'en aller, Pasquale. Nous nous reverrons sans faute avant votre départ.

—Attends, mon vieil ami de passage. Attends. Ce n'est pas ce que tu crois, gémit Morelli en agrippant l'épaule du docteur avant de s'effondrer contre sa poitrine.

«Trop de grappa pour le grand Maximum», pense Rousseau en caressant le dos de son ami.

—Les émotions, ce n'est pas bon pour deux vieux comme nous.

Indifférents à la scène, des jongleurs passent près d'eux. Les sanglots de Morelli cessent peu à peu, alors qu'il relève la tête, les yeux dans le vague.

—J'ai reçu la visite de la police, réussit-il à articuler au bout d'un long moment.

C'était donc cela. L'histoire de l'affichette. Rousseau avait oublié. Il allait devoir s'expliquer, s'excuser, palabrer... Un faux-pas qui risquait de ruiner des retrouvailles si chaleureuses. Pauvre Pasquale... Déjà affaibli par le décès de son père, il n'avait vraiment pas besoin de ça. Honteux, Jean-Jacques lui caresse l'épaule en cherchant les bons mots. Morelli lève son visage vers lui, tandis que des sanglots résonnent encore au fond de sa gorge.

—Quelqu'un s'est évadé de la prison de Pembroke, soupire-t-il.

—Ah, c'est donc ça ? s'étonne Jean-Jacques, soulagé. Je pensais qu'on allait parler d'autre chose. Je voulais te dire que...

—Des policiers sont venus, coupe Morelli d'une voix tout à coup durcie. Ils ont fouillé les caravanes, interrogé tout le monde... Selon eux, le fugitif est dangereux. Ça n'a pas été une partie de plaisir. On nous soupçonne toujours, nous, les voyageurs. Toujours sur la sellette. Toujours suspects, toujours coupables.

—Ç'a dû drôlement te secouer, je comprends.

—Non, Jean-Jacques. Tu ne peux pas comprendre, dit Morelli en cachant son visage dans ses mains brûlantes. Il y a longtemps, tu ne venais déjà plus sur l'île à cette époque... Un jeune homme s'est évadé de la prison de Pembroke. Un bandit de rien du tout, un petit voyou qui avait braqué un supermarché.

Non, ce fait divers n'était pas parvenu à Montréal.

—Je devais avoir vingt ans, je ne me souviens plus... Ce que je sais, c'est que mon père me terrorisait. Moi qui ne pensais qu'à une chose, m'enfuir de cette caravane de malheur, vivre ma propre vie... Alors... Alors, quand j'ai trouvé l'évadé... Je l'ai aidé à se cacher... confesse Pasquale en baissant les yeux, avant de poursuivre en laissant tomber chaque mot dans un pénible effort. J'ai menti aux policiers, j'ai pris des risques énormes. Et crois-moi, je l'ai regretté toute ma vie.

Rousseau ne peut cacher sa stupeur. Un évadé de prison ? Comment l'avait-il trouvé ? Où était-il caché ? Et surtout, comment Pasquale avait-il pu s'empêtrer dans une histoire pareille ? Il aurait pu se faire agresser, rançonner ou même bien pire ! Sans compter la gravité du faux témoignage, les terribles ennuis avec la justice, avec son père...

—Tu dois me comprendre, mon ami ! La jeunesse, la rébellion, le plaisir de jouer avec le feu... L'envie de me prouver que j'étais capable de

faire quelque chose de risqué, alors qu'ici, on me prenait encore pour un gamin. Pourtant, les jeunes gens de mon âge commençaient tous de vraies carrières. Alors que moi, le raté... Crois-moi, j'ai payé cette erreur au prix fort, termine Morelli dans un murmure.

Il s'essuie le visage et, peu à peu, se reconstitue un sourire d'amuseur public.

— Mais, maintenant, tout est rentré dans l'ordre. *Tutto é finito, non ne parliamo più. Basta così!*

« Le grand Maximum est de retour, en italien qui plus est ! », se réjouit Rousseau, alors que Morelli se lève d'un bond et le salut d'une courbette.

— Je dois filer, le spectacle continue ! Excuse-moi encore, mon ami, ça m'a déprimé de me replonger dans cette vieille histoire, mais ça m'a fait du bien d'en parler. À toi... Toi qui m'as connu dans ma jeunesse ! Reviens me voir souvent, Jean-Jacques le Canadien ! lance-t-il en s'envolant vers le chapiteau dans un tourbillon rouge et noir.

Chapitre 14

Des grains d'or

Des grains d'or tourbillonnent au-dessus de la digue, voilant la chaussée d'une fine couche de poussière qui crisse sous les pneus. L'inspecteur Still se gare sur le bas-côté, car celle qu'il cherche est là, comme l'avait dit la voisine, son large chapeau de paille à la main. Il la voit s'essuyer le front, remettre son couvre-chef, et repartir doucement. Alors que des enfants s'approchent, elle se penche vers les petites mains pour examiner leurs trouvailles. Parfois, elle ébouriffe une tête. Still est trop loin pour voir son visage, mais il devine son sourire. Il rajuste son uniforme et emprunte le trottoir en bois qui descend en pente douce jusqu'au rivage. «Métier de merde.»

— Madame Bloom ?

— À votre service, monsieur. Vous avez un coquillage à faire identifier ?

— Je suis Benjamin Still, de la police de North Point. Est-ce que nous pouvons marcher un moment ensemble ?

— Si vous voulez, répond-elle en haussant les épaules.

Lentement, ils longent la ligne fluctuante dessinée par la marée basse. Avec ses bottes en caoutchouc, la vieille dame trotte dans les vaguelettes, obligeant le policier à zigzaguer pour éviter les clapotis. «Je serais bien mieux en tongs», soupire-t-il en voyant l'eau salée lécher le cuir de ses semelles. De temps à autre, Amanda Bloom se penche pour ramasser un minuscule coquillage qu'elle dépose dans son seau. Benjamin remarque que sa main tremblote.

— J'en fais des pendentifs, explique-t-elle. Pour des bracelets, des boucles d'oreilles... Les gros, je les donne aux artisans du village pour qu'ils fabriquent des souvenirs pour les touristes. Je fais ça depuis que je suis en âge de porter un seau.

— Vous avez dû en voir défiler, des vacanciers, ici.

— Des milliers. Les gens ont toujours adoré la plage.

— Les enfants, en particulier, ajoute Still sans regarder son interlocutrice.

Lorsque le soleil sort de derrière les nuages ; la dame replace son chapeau en l'enfonçant sur sa tignasse poivre et sel tressée comme un pain brioché.

— Quand il était petit, votre fils devait adorer la plage, lui aussi, lâche le policier. Votre fils, Joseph...

La vieille le fixe en silence. Alors qu'il lui montre le coquillage qu'il vient de ramasser, elle le lui prend des mains et le jette à la mer.

— Il ne vaut rien. Trop rugueux, comme surface. Et trop petit. Il faut un minimum de place pour qu'on puisse y écrire *Bienvenue à Golden Island*.

— Madame Bloom, votre fils s'est enlevé la vie le 4 mai 2000, c'est bien ça ?

— Pourquoi est-ce que vous me posez la question si vous connaissez déjà la réponse ?

— Je suis désolé.

— Il venait d'avoir 28 ans. Il en aurait presque 50, aujourd'hui. Il serait plus âgé que vous, tiens.

— C'est très triste. Je compatis à votre peine.

— Vous n'avez pas d'enfants, je parie. Vous ne pouvez pas savoir ce qu'on ressent. Vous n'en avez aucune idée. Aucune, affirme Amanda Bloom en posant son seau pour regarder l'océan au moment même où un vol de mouettes perce l'azur. Joseph adorait Antigonish. Quand il était petit, il ne comprenait pas pourquoi les touristes rentraient chez eux une fois l'été terminé. Il trouvait que les gens n'avaient pas de chance de devoir quitter la mer... Pourtant, à cette époque, il y en avait moins, des touristes ! Mais ça l'attristait de les voir partir... Allez savoir pourquoi.

— Et lui, il ne partait jamais ?

— Jamais, ou si peu.

— Il travaillait à South Point ?

— Avec son meilleur ami, il avait monté une petite boutique d'articles de pêche dans un bâtiment qu'ils louaient au village. Ils étaient beaux à voir, tous les deux, lorsqu'ils faisaient des projets. Ils travaillaient fort. Mon garçon était un jeune homme très entreprenant. C'était lui, le boss. Moi, je les aidais un peu, comme ci comme ça. Je suis veuve depuis longtemps, alors mon fils était toute ma vie. Et puis, il y avait la petite. Qu'est-ce qu'ils étaient amoureux, tous les deux...

— Que s'est-il passé ? demande le policier en évitant encore une fois le regard de la femme.

— Ils me l'ont pris.

— De qui parlez-vous ?

— Laissez tomber, je suis une vieille cinglée.

Bercée par le frisson des vagues, la vieille femme se balance, puis s'accroupit. Avec une petite pelle en plastique, elle creuse des rigoles dans le sable mouillé sur lesquelles la mer déverse de minuscules torrents d'écume.

— Je ne pense pas du tout que vous soyez une vieille cinglée, madame Bloom.

Benjamin lui tend le bras pour aider la veuve à se relever. Les yeux baissés, ils continuent de marcher en direction du phare qui se dessine très loin vers le sud.

— Votre fils avait des difficultés financières ? reprend le policier.

— Vous le savez bien. Il n'arrivait plus à faire face à ses obligations. Ses revenus étaient trop bas, pas assez de clients. De nos jours, les gens veulent tout pour rien. Ils ne sont pas prêts à payer pour de la qualité, ils préfèrent des cochonneries fabriquées à l'autre bout du monde.

— D'après nos recherches, quand il est mort, il accusait plusieurs mois de retard dans le paiement des taxes foncières et de son loyer.

— Quelle misère... lâche Amanda d'une voix étranglée. Joseph perdait de l'argent chaque année davantage. Il était criblé de dettes...

— Il n'était pas le seul, dit le policier. Pas mal de commerces ont tiré le diable par la queue pendant ces années-là.

— Comment aurait-il pu prévoir ce qui s'est passé ici ? Personne n'a vu ça arriver ! explose Bloom.

— La flambée des prix ?

— Vous savez le nombre de petits commerces qui ont fermé, à cette époque ? Vous n'avez pas idée ! Les boutiques fermaient les unes après les autres, une véritable hécatombe. Toutes remplacées par de grandes bannières commerciales, comme ils disent. Des chaînes de malheur, des franchises... Mais, attention, pas question de dévisager le paysage ! Les grandes marques se sont installées dans des petites boutiques joliment rustiques. Elles ont gardé les murs, les belles poutres de bois de grange au plafond et la carcasse qu'elles remplissaient de leur marchandise à vomir. Tout importé, rien d'authentique. Car voyez-vous, il en fallait des choses à la mode pour les parvenus qui avaient envahi l'île ! Golden Island...

La vieille pêcheuse s'arrête, essoufflée par sa tirade, puis, prise d'une quinte de toux, laisse Benjamin lui tapoter le dos. Peu à peu, elle reprend sa respiration.

— Excusez-moi, je m'emporte, quelquefois. Je vous ai prévenu, je suis une vieille folle.

— Vous avez au contraire une vision très lucide de la réalité, madame Bloom. Vous savez qui est Romain Maréchal ?

— Évidemment, je suis vieille, mais pas encore sénile, je me tiens informée. On voit suffisamment sa face de cochon en couverture des journaux. C'est chez lui qu'habitent les gens riches et célèbres, tiens. Faut bien qu'ils habitent quelque part, pas vrai ? laisse entendre madame Bloom en crachant sur le sable.

— Il est mort, lâche le policier.

— Sans blague ?

— Ça n'a pas l'air de vous attrister.

— J'étais au courant, figurez-vous. Les gens se parlent, à South Point.

Évidemment. Benjamin avait du mal à s'habituer à cette absence totale de secret entre les îliens, ce manque d'intimité qui lui pesait tant et dont se délectait son ex-femme.

— Comment avez-vous réagi en apprenant la nouvelle ?

— Vous savez très bien ce que je pense de tous ces imbéciles qui font du flaflo...

— Vous ne les aimez pas ?

— Je les déteste.

— Parce qu'ils ont transformé votre île ?

— Tout juste.

— Et qu'ils sont responsables du suicide de votre fils ?

— Ça se peut bien, réplique la femme avec un sourire.

— Madame Bloom, que faisiez-vous dans la soirée du 8 juillet dernier ?

La question est sortie de la bouche du policier presque malgré lui. Une horrible intuition qui couvait comme un feu de tourbe souterrain depuis sa soirée aux archives du journal et qui s'était imposée contre sa volonté.

— Le 8 juillet ? Je ne m'en souviens pas.

— Faites un effort.

« Je vous en supplie, pas vous... » implore Still du regard, les mains soudainement moites.

— Vous m'ennuyez, laissez tomber Amanda en le regardant avec mépris.

— Essayez, madame, sinon, vous devrez m'accompagner au poste de police, s'entend dire Benjamin, anéanti par ses propres mots.

— Je vous dis que je n'en sais rien. Et si vous avez tant de questions, qu'est-ce qui vous empêche de me les poser ici ?

— J'aimerais que ce soit dans un cadre un peu plus formel.

— J'ai fait quelque chose de mal ?

— Répondez, je vous prie, ou accompagnez-moi au poste.

— Romain Maréchal... murmure Amanda.

Ses yeux gris prennent un éclat glacé qui rappelle au policier le regard de Jacynthe au moment où elle avait claqué la porte. Du dégoût mêlé d'une froide détermination.

— Vous suivre au bureau de police ? Avec plaisir, jeune homme. C'est une bonne idée, après tout. Je suis fatiguée.

Chapitre 15

Suzie

Suzie Bach n'avait pas changé. Ou si peu ! N'eût été sa peau soyeuse et affinée par les années, une peau de rousse presque translucide, elle gardait son allure pétillante, ses grands yeux verts et ses taches de rousseur. Quand on était à table et qu'on plaisantait, on pouvait presque oublier son fauteur roulant. Jean-Jacques Rousseau a du mal à se concentrer sur son livre. Comment Pasquale Morelli avait-il pu oublier cette magnifique femme ? À moins qu'il n'ait été le seul de la bande à ne pas être amoureux d'elle... Difficile à dire après toutes ces années.

Protégé par les grands arbres, sa casquette des Canadiens de Montréal vissée sur le crâne, le médecin paresse sur la terrasse de la rue de Cerisiers, plongé dans une douce nostalgie après sa rencontre avec son vieux camarade du cirque. L'espièglerie de leurs 10 ans, la nonchalance de leurs 15 ans... Ils s'étaient vus pour la dernière fois en 1981 ; il s'en souvient, maintenant. Jean-Jacques avait accepté de suivre la famille pour une dernière virée à Antigonish, avant d'entamer ses études de médecine. Un ultime été sans se soucier des courses à faire ni du linge à laver, le confort d'un mois de détente où l'on peut boire de l'alcool gratis et faire la grasse matinée sous le regard bienveillant de papa et maman. Le bon vieux temps. Enfin, pour lui.

Pasquale, par contre, semblait en avoir bavé. C'est un homme mûr à fleur de peau qui a remplacé l'adolescent que Rousseau avait quitté quarante ans plus tôt. C'était il y a si longtemps... Et ils formaient une sacrée bande ! Le front ridé par l'effort, Jean-Jacques creuse dans sa mémoire, à la recherche de noms et de visages. La plupart des copains étaient de passage le temps d'un été et disparaissaient ensuite dans le néant. Et puis, il y avait les habitués, comme lui, ceux dont les parents louaient tous les ans des petites bicoques près de la plage ou de minuscules appartements meublés au village. Et, bien entendu, les gamins du coin dont les parents habitaient à Antigonish pendant toute l'année et qui l'été, dénichaient de petits boulots au village ou au cirque.

Plus le médecin y réfléchit, plus les visages remontent à la surface. John et sa sœur jumelle qui dansait si bien, le Morveux, Peter le rêveur... Et puis, il y avait les autres. Ceux à qui on n'osait pas parler, qu'on regardait de loin, les *grands*. Plus âgés, plus décontractés, plus intéressants. Et celles qu'on admirait sur la piste de danse, mais qu'on n'aurait jamais osé inviter pour un slow. Contrairement à aujourd'hui, on ne prenait pas beaucoup de

photos à l'époque, encore moins de ses amis !

Regardant défiler en pensée tous ces visages anciens, Jean-Jacques sourit à son verre de limonade. Les traits se dessinent avec davantage de précision, dansant dans un passé de plus en plus vivant. «Ce serait chouette d'organiser des retrouvailles», pense-t-il en terminant sa boisson. Il faudra qu'il en parle à Pasquale Morelli une prochaine fois, lui qui revenait à Antigonish tous les ans...

Soudain, il entend la serrure cliqueter. Suzie est-elle déjà de retour ? Non, c'est Jacynthe Lord qui apparaît sur le seuil, tirée à quatre épingles, comme d'habitude.

— Vous allez à un mariage, Jacynthe ?

— Heureusement que je vous connais assez, maintenant, pour savoir que vous ne vous moquez pas de moi, minauda la femme en lui donnant une petite tape sur le bras.

— Ou sans malice...

— Vous prenez le soleil ?

— Je respire le bon air en lisant un roman et en laissant mon esprit vagabonder.

— Des nouvelles au sujet de l'enquête sur Maréchal ?

— Pourquoi est-ce que vous me posez cette question ? s'étonne Rouseau. C'est votre mari qui est chargé de l'enquête, je vous rappelle, pas moi.

— Mon ex-mari, précise Jacynthe. Mais j'avais l'impression que vous aviez droit à des informations privilégiées. Vous êtes inséparables, tous les deux. Tout le monde vous voit ensemble d'un bout à l'autre de l'île.

— Vos espions vous ont bien informée.

— Je m'intéresse à vous, tout simplement.

— J'ai beaucoup d'estime pour Benjamin, c'est un homme très délicat. Un homme de paix.

— Ça se voit que vous n'avez pas partagé son lit pendant des années.

Jacynthe s'est installée sur une chaise de jardin, ses verres fumés posés sur son nez droit, ses longues jambes uniformément bronzées entrecroisées comme chez le coiffeur. «Une vraie vedette de cinéma, constate le vieux médecin. Parfaitement assortie à Golden Island.»

— J'ai surtout hâte qu'on découvre ce qui s'est passé avec l'architecte, reprend-elle. C'est un événement absolument tragique. Même s'ils n'ont pas encore trouvé le coupable, il est temps de rendre son décès public. Il y a une tension épouvantable, au village. L'atmosphère devient irrespirable.

Elle termine de feuilleter son magazine, puis attrape un tablier gris et blanc qui, une fois noué autour de sa taille, lui donne l'air d'une héritière qui a décidé de se mettre au jardinage.

— J'ai cru comprendre que cet architecte n'était pas la seule célébrité de l'île à manquer à l'appel, lui crie Rousseau, alors qu'elle a disparu dans la cuisine.

— Que voulez-vous dire ? Qui d'autre a disparu ? s'enquit-elle, un torchon sur l'épaule, le feu aux joues.

— J'ai fait une mauvaise blague, désolé, Jacynthe. C'était d'un goût douteux.

— Et bien ?

— Je parlais des oiseaux rares.

— Quels oiseaux rares ?

— Les Phalacromachin chose

— Les *Phalacrocorax gaimardi*, vous voulez dire. Pourquoi ils ont disparu ?

— Ils jouent les timides. Les observations sont de plus en plus rares et les ornithologues commencent à paniquer, paraît-il. Je le tiens de source sûre.

— Vous vous intéressez aux oiseaux, vous ?

— Pas spécialement, confesse le vieil homme en remettant le nez dans son livre.

Mais la clarté l'éblouit. « À l'intérieur, il fait meilleur », pense-t-il en s'extirpant de son fauteuil Adirondack. Jacynthe, qui s'est lancée dans l'époussetage des étagères, déplace chaque bibelot avec l'attention d'une mère. Rousseau attrape à son tour une éponge et entreprend de nettoyer la grande table du salon tout en discutant avec la jeune femme. Elle n'est peut-être pas au courant, mais il a visité le musée de Narrow Point et un monsieur qui avait l'air bien informé lui a fait part de ses craintes relatives aux oiseaux. Il y en aurait de moins en moins.

— Un type bien sous tous rapports. Un brin prétentieux, un peu pédant. Christian machin truc.

— Mon cher Jean-Jacques, vous allez bientôt connaître tout le monde sur cette île ! s'exclame Jacynthe. Mais si j'étais vous, dans cette maison, j'évitais ce genre de commentaires désobligeants sur Christian Byron.

— Christian Byron, c'est ça ! Vous le connaissez ? C'est vrai que tout le monde se connaît, ici. Mais avouez que vous avez tout de suite deviné de qui je voulais parler...

Rousseau a terminé de briquer la table et déambule à présent dans la véranda attenante, absorbé dans la contemplation des cadres disposés sur les lambris clairs.

— Suzie est toujours la même, observe-t-il devant la photo d'une ravissante jeune femme en noir et blanc posant dans sa minijupe devant le phare. Elle est aussi resplendissante à vingt ans qu'à soixante-cinq...

— Suzie ? Je ne savais pas que vous étiez des amis de longue date.

— Je pensais qu'elle vous en avait parlé... Nous ne sommes pas vraiment des amis, malheureusement.

Tout en poursuivant son inspection, Rousseau raconte à son interlocutrice leur passé commun, à Suzie et lui. Quand il venait à Antigonish en vacances d'été, ils fréquentaient les mêmes lieux. Il n'y avait pas grand-chose à faire, ici, à l'époque... Une bande d'ados désœuvrés sur une île ! Les parents les laissaient faire tout ce qu'ils voulaient, tant qu'ils leur fichaient la paix. Et, d'aussi loin que le Québécois se souvienne, Suzie avait toujours fait partie du décor.

— On était tous un peu amoureux d'elle. Mais moi, plus que les autres, admet-il en rougissant.

— C'est adorable !

— Alors, quand j'ai commencé à chercher une chambre à South Point et que j'ai vu son prénom avec sa photo sur le site de location, j'ai tout de suite sauté sur l'occasion. Vous comprenez, je suis seul depuis bien longtemps, maintenant, et...

— Ça dû lui faire un choc à elle aussi de vous revoir après toutes ces années ! s'exclame Jacynthe, les yeux brillants.

— Si seulement... Sur le moment, elle ne m'a même pas reconnu. Alors, je n'ai pas insisté, j'ai simplement dit qu'à une certaine époque, je passais tous mes étés sur l'île.

Pleine de sollicitude, la jeune femme passe ses longs doigts manucurés sur le dos de la main du docteur. « Pauvre monsieur Rousseau... » Mais, sans vouloir le vexer, elle a du mal à croire que Suzie ne l'ait pas reconnu. Avec une jolie moue réprobatrice, elle le toise des pieds à la tête.

— À l'époque, on était tous habillé comme ça, voyons ! C'était beaucoup moins guindé qu'aujourd'hui.

— Vous devriez partager vos souvenirs. Gentiment, sans la brusquer. Je suis certaine qu'elle trouvera ça charmant.

— Si vous le dites...

Les bras derrière le dos, comme au musée, Jean-Jacques s'arrête pour examiner chaque portrait.

— Comme Suzie était plus un peu plus âgée que moi, on n'avait pas le même groupe d'amis. C'est peut-être normal qu'elle ne me reconnaisse pas, après tout.

Pour la première fois, il prend le temps d'étudier les cadres qui couvrent les murs du salon. Jacynthe s'approche dans l'intention de lui montrer quelque chose qui l'amusera sûrement. D'un geste léger, elle fait courir son index sur les étiquettes au dos des albums en cuir rangés sur l'étagère. Son doigt s'arrête sur un volume qu'elle retire du rayonnage et

dont elle tourne précautionneusement les pages fragiles entrecoupées de papier fin. C'est un album photo à l'ancienne, avec des coins en plastique transparent qu'il fallait coller avec soin, se souvient Rousseau en revoyant son épouse passer des heures à confectionner de tels trésors.

— Et lui, vous le reconnaissez ? demande la jeune femme en pointant un cliché sur lequel Suzie se tient auprès d'un jeune homme.

Le menton carré, volontaire, l'implantation des cheveux très hauts sur le front, le regard clair et perçant, jeune, sûr de lui... Christian Byron. Le couple pose devant un massif enneigé, leur sac à dos jetés à terre dans un abandon crâne. Ils font des signes de victoire en riant à gorge déployée devant des paysages d'une brutalité féérique. De vrais aventuriers ! Ils n'étaient vraiment pas de la même trempe, Byron et lui, même il y a quarante ans, se désole Rousseau. Sur une autre photo, il peut les voir au milieu d'une colonie de pingouins. Ou s'agit-il de manchots ? Il n'a jamais bien compris la différence.

— Mais tout ça, c'était avant l'accident, chuchote Jacynthe dans son dos.

« Un accident, bien sûr. Ce n'est donc pas la maladie qui a cloué Suzie Bach dans ce fauteuil roulant », constate le vieux médecin dans son for intérieur.

— C'est arrivé il y a longtemps ?

— Je ne me souviens plus de l'année, mais ça fait un bail, bien avant que Ben et moi on s'installe à Golden Island. Elle était toute jeune, à l'époque, la pauvre. Une terrible chute. Elle m'a expliqué où, mais je ne m'en souviens jamais. Un pays lointain dans l'autre hémisphère. Elle a dû être hélitreuillée et rapatriée d'urgence. Ils étaient dans une zone presque désertique quand c'est arrivé. Elle a eu la colonne vertébrale brisée.

Rousseau s'assombrit. Les cervicales, ça ne pardonne pas. Et encore avait-elle eu de la chance de ne pas y rester. Quel malheur... Être cassée ainsi en pleine jeunesse. Le Dr Rousseau sait à quelle terrible réalité correspond ce diagnostic.

— Heureusement, il est toujours resté à ses côtés, ajoute Jacynthe.

— Christian Byron ? Il était là ?

— Évidemment. Il a même été témoin de la chute. Après, il n'a plus jamais voulu quitter Suzie et s'est installé sur l'île. Maintenant, il fait partie du paysage. C'est quelqu'un de très important, ici. Il a même déjà été maire ou quelque chose comme ça....

Jacynthe poursuit son nettoyage pendant que Rousseau feuillette l'album qu'il remet ensuite soigneusement à sa place, en s'assurant qu'il ne dépasse pas de la dizaine d'autres volumes en cuir classés par date.

—Et Suzie ? finit-il par demander. Comment a-t-elle réussi à faire face à cette tragédie ?

—J'ai cru comprendre qu'elle s'était impliquée dans la fondation de la réserve et qu'elle n'a jamais cessé de se passionner pour la nature. C'est une femme d'action, elle est formidable !

—Quelle résilience... Christian Byron est un homme chanceux, sou-pire Rousseau.

Chapitre 16

Les aveux

Les aveux signés d'Amanda Bloom sont posés sur la table. D'une main tremblante, l'inspecteur Still les tend à Robert Doubleday.

— La vieille a liquidé Maréchal ? Et elle a tout avoué, du premier coup ? s'exclame ce dernier, admiratif.

Amanda avait joué le jeu du début à la fin de l'interrogatoire. Doubleday n'en croyait pas ses oreilles. « Si vous voulez » ou « Comme vous voulez » : tout s'était sellé en deux réponses. Un sentiment de lassitude l'avait étreinte tout au long de l'interrogatoire, puis l'apaisement s'était lu dans ses yeux quand elle avait finalement signé sa déposition et son aveu de culpabilité.

— Je ne suis étonné qu'à moitié, commente Doubleday. Cette pauvre Amanda Bloom a toujours été un peu bizarre.

— Bizarre au point de tuer un homme ?

— Parfois, les gens sont surprenants, chef. Tu le sais mieux que moi.

« C'est vrai, les gens sont surprenants », pense Still en se remémorant des situations loufoques, des actes de vandalisme commis par des dames de la haute société, des vols à l'étalage perpétrés par des banquiers. On voyait de tout, à Golden Island. Mais un meurtre ? Amanda Bloom leur avait un peu trop facilité le travail. Elle n'avait bronché devant aucune des photos prises à la maison de Maréchal et n'avait pas sourcillé en voyant le corps. Et si elle avait eu une absence concernant l'endroit où elle avait caché l'arme du crime, un bâton dont elle se serait servie avec une extrême férocité, selon ses propres mots, elle avait été douce, collaborative et patiente. Le cambriolage ? « Oui, comme vous voulez », avait-elle répété. L'endroit précis où elle avait déposé le corps de l'architecte ? « Dans le marais, au cœur de la réserve, naturellement », avait-elle déclaré en souriant comme s'il s'agissait d'une évidence. Pour l'inspecteur Still, tout cela sentait le faux à plein nez.

— Est-ce qu'il lui reste de la famille ? Des gens à prévenir ?

— Non, personne. Cette pauvre femme est complètement seule.

La fiancée de son fils Joseph avait refait sa vie depuis belle lurette. Après avoir fait une fausse couche, elle était partie s'installer en Oregon, où elle avait rencontré son nouveau mari et fondé une famille. Avait-elle oublié Joseph ? C'était peu probable. Certaines images restent gravées à jamais.

Benjamin joue avec le papier du bonbon qu'il vient de se fourrer dans la bouche, puis soupire en se massant le front, trop faible pour s'arracher de sa chaise. La lune éclaire faiblement l'immeuble qui fait face au poste de

police et les marteaux-piqueurs se sont enfin tus. L'inspecteur a veillé à ce qu'on donne toutes les couvertures dont ils disposaient à Amanda. Il ne lui restait plus qu'à espérer que la pauvre femme dorme un peu. Lui aussi aimerait pouvoir fermer l'œil, mais ce n'est pas gagné. La sonnerie du téléphone lui vrille le crâne comme une perceuse. Robert décroche et, après quelques secondes, annonce la couleur.

— C'est Doris. Elle est à Narrow Point, au musée. Elle veut qu'on y aille, elle dit que c'est urgent.

— Qu'est-ce qu'elle fait là-bas, à cette heure-ci ? Tu t'en occupes ?

— Elle insiste pour que tu viennes toi aussi, chef, signifie Robert en masquant le micro de la main.

— On ne va pas s'emballer à nouveau avec des taches suspectes sur les photos des ornithologues... Pas à cette heure tardive, bâille Still. Tu lui expliques qu'on a avancé dans l'enquête et tu la remercies. Je vais aller m'allonger un moment, je ne tiens plus debout.

Alors que Robert a tout juste raccroché le combiné, le cellulaire de Still vibre dans la poche intérieure de ce dernier.

— Doris, on t'a dit que... Tu plaisantes ? Un homme en combinaison orange caché dans les roseaux ? On est là dans 15 minutes !

Emmitouflée dans sa veste en jean, une liasse d'agrandissements photographiques à la main, Doris Doubleday guette les policiers à la porte du musée.

— Depuis quand es-tu en possession de ces clichés ? Quand ont-ils été pris et à quel endroit, exactement ? questionne Still en examinant les photos.

La jeune femme s'apprête à répondre quand deux hommes sortent en même temps du bâtiment, treillis de camouflage, veste aux multiples poches et jumelles au cou. Still reconnaît le duo qu'il a croisé au journal quelques jours auparavant.

— C'est un de nos membres qui a pris la photo... dit l'un d'eux.

— Ça date de ce matin... coupe l'autre.

— Près de la pointe ouest de la baie, vers Creek Lane... reprend le premier.

— Et sur cette autre, on voit bien...

— Mais il y en a une autre qui...

— L'heure est en bas à droite. Montre-lui, Doris... conclut le plus grand des deux.

Still leur fait signe de se calmer et de le suivre à l'intérieur du musée.

— Et toi, Robert, appelle la police de Pembroke. L'inspectrice Murray. Tout de suite.

Une assemblée bruyante les attend dans le hall du musée, pelotonnée autour de Christian Byron. Fendant le flot humain comme Moïse, le regard sévère, ce dernier interpelle le policier de loin.

— Pourquoi un homme habillé dans cette tenue est-il caché dans une vieille cabane de pêche en plein cœur du marais ? gronde-t-il.

« Poser la question, c'est y répondre », pense Benjamin Still.

— Tu sais parfaitement pourquoi, Christian, répond-il en l'écartant de ses fidèles.

— Mais la police de Pembroke a dit qu'il n'était pas sur l'île !

— La police de Pembroke s'est trompée. Je te laisse le soin de leur expliquer, lance Still en pointant la foule qui a formé un cercle autour d'eux.

— Non, à toi l'honneur. C'est toi le flic, après tout.

Une trentaine de paires d'yeux le dévisage d'un air mi-apeuré, mi-contrarié. Plusieurs des personnes présentes sont en pyjama. Exténué et pressé d'en finir, Benjamin passe une main dans son cou.

— Comme vous le savez sans doute, il y a quelques jours, un homme s'est évadé de la prison de Pembroke. L'enquête est entre les mains de nos collègues du continent. Ils prennent cette affaire très au sérieux, ne vous inquiétez pas. Ils seront bientôt ici, on les a prévenus.

Les chuchotements s'amplifient, les questions fusent. Pourquoi avait-on abandonné les recherches sur Golden Island ? Le fugitif est-il dangereux ? Est-il armé ? Pourront-ils retourner dans la réserve pour poursuivre leurs observations demain matin ? Ne pas s'inquiéter, bien sûr qu'il y a de quoi s'inquiéter ! Still calme l'assistance d'une main levée.

— Les policiers chargés de l'enquête pensaient avoir retracé l'homme à Washington, mais ils ont fait erreur. Grâce à vous, nous savons qu'il est ici et où il se cache. Je vous remercie pour votre collaboration, mais je vous prierais de nous laisser prendre les choses en main à partir de maintenant. Allez vous reposer. Et n'allez surtout pas jouer les héros dans les marais pendant la nuit, vous en avez déjà assez fait.

Par petits groupes, les ornithologues vident les lieux en grommelant. Suivant des yeux le mouvement, Benjamin alpague Doris.

— Pourquoi ces preuves se sont-elles retrouvées ici et pas sur mon bureau ? Et pourquoi avoir attendu que la nuit soit tombée pour nous appeler ?

— Les photographes amateurs ont prévenu Byron quand ils ont remarqué quelque chose de louche en fin d'après-midi. J'ai fait les agrandissements ici même dans leur labo. Je voulais être certaine, cette fois, pour ne pas t'envoyer sur une fausse piste.

Puis Doris ajoute en chuchotant :

— On ne voulait pas vous faire perdre votre temps. Christian et moi, on sait bien que vous êtes très occupés sur l'affaire Maréchal.

— Tu as eu le bon réflexe.

Rasséréné malgré la fatigue, Benjamin sort du musée pour attendre l'équipe d'Helen Murray. « Ça ne devrait pas être long », se persuade-t-il en admirant, à la lueur d'un éclairage doux diffusé sous la toiture, les lignes pures du grand cube d'où dépassent quelques poutres d'acier agencées pour rappeler le V formé par un vol d'oiseaux. « Bravo, monsieur Maréchal, l'effet est très réussi. » Christian Byron, qui a raccompagné ses stagiaires à leurs baraquements, revient se poster à ses côtés, la jambe nonchalamment repliée contre le mur et les mains dans les poches.

— Tu peux être fier de ta bande d'observateurs d'oiseaux, lâche Still.

— Je le suis.

— Je n'avais aucune idée de la quantité de clichés que les gens d'ici prennent nuit et jour. C'est de la surveillance intense.

— Ils font un travail impressionnant, c'est vrai. Ils ont une véritable passion pour la nature. Certains paient très cher pour passer leur été ici, mais l'argent n'est rien quand on aime vraiment quelque chose.

« Ben, voyons ! Encore ce couplet mielleux sur l'argent et l'amour ! S'il te plaît, Byron, pas aujourd'hui », rumine Still pour lui-même.

— J'ai entendu ça, récemment, souffle-t-il. Mais qu'importe. Grâce à eux, on tient une très bonne piste en ce qui concerne le fugitif.

— Leurs observations auront finalement été utiles. C'est mieux que rien, soupire Byron.

— Pourquoi dis-tu ça ? Il y a un souci ?

— On a fait très peu d'observation de Cormorans à pattes rouges, ces dernières années. On commence même à s'inquiéter sérieusement pour la santé de la colonie qui habite l'île.

— Avec un fugitif et un meurtrier sur les lieux, je m'inquiéteraï plutôt pour la santé des habitants de Golden Island, laisse tomber le policier, exaspéré.

Le directeur du musée lève les yeux au ciel d'un air méprisant, alors que Benjamin se mord l'intérieur de la joue, reconnaissant que cette remarque était inutile et méchante. La diplomatie n'a jamais été son fort.

— Excuse-moi, Christian. Avec ce qui se passe en ce moment à Golden Island, j'avoue que ce genre de préoccupation me passe un peu au-dessus de la tête. Et puis, tu sais que je n'ai jamais vraiment réussi à me passionner pour les animaux.

— C'est ton choix.

— Mais ils vont revenir, vos précieux oiseaux, non ? reprend l'inspecteur en affichant un sourire qu'il espère conciliant.

— C'est mon vœu le plus cher. Malheureusement, on ne peut pas toujours tout contrôler.

—Les animaux, c'est quand même moins tordu que les humains.

—Pas toujours.

Des sirènes interrompent leur conversation. Quand Helen Murray descend de voiture en claquant la porte, ses yeux jettent des éclairs dans le halo des gyrophares.

Chapitre 17

Impossible

Impossible de passer à côté l'événement du siècle. L'arrestation fracassante du fugitif sans scrupule, piégé par de simples et valeureux citoyens. Toute l'île est en émoi. Finie la douce discrétion balnéaire, le charme discret d'un paradis naturel sans histoire ! Les ornithologues amateurs, qui travaillent d'arrache-pied dans le marais sans susciter le moindre intérêt chez leurs semblables, connaissent finalement leur heure de gloire. L'occasion est trop belle pour ne pas se féliciter publiquement. Entrevues dans les journaux nationaux, visite du gouverneur du Rhode Island, aucun effort n'est ménagé pour transformer ce coup de théâtre en un *happening* majeur. DJ King et les autres vedettes peuvent disparaître derrière leurs hautes clôtures, car personne ne s'intéresse plus à eux. Les héros de l'heure portent des casquettes brunes et des vestes multipoches. La trace des jumelles leur morcelle le cou et ils exhibent leurs piqûres d'insectes comme des trophées. Grâce à eux, la police a arrêté le prisonnier évadé, l'ennemi public numéro 1. Qu'ils en profitent ! Car une fois les micros éteints, les camions de télévision repartis et les paparazzis envolés, chacun pourra reprendre son train-train et les vedettes d'Hollywood retrouveront leur place près de leur piscine, faussement incognitos sur leur île feutrée.

Le surlendemain, commodément installé sur un banc au bord de la piste cyclable, les orteils en éventail, Jean-Jacques Rousseau s'évente avec l'édition spéciale de l'*Antigonish News* et son volumineux dossier sur la capture du prisonnier. Il n'a pas été au-delà de la page 3, car Jacynthe Lord lui a déjà expliqué tout ce qu'il y avait à savoir sur l'affaire, et probablement beaucoup plus encore. Le dos calé contre une pancarte d'informations touristiques, son imperméable de la réserve plié en quatre en guise d'oreiller de fortune, son T-shirt de l'Impact de Montréal assorti au bleu du ciel, il se laisse bercer par le rire des enfants et les sonnettes des cyclistes.

— Je vois que vous portez fièrement vos couleurs, monsieur Rousseau. Moi aussi, j'ai déjà été un grand admirateur de l'Impact de Montréal.

Les poings appuyés sur son guidon, Benjamin Still est en sueur. Ses joues semblent encore plus creusées que d'habitude. Quant à ses yeux, ils ne sont plus que deux minuscules points surnageant au-dessus d'un océan de cernes. « À ce rythme, ce pauvre homme ne tiendra pas le coup bien longtemps », se désole Jean-Jacques.

— Si vous me donnez votre adresse, je vous enverrai un maillot de l'Impact par la poste. Ça vous irait magnifiquement. Et puis, soutenir les troupes est un devoir pour des hommes d'honneur comme vous et moi. Mais je vois que vous êtes en civil ! En congé ?

— On peut dire ça.

Still s'installe près du touriste québécois. Ses cheveux trempés le font ressembler à un nageur après l'entraînement. Son casque de vélo a laissé un vilain sillon sur son front rougi par l'effort.

— Il me semble que je ne vous ai pas vu depuis une éternité, Benjamin. Trop occupé à rétablir l'ordre ?

— D'une certaine manière, oui...

— En tout cas, vos collègues du continent ont eu de la veine, fait remarquer Rousseau en pointant le journal posé sur le banc.

— Le fugitif, oui. Ils ont eu la chance.

— Quelle aventure ! Quand ma fille apprendra ne serait-ce que le quart des événements qui se sont déroulés ici cet été, elle me grondera d'avoir choisi un endroit aussi dangereux pour passer mes vacances ! À propos, comment va l'enquête sur *mon* cadavre, pour reprendre l'expression de votre ex-épouse ?

— L'affaire est classée, répond Benjamin en regardant Rousseau d'un air las. On a des aveux signés.

— Vous avez trouvé le meurtrier de l'architecte ? Mais c'est une grande nouvelle, ça !

— Je suis étonné que Jacynthe ne vous ait pas déjà mis au courant. Mais avec cette histoire d'évasion, l'attention était ailleurs. Tant mieux.

Les fesses au bord du banc, le vieux médecin frétille d'impatience. Alors, qui a fait le coup ? Une maîtresse jalouse ? La mafia des architectes ? Mais le policier soupire et l'abattement que Rousseau lit dans son regard lui ôte toute envie de plaisanter.

— L'assassin est une vieille dame, lâche finalement Benjamin. Une vieille dame terriblement malheureuse.

Malgré sa surprise et sa curiosité, Rousseau n'insiste pas, car il sent que le policier ne dira rien de plus. Ils ont un coupable, c'est l'essentiel. C'est sans doute pour cette raison que Benjamin a pris une journée de vacances. Et, plutôt que de se reposer, il se tue à avaler des kilomètres en pédalant comme un damné ! Pour se vider le cerveau, lui avait-il déjà expliqué. C'est bien plus que le cerveau qu'il risque de se vider, le pauvre homme.

Assis suffisamment près l'un de l'autre pour se toucher, ils contemplent les efforts d'un duo en tandem, semblable à des acrobates malhabiles qui vacillent sur leur engin. Jean-Jacques extirpe de son sac en plastique un paquet de biscuits entamé qu'il tend à son voisin silencieux.

—Quoi qu'il en soit, je vous félicite. Je n'y connais rien, mais résoudre une affaire de meurtre, c'est admirable.

—Je n'ai pas beaucoup de mérite, elle a avoué tout de suite.

—Ne vous enlevez pas cette gloire, vous la méritez amplement. Et je m'en veux de ne pas vous avoir félicité avant, j'aurais fait le voyage jusqu'à North Point en taxi rien que pour ça. Mais, franchement, je n'étais pas au courant.

—On a voulu rendre la chose publique pour calmer les résidents, mais de façon relativement discrète à cause des touristes. Un exercice délicat d'équilibre et de diplomatie.

—Je vous reconnais bien, là, Benjamin.

—Les médias nationaux vont laisser retomber la poussière après l'affaire de l'évasion et reviendront en force lors du procès du meurtrier de l'architecte. De la meurtrière, pour être plus précis. Golden Island se retrouvera à nouveau sous les projecteurs.

—J'espère que je serai reparti !

D'un geste méticuleux, Jean-Jacques Rousseau époussette les morceaux de biscuit qui lui sont tombés dessus, puis, avec son exemplaire de l'*Antagonish News*, entreprend de débarrasser le banc des miettes. « Ça fera toujours ça pour les oiseaux. »

—On a simplement mis un entrefilet dans le journal local pour marquer le coup, reprend Benjamin. Regardez, si vous voulez. C'est quelque part vers la fin.

—Je pensais qu'il n'y en avait que pour le fuyard. Je ne l'ai feuilleté qu'en diagonale.

—Il me semble que c'est à la page 10... Attendez un instant. Voici, ajoute le policier en prenant l'exemplaire des mains du gynécologue.

Le cœur de Rousseau s'emballe lorsqu'il reconnaît l'une des deux photos en vignette. La vieille pêcheuse de la plage. La main sous son aisselle gauche, il respire profondément, guettant le pincement avant-coureur trop familier d'un incident cardiaque.

—Je n'ose pas imaginer quel genre d'histoire sordide cette dame cachait sous son grand chapeau, soupire-t-il.

—Tout va bien, monsieur Rousseau ? Vous êtes tout pâle, soudainement...

—Ça va aller, Benjamin, ça va aller.

—Buvez quelque chose, ordonne l'inspecteur Still en lui tendant sa gourde. Et prenez un bonbon à la menthe. Ma mère dit que ça guérit tout.

« Ce brave Benjamin a donc une mère », pense Rousseau, alors qu'il sent les pulsations de son cœur ralentir et se stabiliser.

—Vous m’avez fichu une de ces trouilles, Rousseau ! Je croyais que vous me refaisiez le coup du phare ! Est-ce que je dois appeler l’hélicoptère ou vous pourrez rentrer chez vous à pied ?

—Tant de sollicitude... Attention, Benjamin. Je pourrais prendre cela pour un signe d’amitié !

Jean-Jacques est heureux de voir le policier sourire. Il lui aura fallu frôler l’infarctus deux fois en moins d’un mois pour commencer à apprivoiser cet homme... Vers l’ouest, il voit le soleil rosir les eaux du marais et des oiseaux au long bec fouiller la vase. La perfection brute du marécage lui apparaît dans toute sa splendeur. « Tu es toujours aussi belle, Antigonish, malgré tes défauts. » Apaisé, le vieil homme reprend le journal. À côté du portrait d’Amanda Bloom, un homme obèse aux cheveux longs pose devant un rideau rouge, une statue dorée dans les bras.

—C’est lui, Romain Maréchal ? Il ne ressemble pas au cadavre du marais, s’étonne le médecin en examinant attentivement le cliché. C’est vrai qu’avec les algues sur le visage, il n’était pas au sommet de sa forme, le pauvre homme.

—La journaliste de l’*Antigonish News* a choisi une photo utilisée il y a quelques années pour faire une couverture. C’était quand Maréchal a reçu un prix d’excellence de l’Association américaine d’architecture, je crois.

—C’est bizarre, sa tête me rappelle quelque chose, dit Rousseau en sortant ses lunettes de son sac et en fronçant les sourcils. Attendez... Mais oui ! Mon Dieu, on dirait le Morveux !

—Le Morveux ?

Dans un effort pour se souvenir du prénom de l’homme, Jean-Jacques se gratte le front. Au bout de quelques secondes, il s’écrit :

—Rod, Rod le Morveux...

—Rod Marshall ?

—Rod Marshall ! C’est ça, vous avez raison... Rod Marshall !

—Vous étiez des amis d’enfance ? s’inquiète le policier en posant un bras sur l’épaule du docteur. Je suis sincèrement désolé que vous l’appreniez comme ça...

—Rod était une connaissance plus qu’un véritable ami. Mais il faisait partie de la bande.

—Au moins, il n’était pas l’un de vos proches...

Rousseau reprend une gorgée d’eau. S’il survit à cette journée, il sera bon jusqu’à cent vingt ans, se dit-il en tâtant sa carotide. Mais non, la crise semble passée. Rod Marshall, le Morveux... Devenu un architecte portant un nom français et assassiné sur son île. Quel destin singulier et tragique !

—Pour tout vous dire, je me souviens peu de lui... Seulement quelques images, des réminiscences lointaines.

— Les réminiscences d'une personne sympathique ?

— Ni sympathique ni antipathique. Pas mon genre de gamin, c'est tout. Rien dont je me souviene en particulier.

— Dommage. J'aurais été curieux de savoir quel genre de personne il était, plus jeune.

— Pasquale, lui, doit en avoir de meilleurs souvenirs. Vous devriez lui poser la question.

— Pasquale ? Quel Pasquale ?

— Pasquale Morelli, le directeur du cirque. Nous sommes de la même génération, vous savez. On traînait tous ensemble, l'été. Mais Pasquale, lui, n'a jamais cessé de venir ici. Alors que moi, je ne suis pas revenu une fois mes études commencées... En y repensant bien, je crois même qu'ils étaient assez amis, tous les deux.

Les yeux soudainement brillants, Benjamin enfourche son vélo d'un geste agile et lance :

— Je dois y aller. Merci infiniment, monsieur Rousseau !

— Merci ? Pourquoi merci ?

Mais Still est déjà loin, alors que Jean-Jacques, pensif, contemple le journal encore ouvert sur le portrait de Romain Maréchal.

Chapitre 18

Amanda

Amanda Bloom dessine. Pieds nus, recroquevillée sur le banc de la cellule, les genoux ramenés vers la poitrine, elle ressemble au cadavre tout sec d'un oisillon tombé du nid. Sans lever les yeux de son calepin, elle laisse Benjamin Still s'asseoir près d'elle. Il la fixe avec intensité. Une meurtrière. Vraiment ? Ce n'est pas parce que c'est écrit dans le journal que c'est vrai...

— Comment allez-vous, aujourd'hui, madame Bloom ?

— Comme un charme.

— Vous avez bien dormi ? Pas trop froid ?

— C'était parfait, monsieur le policier. On est aux petits soins pour moi, ici.

Les doigts maigres aux jointures aubergine de la vieille femme font danser le crayon sur la page. Still se penche pour regarder son dessin sur lequel on peut voir des paysages marins et des coquillages.

— C'est très réussi, vous avez l'œil. Vous aimez dessiner ?

— J'ai toujours aimé l'art. Je dessine depuis que je suis petite. Ils sont gentils, ici, ils me fournissent autant de blocs de papier que je veux.

— Ils ne seront pas aussi gentils à la prison de Pembroke. On va bientôt vous transférer.

— Vous ferez bien ce que vous voudrez.

Les yeux d'Amanda vont et viennent du calepin au visage du policier, du visage du policier au calepin. Mais non, elle ne fait pas le portrait de ce dernier, mais continue ses griffonnages en remplissant chaque interstice d'un dégradé de gris avec l'application d'une écolière. Le trait est vif, les lignes nettes. Still peut sentir les pieds de la prisonnière appuyer contre sa cuisse.

— J'ai beaucoup repensé à notre dernière conversation, reprend-il.

— Mon interrogatoire ? Je n'appellerai pas ça une conversation.

— C'est ça. Votre interrogatoire.

— Que voulez-vous savoir de plus ? Je suis à votre disposition.

La vieille dame gratifie le policier d'un grand sourire, dévoilant des dents légèrement écartées, mais toujours belles. « Elle se fiche de moi », se dit Benjamin. Pour bien faire, il devrait lui demander de le suivre dans la salle d'interrogatoire où se trouvent un miroir sans tain, des néons et un magnétophone ; c'est la procédure. Mais il préfère rester ici, assis près d'elle.

— Vous vous êtes déjà montrée très généreuse dans vos explications, madame Bloom. Mais je voudrais revenir sur vos motivations profondes.

Ce qui vous a poussé à tuer Romain Maréchal.

À cette question, il sent son interlocutrice tressaillir.

— Vous le savez très bien, inspecteur. On en a assez discuté.

— Vous avez approuvé tout ce que j'ai dit, c'est différent. Je veux l'entendre encore. Avec vos propres mots, cette fois.

Les longs orteils d'Amanda se contractent, alors qu'elle se replie davantage contre le mur.

— Laissez-moi tranquille !

— J'insiste.

— Je l'ai tué à cause... À cause de ce qu'il a fait à mon fils, laisse enfin tomber la vieille.

— Votre fils, Joseph ?

— Joseph. L'architecte a tué mon Joseph, récite Bloom, le visage crispé.

— Vous savez bien que c'est faux.

— Il ne l'a pas tué de ses mains, mais c'est à cause de lui que Joseph... Que Joseph n'est plus là.

— Qu'est-ce que vous en savez ?

Les larmes coulent, mais la prisonnière ne sanglote pas. Still fouille dans la poche intérieure de sa veste et lui tend un paquet de mouchoirs.

— Parlez-moi encore de lui. De votre Joseph.

— Un beau jeune homme. Travailleur, heureux...

— Bon élève ?

— Bon élève.

— Sans histoire ?

— Sans histoire, inspecteur. Le fils parfait.

— Il était propriétaire de cette boutique d'articles de pêche depuis combien de temps avant son...

— Il a tenu trois ans.

— Parlez-moi de ces trois années.

Les espérances, les plans, les rêves... Puis les débuts : trouver le bon local, la couleur parfaite pour les murs, parfaire les détails, le comptoir en bois de grange, chiner sans relâche pour dénicher les parfaits accessoires de décoration pour la vitrine, trouver les fournisseurs, attirer les clients. Au fil des mois, s'ajoutaient les discussions sans fin sur les prix, les marges, les envies de tout laisser tomber et ce regain incessant, cette énergie de la jeunesse qui ne veut pas lâcher.

Tout en parlant, Amanda s'est remise à griffonner. Des paniers de pêche, encore des coquillages et des oiseaux. Des dizaines d'objets et d'animaux tracés à la mine emplissent ses pages. Still est fasciné par sa technique.

— Joseph dessinait, lui aussi ?

— Il ne dessinait pas, il sculptait. Si vous aviez vu de quoi il était capable ! Il transformait des morceaux de bois de grève en chefs-d'œuvre. Il en vendait aussi à la boutique. Il y en avait plein le comptoir et les touristes adoraient ! Ça me rendait si fière de voir le soin qu'il y mettait...

— Je vois d'où il tenait son talent.

— Joseph était très doué, il aimait la vie.

— Avant d'être ruiné, humilié et de baisser les bras comme un lâche, termine le policier.

— Comment pouvez-vous dire cela ? s'écrit la femme alors que de grosses larmes coulent sur ses joues. Je vous interdis ! Il s'est tellement battu...

Still se lève et la laisse changer de position. Assise toute droite contre le mur, comme un prisonnier sur le peloton d'exécution, elle fixe le policier droit dans les yeux.

— Comment auriez-vous voulu qu'il s'en sorte ? On a métamorphosé notre île et ç'a emporté Joseph. Tout ce malheur, c'est à cause d'eux !

— Qui ça, eux ?

— Tous ces rupins, ces gens qui se prennent pour d'autres... Et les taxes, les loyers, les comptes, l'argent, l'argent, l'argent...

— Vous n'oubliez rien ?

— Et cet architecte de malheur...

La seconde page de son carnet est à moitié remplie. La vielle y a aligné des arabesques de coquillages dentelés avec une précision chirurgicale.

— Il faut beaucoup de haine pour tuer un homme, reprend Benjamin. De la haine et une certaine forme de témérité, aussi. Enlever la vie, comme ça...

— Vous n'avez pas d'enfants. Vous n'avez aucune idée de ce qu'on peut faire pour ses enfants. Souvenez-vous bien de ça le jour où vous en aurez.

— Je vous le promets. Mais, pour le moment, il s'agit de vous. Pas de moi.

— J'ai dit ce que j'avais à dire. Vous m'avez arrêtée pour ce crime, c'est vous qui êtes venu me chercher. J'ai avoué tout ce que vous vouliez, on n'en parle plus !

— Effectivement, vous avez avoué tout ce que je voulais...

« C'était bien là, le problème ». L'inspecteur s'accroupit devant son interlocutrice et lui demande :

— Quel âge avez-vous, madame Bloom ?

— 74 ans.

— Vous êtes en bonne forme physique ?

— Je marche tous les jours. J'arpente l'île et les plages et je crapahute même dans les rochers. Je suis en très bonne forme.

— Forte au point de soulever un homme ?

— On en a déjà parlé. J'ai utilisé une brouette pour le transporter.

— Et vous avez brisé la vitre de la véranda, saccagé la maison et décroché la télé pour faire croire à un cambriolage ?

— C'est ça.

Son propre carnet de notes à la main, le policier fait les cent pas dans la cellule, en se tournant de temps à autre vers la vieille, alors que les yeux de cette dernière fixent le plancher de ciment. Elle a cessé de dessiner.

— Joseph avait une petite amie, reprend Benjamin.

— Une fiancée. Oui, il avait une fiancée avec qui...

— Je sais. Et il avait aussi un associé.

— C'est exact.

— Le suicide de Joseph a dû régler ses ennuis financiers, à celui-là. Ou du moins, faire en sorte qu'il arrête de se ruiner pour un projet qui n'était pas vraiment le sien. C'est tombé plutôt bien, non ? Un homme chanceux, cet associé, finalement...

— Comment pouvez-vous insinuer une chose pareille ?

— Vous voulez un verre d'eau ?

Amanda Bloom s'adoucit. « Oui, cette pièce est très sèche. Merci, inspecteur ». Celui-ci revient quelques minutes plus tard avec deux petites bouteilles. Après avoir posé la sienne au sol, il se rassoit sur le banc près de la vieille femme, qui a recommencé à dessiner des paysages en noir et blanc dans lesquels il reconnaît le phare de South Point.

— L'ancien associé de Joseph, est-ce qu'il a quitté l'île, lui aussi ? Comme sa fiancée ?

— Laissez-le en dehors de tout ça.

— Au contraire, il m'intéresse beaucoup. Peut-être vous a-t-il donné un coup de main, chez l'architecte, en souvenir du bon vieux temps avec Joseph...

— Vous êtes ignoble !

— Cet homme, comment s'appelle-t-il, déjà ?

— Ça ne vous regarde pas.

— Son nom, madame Bloom.

Amanda se terre dans son mutisme, les yeux tournés vers un point invisible dans le lointain, bien au-delà de l'épaule du policier.

— Vous ne voulez pas répondre ? Pas de problème, il ne devrait pas être difficile à retracer. Je vous laisse tranquille, maintenant. Au revoir.

Pour la seconde fois en quelques minutes, Benjamin se dirige vers la porte.

—Laissez-le tranquille, il n'a rien fait ! hurle la dame.

—Pour aller chez l'architecte, le tuer, faire croire à un cambriolage, porter le corps dans les marais, il vous a fallu de l'aide. Vous aviez un complice, c'est certain.

—Il n'a rien fait ! Il n'a rien fait ! proteste Bloom avec un éclair de panique dans le regard. Je vous interdis de toucher à un de ses cheveux ! Je vous l'interdis, vous m'entendez ?

—Ça, c'est à nous d'en juger, madame Bloom. Donnez-moi son nom maintenant, ça évitera à mes collègues de se fatiguer. On le retrouvera de toute façon.

Planté devant la prisonnière, les bras croisés, Still égraine mentalement les secondes. Sa migraine n'a pas cessé de lui marteler le crâne pendant toute la durée de la discussion, mais il s'interdit de relâcher la pression. Pas tout de suite.

—L'ami de mon fils, son associé... Son nom est Derek Fineland, sou-pire finalement Amanda.

—Derek ? Le Derek du camping ?

—Ils allaient à l'école primaire ensemble.

—Derek Fineland, le gars du camping... répète le policier, incrédule.

—C'est une bonne personne, ne le mêlez pas à cette histoire. Il a assez souffert. Il n'y est pour rien. Vraiment pour rien.

—Je n'ai aucune raison de vous croire sur parole, lâche Still, qui tressaille quand la femme lui attrape le bras avec ses doigts noueux aussi froids qu'une pierre.

—Laissez-le tranquille, insiste-t-elle. Il n'a fait de mal à personne !

Pour toute réponse, Still reste silencieux, pendant qu'elle le regarde intensément.

—Faites-moi une promesse, inspecteur. Promettez-moi que vous ne l'embêterez pas pour les œufs. C'est moi seule qui suis responsable. Moi et personne d'autre.

—Les œufs ? De quoi parlez-vous ?

—Promettez-le-moi.

—Je ne sais pas de quoi vous parlez. Je vous promets d'essayer de comprendre, c'est le mieux que je peux faire. De quel acte êtes-vous la seule responsable ?

Amanda prend une grande inspiration avant de déclarer :

—C'est moi qui écrase les œufs. C'est moi qui suis responsable de l'extinction de cette sale race. Derek me montre les emplacements ; on fait la tournée des nids ensemble. Ensuite, je reviens la nuit et je les écrase.

Chapitre 19

DJ King

DJ King tient Jennifer-Ann par le poignet. Juchée sur ses baskets à talons compensés, la jeune femme a du mal à sauter d'un rocher à l'autre. Petit à petit, ils progressent sur l'à-pic qui descend vers la mer. Une quinzaine de marches creusées à même l'escarpement et sécurisées par une rampe en cordage les déposent sur le sable blond, comme à la sortie d'un jet privé. La vue à partir de leur terrasse est époustouflante, mais les amoureux ont eu envie d'un peu d'aventure. Après avoir traversé leur très beau jardin à la pelouse millimétrée et enjambé la rambarde en bois qui sépare leur propriété du bord de la falaise, ils n'avaient pas résisté à l'appel des rouleaux.

Enlacé, le couple longe la plage, dépasse un piton rocheux et avance vers le phare en contemplant la ligne des falaises qui, doucement, s'enfoncent dans la mer. Leurs chaussures sont restées au bas de l'escalier. Qui irait leur voler ? Ils sont ici chez eux.

— Notre plage privée... Tu l'aimes aussi, poupée ? souffle le rappeur à sa belle.

— Privée comme dans juste pour nous ? Magnifique, bébé ! C'est tellement sauvage...

En levant les yeux, ils aperçoivent de temps en temps le foulard blanc ou le panama d'un cycliste. La route passe à quelques mètres au-dessus d'eux, rejoignant le bord de mer après avoir contourné leur propriété. Devant, la côte sauvage de l'île s'étend, lisse et déserte, bordée de graminées d'où s'échappe parfois un bécasseau effrayé. Seul le cri des mouettes brise la mélodie des vagues.

— On va se baigner ?

La starlette enlève sa chemise légère. Son bikini est assorti à son chapeau dont elle tient le bord étroit. Comme c'est amusant de construire un abri pour les vêtements avec un amoncellement de pierres ! Jennifer-Ann se revoit à Rockaway Beach avec sa famille. Elle enlace son homme en riant et ils s'élancent ensemble dans les flots. Pas tout à fait la même température que l'eau de la piscine au bord de laquelle ils se prélassent habituellement ! Frissonnants, ils s'embrassent en sautant au rythme du va-et-vient des vagues.

— C'est bon de retrouver ton sourire, poupée. On a fini de boudier, promis ? susurre DJ en mordillant l'oreille de sa compagne.

— C'est vrai, j'ai été infernale. Trop de stress. Tu me comprends, n'est-ce pas ?

—Mais maintenant qu'on est tranquille, tous les deux, c'est le paradis. Pas vrai, beauté ?

Ils sortent de l'eau et s'allongent sur le sable. Les yeux clos, seuls à l'abri du monde.

Le fracas du métal et des pierres dégringolant de la falaise laisse à peine le temps à DJ King de se retourner. Il est incapable d'éviter totalement le tas de ferraille qui fonce sur eux à une vitesse vertigineuse, dans un mouvement quasi vertical que les saillies rocheuses rendent chaotique et imprédictible. Les trois vélos hollandais et la télé de Romain Maréchal s'écrasent à quelques centimètres de la tête de Jennifer-Ann, alors que le trophée du meilleur architecte de l'année écrabouille l'épaule du rappeur et lui pulvérise la clavicule du bras droit.

Chapitre 20

Derek

Derek Fineland ne l'entend pas approcher. Cigarette au coin de la bouche, les pieds sur sa table de pique-nique, à l'ombre de son parasol, il surveille un groupe d'adolescents qui jouent au ballon avec une boîte de conserve près des modules de jeux, à l'entrée du camping.

— Il faudrait demander à la municipalité de vider les poubelles un peu plus souvent, par ici, lui lance Benjamin Still.

Le policier masse ses pommettes. Les deux doses de 1000 mg d'aspirine qu'il a ingurgitées un peu plus tôt n'ont pas terminé de faire leur boulot. La prochaine fois qu'il verra le docteur Rousseau, il se promet d'accepter son offre de le recevoir en consultation. S'il doit passer par la voie hiérarchique pour une simple migraine, il en a pour des mois avant de voir un médecin.

Derek ne réagit pas immédiatement à sa présence. Sans se presser, il écrase son mégot dans le cendrier, puis consent à tourner la tête. « Tu ne perds rien pour attendre, mon vieux », pense le policier.

— Encore toi, inspecteur ? Il me semble que je te vois souvent, ces derniers jours.

— Ça se peut.

— Et tu n'es pas là pour louer un terrain de camping, je parie. Alors, qu'est-ce que je peux faire pour toi, aujourd'hui ?

— Joseph Bloom.

L'homme se redresse sur le dossier de son siège. Les semelles de ses talons ont laissé une salissure noirâtre sur la table.

— Quoi, Joseph ?

— C'était ton ancien associé, n'est-ce pas ?

— Ça fait longtemps.

Still s'assoit à côté de Derek, sort son paquet de bonbons et le tend à ce dernier.

— Merci, mais j'essaie d'arrêter le sucre, dit l'autre en s'allumant une cigarette.

— Sage décision, réplique Still.

Le papier d'emballage est lisse et rassurant sous ses doigts. La partie de ping-pong est sur le point de commencer.

— Que s'est-il passé en l'an 2000 ? demande-t-il.

— Le bogue de l'an 2000 n'est jamais arrivé, répond Derek en crachant à terre.

— Ne te fous pas de moi.

— Tu sais très bien ce qui s'est passé, sinon tu ne serais pas là à fouiner. On a fait faillite et Joseph s'est pendu. Il n'y a rien à ajouter. Pourquoi déterrer cette vieille histoire maintenant ?

— Vous étiez partenaires depuis longtemps ?

— Depuis le début.

— Et ni l'un ni l'autre, vous n'avez réussi à redresser la barre ?

— Nop.

— Tu as perdu beaucoup d'argent ?

— Tout ce que j'avais.

Les yeux dans le vague, Derek Finland souffle la fumée vers le ciel. Il s'exprime calmement, d'une voix rauque et profonde, en regardant droit devant lui. Voilà vingt ans qu'il essaie d'oublier ce cauchemar. Une période si noire, qu'il a encore mal au ventre rien qu'à y penser. Les années n'y changent rien, il voit encore son meilleur copain dans un cercueil.

— Pourquoi remuer tout ça maintenant ? répète-t-il en se tournant vers Still.

— Amanda Bloom.

— Quoi, Amanda ?

Guettant la réaction de son interlocuteur, le policier reste silencieux.

— Il y a un problème ? Elle a eu un accident ?

« Bingo ! Il n'est pas au courant de l'incarcération de la vieille Bloom. Ça lui apprendra à ne pas soutenir la presse locale », se réjouit Still en conservant son visage impassible.

— Ne t'inquiète pas, Derek. Elle va bien... Mais elle est en prison.

Still perçoit de la crispation dans les mâchoires de Derek, ce mouvement imperceptible qui annonce la tempête. Mais finalement, l'homme ne décroche pas un mot et rentre dans sa cahute. Il en revient avec un nouveau parquet de cigarettes et en rallume une, alors que le mégot de la précédente fume encore dans le cendrier.

— De quoi est-ce qu'on l'accuse ? s'enquit-il en reprenant sa place face au policier.

— Tu n'as pas une idée ?

— C'est elle qui t'envoie ?

— Qu'en penses-tu ?

Derek se pince la lèvre supérieure, dévoilant ses incisives jaunâtres.

— Tu devrais arrêter la clope, lâche Benjamin. On va reprendre depuis le début. Que s'est-il passé après le suicide de Joseph ?

— Sa fiancée est partie. Pour elle, c'était trop difficile. Sa famille l'a aidée et elle est allée s'installer à l'autre bout du pays.

— Mais pas toi...

—J'étais à deux doigts de partir moi aussi. Pour recommencer ma vie ailleurs.

—Avec quel argent ?

—En vendant le terrain que mes parents m'ont légué.

—Le terrain sur lequel tu as ouvert le camping ?

—Oui, ici même. Un héritage. On m'en aurait donné un bon paquet d'argent, à l'époque, soupire Derek. Je sais très bien ce que tu penses. J'aurais dû le vendre bien avant pour aider la boutique, mais Joseph n'a jamais accepté. Il disait qu'il ne pourrait pas me rembourser et qu'il s'en voudrait toute sa vie qu'on gaspille l'héritage de mes parents pour payer des impôts à la ville.

Louchant vers le carnet de notes que Still a sorti, comme pour vérifier s'il a tout inscrit, Derek marque une pause. Les ados ont terminé leur match ; deux d'entre eux sont juchés, jambes ballantes, au sommet des modules de jeu. Les autres sont assis à terre, désœuvrés.

—Tu as donc failli vendre le terrain après le décès de Joseph ? reprend l'inspecteur.

—J'y ai souvent pensé pour mettre toute cette histoire derrière moi. Et puis, j'ai renoncé.

—Qu'est-ce qui t'a fait changer d'idée ?

—Un tas de choses.

—Amanda Bloom, par exemple ?

«On y est», songe Still. Les préliminaires sont terminés.

—Amanda... Elle nous avait tellement encouragés ! J'avais une dette affective envers elle, c'est vrai. J'ai traîné dans le coin pendant quelques mois, histoire de lui remonter le moral. Je ne me souviens plus très bien, ça fait des lustres. Et puis, j'ai ouvert le *Golden Campground* et tu connais la suite.

Benjamin jette un œil circulaire sur les caravanes défoncées, les jeux pour enfants en mauvais état, l'apparence miteuse du grillage envahi par les ronces.

—Cet endroit ne correspond pas au standing habituel de l'île, pas vrai ?

—Faut de tout pour tout le monde.

—Et tu réussis à bien gagner ta vie ?

—Je ne me plains pas.

Finland prenait Still pour un imbécile. Avec les taxes municipales qu'on exigeait à Golden Island, même si le terrain lui appartenait, Derek n'allait faire croire à personne qu'il n'avait pas une autre source de revenus.

—Et tu les loues cher, tes terrains de camping ?

Sans réagir à la provocation, l'homme décapsule une bière.

—On va arrêter de tourner autour du pot, inspecteur. Amanda Bloom ne fait que m'accompagner dans les tournées, et encore, pas toujours. Elle vient quand ça lui chante. Moi, je fais ça pour arrondir mes fins de mois, c'est vrai. Avec Amanda, on aime passer du temps ensemble et se balader dans les rochers. On parle de Joseph. Ça lui change les idées. C'est ça qui lui a permis de tenir le coup pendant toutes ces années sans tomber dans la dépression. Et moi, ça me fait du fric. Libérez-la, elle n'a aucun lien là-dedans.

Still n'a aucune idée de ce dont parle Derek. Mais ça, l'autre n'en sait rien. Le policier déballe un autre bonbon avec un soin infini ; il doit gagner du temps.

—Je la relâcherai si tu m'en donnes un peu plus. Qu'est-ce que vous faites, exactement, dans les rochers ?

—Amanda te l'a dit...

«Non.»

—Oui. Mais j'aimerais que toi, tu m'en parles.

Soudain plus détendu, Derek Fineland balance la suite comme un fonctionnaire racontant sa journée de travail.

—On surveille le développement des œufs. Certaines années, on va en déposer de nouveaux. On aménage les nids, on change les batteries des couveuses... Écoute, Ben, ça fait des années que ça fonctionne. On ne fait de mal à personne. Je doute que tu aies envie de fouiller plus loin. Je ne suis même pas sûr que ce soit illégal, en plus. Alors, fous la paix à Amanda et oublie tout ça. Je suis certain que tu as des tas d'autres choses plus urgentes à faire.

Derek s'est levé, indiquant la sortie au policier d'un geste faussement révérencieux. Son regard a retrouvé son assurance.

—Et qui te paie pour faire tout ça ? veut savoir Still.

—Dégage, Ben. Laisse la mère de Joseph tranquille et dégage.

D'un pas décontracté, Still se dirige vers son auto, ouvre la portière et se retourne pour fixer l'homme qui le regarde s'éloigner.

—Au fait, Derek, Amanda Bloom est une suspecte dans le cadre de l'enquête sur l'assassinat de Romain Maréchal. Elle ne t'a impliqué dans rien du tout. Mais merci pour cette histoire d'oiseaux, c'était très instructif.

Le policier démarre sans un regard dans son rétroviseur pour le visage décomposé de Derek Fineland, alors qu'il balance un coup de poing sur la table de pique-nique en aboyant un juron.

Chapitre 21

Les riches

« Les riches clients de Jacynthe Lord n'ont vraiment pas de chance », rumine Jean-Jacques Rousseau. D'abord, Rod Marshall. Puis, le rappeur et sa petite amie. Une histoire à dormir debout ! DJ King s'était fait écrabouiller la clavicule par ce qui pouvait être une pièce à conviction dans l'enquête sur le meurtre de ce pauvre Morveux. Le vieux gynécologue ne sait plus très bien s'il faut en rire ou en pleurer.

—Ç'a dû lui faire un mal de chien, à ce pauvre homme. C'est Benjamin qui vous a raconté les détails de l'accident ? demande-t-il à Jacynthe, alors qu'ils sirotent leur champagne sur la terrasse de la rue des Cerisiers.

—Vous savez bien que non. On s'adresse à peine la parole.

Suzie Bach distribue les cartes. Elle n'est pas très douée au jeu du menteur et perd partie sur partie. Mais qu'importe, ils s'amusent bien, tous les trois. Pour une fois qu'elle est à la maison. Jean-Jacques, lui, n'est pas dans son assiette. Un macchabée, des indices, une enquête policière... Ce bavardage morbide l'épuise et lui gâche l'après-midi. Heureusement, elles n'ont pas encore potiné sur l'arrestation de la vieille dame aux coquillages. Sa tête tourne légèrement, alors que l'âpreté du liquide blond lui racle la gorge. « Pourvu qu'elles n'en parlent pas, soupire-t-il en regardant les fines bulles tourbillonner dans sa flûte. Pas sur ce ton badin, pas autour d'un verre de champagne... »

Il a joué deux tours sans même s'en rendre compte et comprend aux éclats de rire des deux femmes que Jacynthe a encore piégé Suzie avec une fausse paire de valets. La sonnette de la porte d'entrée le tire de cet état second où l'ont plongé l'alcool et la mélancolie.

—Pour une surprise...

Voyant l'inspecteur Still les rejoindre sur la terrasse, Jean-Jacques ne peut retenir sa joie.

—Benjamin, ça fait plaisir de vous revoir !

Le policier s'approche, sa main est ferme et chaleureuse. Manœuvrant son fauteuil roulant, Suzie lui ménage un passage et lui fait signe de se joindre à eux.

—Vous êtes dans toutes nos conversations ces temps-ci, inspecteur. Je n'ai pas eu l'occasion de vous féliciter sur la manière dont vous avez résolu l'épouvantable histoire de l'architecte. Bravo, quel brio !

Le policier la remercie, accepte la chaise qu'on lui approche, mais refuse la coupe de champagne.

—Je vois que vous avez adopté la boisson régionale, lance-t-il à Rousseau.

—Elles m'ont forcé et je n'ai pas eu le courage de résister, je l'admets. Toutes ces bulles après le repas ne me semblent pas très indiquées pour la digestion, mais je ne vais pas faire la fine bouche devant ces dames.

—Monsieur Rousseau s'est parfaitement adapté à Golden Island. Enfin, il fait des efforts, commente Jacynthe en pointant les tongs du médecin.

—Voyez ça comme une preuve de mon esprit d'indépendance, chère Jacynthe, et non comme une injure au code vestimentaire de l'île. Et puis, vous savez comment nous sommes, nous, les hommes...

—Est-ce qu'on peut parler tranquilles quelques minutes, monsieur Rousseau ? interrompt l'inspecteur sans laisser le temps à Jacynthe d'y aller d'un autre commentaire.

Surpris, Jean-Jacques l'entraîne à l'intérieur de la maison aux lambris clairs.

—Vous avez besoin d'un conseil médical, Benjamin ?

—Non, j'aimerais que vous me mettiez en contact avec votre amie biologiste dont vous m'avez parlé, l'autre jour. Celle qui est spécialiste des oiseaux et qui a un nom prédestiné....

—La Professeure Bird ? Avec plaisir, Benjamin ! C'est pour une enquête ?

Le regard de Still est sans équivoque : il ne répondra pas à la question.

—Pas de problème, je vais vous donner son numéro de téléphone au bureau...

—J'aimerais que vous fassiez le premier contact pour organiser une rencontre. Rien d'officiel, juste elle et moi, en civil. Un cours particulier sur les oiseaux.

—Je suis certain qu'elle sera ravie, c'est une femme charmante. Mais vous avez, au Musée de Narrow Point, la crème de la crème en matière d'ornithologie ! Ces gens sont calés. Même Suzie, ici présente, est une véritable encyclopédie. Pourquoi ne pas lui demander son aide ?

—S'il vous plaît, ne me posez plus de questions, monsieur Rousseau.

—Alors, donnez-moi un instant...

Le vieil homme monte dans sa chambre pendant que Still écoute distraitemment le babillage des deux femmes restées à l'extérieur. Il remarque la démarche hésitante du médecin, alors que celui-ci redescend l'escalier avec son téléphone en main et le regard vitreux qu'est le sien chaque fois qu'il se concentre pour fixer l'écran, avant d'annoncer d'un air triomphant qu'il vient d'envoyer son message.

—Vous devriez vous asseoir, monsieur Rousseau. Vous n'avez pas l'air bien.

— Je ne comprends pas pourquoi les gens trouvent ça si bon, le champagne, ça donne mal à la tête... Je vais m'allonger un moment. Benjamin, excusez-moi auprès d'elles, vous voulez bien ? Je vous donne des nouvelles dès que Clara Bird me contacte. Ça fait longtemps que je me promettais de lui rendre visite à Boston. Elle sera contente.

— Vous lui avez écrit que vous veniez aussi ? J'avais bien spécifié juste elle et moi, soupire Still. Qu'est-ce qui vous a fait croire que vous étiez invité ?

— Vous avez vous-même parlé d'une simple petite réunion informelle ! Alors, j'ai pensé que moi aussi...

— Vous ne manquez pas de culot !

— Je vous donne des nouvelles aussitôt que j'en ai, fait savoir le vieux médecin en balayant du revers de la main les protestations du policier. Ça ne devrait pas être bien long, elle m'adore !

Chapitre 22

Les oiseaux

Les oiseaux n'avaient jamais été sa tasse de thé. Les animaux, en général, l'intéressaient peu. Mais comme ces derniers s'étaient invités dans son enquête, Still allait devoir faire avec. La copine scientifique du vieux médecin avait réagi rapidement. On était le 24 juillet, seize jours après la découverte du cadavre. Le commencement d'une nouvelle affaire ou un crochet obligatoire sur la piste du véritable meurtrier de Maréchal ? Benjamin est ouvert à toutes les possibilités, car, aussi longtemps qu'Amanda Bloom est sous les verrous, il a les mains libres.

Dans la berline de location, le gynécologue et lui croisent des villages anonymes, alors qu'ils filent vers le nord. Les paysages maritimes ont fait place aux quartiers résidentiels, puis aux zones agricoles piquées de fermes laitières. Ils arrivent à Boston par l'I93, à peine ralentis par la circulation estivale en banlieue de l'agglomération. Abandonnant les voies rapides, ils longent Prospect Hill, arrivent à Cambridge avant midi et optent pour un sandwich sur la rue Kirkland, près de l'Université Harvard.

Le mois de juillet parsème les rues du quartier étudiant d'arbres en fruits qui égaillent les bardeaux blancs des duplex. En vitrine dans un café branché, Still déballe son bonbon à la menthe en observant tous ces jeunes en short qui ont la moitié de son âge. Lui aussi a été jeune, il n'y a pas si longtemps. Face à lui, Rousseau commande un chocolat chaud, son éternel sourire accroché aux pommettes. Le Montréalais bâille, se frictionne le visage. Visiblement, il s'est rasé de près pour rendre visite à son amie, sa mâchoire rougie ayant gardé le souvenir de la lame. « C'est vrai qu'il ne fait pas son âge », constate le policier tandis que Rousseau barbouille sa soucoupe de lignes en chocolat.

— J'aimerais me permettre une question personnelle, demande soudain celui-ci.

— Essayez toujours.

— Depuis quand Jacynthe et vous êtes séparés ?

— Environ 5 ans.

— L'air marin n'a pas réussi à votre couple ?

— On peut dire ça, oui.

D'un signe de la main, Rousseau invite son interlocuteur à continuer. Avare d'explications qui l'entraîneraient là où il refuse d'aller, Benjamin résume la situation de mauvaise grâce. Jacynthe s'est tout de suite fondue dans le style de l'île. Pour lui, l'acclimatation a été moins facile. Cela a créé

des tensions et ils ont fini par se séparer. « Inutile d'évoquer Helen Murray et tout le reste, Rousseau devra se contenter de la version courte », décide-t-il.

— Je pense que Clara Bird est divorcée, elle aussi, ça vous fera quelque chose en commun, précise Rousseau avant de poursuivre, le sourire facétieux : si ça se trouve, elle connaît Christian Byron ! Entre experts des oiseaux... Vous pensez qu'elle est jalouse de leur fameux campus, à Narrow Point ? Toutes ces installations sophistiquées au milieu de nulle part pour l'amour de la science, ça force le respect !

— Vous ne ratez pas une occasion de vous payer sa tête, à ce pauvre Christian Byron. C'est à se demander pourquoi vous lui en voulez autant...

— C'est à mon tour d'être secret, Benjamin, je ne dirai rien de ma terrible jalousie ! N'empêche, ce serait distrayant de lui poser la question.

— Écoutez, Rousseau, je vous ai laissé m'accompagner parce que c'est une rencontre informelle...

— Et que vous m'aimez bien.

— Et que votre présence ici ne me dérange pas, corrige Still. Mais en aucun cas, je dis bien en aucun cas, vous n'intervenez dans la conversation. Et interdit de parler de notre petite escapade à vos copines de Golden Island, on s'est bien compris ? Surtout pas à Jacynthe, ajoute-t-il après une pause. Vous connaissez sa tendance à...

— C'est promis, répond Rousseau avec un clin d'œil.

Le département de Biologie de l'évolution est sur la rue Quincy, dans un austère bâtiment de pierres blanches mangé par les vignes et posé sur une pelouse impeccable, comme une île du savoir sur un océan de verdure. « L'épicentre de la connaissance, là où on fabrique des Prix Nobel », s'émeut Still en effleurant la rampe en bois centenaire. Dre Clara Bird, professeure émérite en biologie comparée, les attend à la porte de son bureau.

— Jean-Jacques, quelle bonne mine pour un futur retraité ! Et vous, vous êtes le policier d'Antigonish ? Alors, j'ai une bonne idée du sujet dont vous voulez me parler, lance-t-elle après les présentations.

Une tasse avec un slogan rigolo fume sur son bureau. La scientifique, une baguette de bois à la main, pointe une carte du monde qui couvre tout un pan du mur du local.

— *Phalacrocorax gaimardi*, de son nom commun Cormoran de Gaimard ou Cormoran à pattes rouges, niche normalement sur les côtes du Chili et de l'Argentine. Son statut est plutôt précaire. Il n'est pas encore officiellement menacé de disparition, mais sa population est en déclin.

« Un cours magistral ? S'il faut en passer par là... », se résigne le policier. Clara se rassoit et sort d'une enveloppe matelassée une série de photos annotées sur lesquelles Still reconnaît l'emblème de Golden Island avec ses

fameuses pattes écarlates, son bec orangé et ses liserés blancs qui décorent son long cou gris.

—Ces photos ont été prises l'an dernier au Chili, explique-t-elle. Les mâles et les femelles se ressemblent. Les jeunes sont plus ternes, comme c'est souvent le cas dans la nature.

—Et les jeunes ? Et les œufs ? s'enquit Still sans prêter attention au regard interrogatif de Rousseau. Les œufs, à quoi ressemblent-ils ? À quelle fréquence sont-ils pondus ?

La biologiste déballe son explication d'un ton monocorde, comme si elle décrivait la vie ennuyante de ses collègues de bureau. Les oiseaux pondent trois à quatre œufs par portée, nichent sur les corniches des parois rocheuses, les parents se relayent pour couvrir et les jeunes deviennent indépendants quelques mois après leur naissance.

—Tenez, voici à quoi ressemblent les œufs, enchaîne-t-elle en choisissant de nouveaux clichés. Ici, on les distingue sous l'oiseau... Vous verrez mieux avec une loupe. On peut dire, d'après la couleur, que ceux-ci vont bientôt éclore. Les petits sont à la veille d'attaquer la coquille avec une protubérance calcaire qu'ils ont sur leur bec et qui tombera quelques jours après l'éclosion...

Pour la première fois de sa vie, la vue d'un œuf envahit le policier d'une profonde mélancolie. « Mais non, se rassure-t-il, Amanda les écrase bien avant qu'ils n'éclosent, ce ne sont pas encore des oisillons. Les fœtus d'oiseaux ont-ils conscience de la souffrance ? » Il chasse les idées lugubres qui se forment à toute vitesse dans son cerveau.

—Vous disiez que cet oiseau habite normalement en Amérique du Sud. Ça fait loin du Rhode Island, non ?

—C'est là que ça devient intéressant, confirme la scientifique, soudain plus animée. Les cormorans sont une famille d'oiseaux qui se décline en plus de trente-cinq espèces différentes. Il y en a un peu partout sur la planète. On en a plusieurs espèces sur nos côtes, mais pas de *Phalacrocorax gaimardi*. Alors, quand les premières observations ont été faites à Antigonish, on a d'abord cru à une erreur. Et puis, celles-ci se sont multipliées. Une colonie de Cormorans de Gaimard s'était bel et bien établie à des milliers de kilomètres au nord de son habitat naturel.

—Ce genre de phénomène est-il fréquent ?

—C'est extrêmement rare.

—Est-ce que vous pensez que l'oiseau a pu être introduit artificiellement ?

—Je reviendrai à cette question dans un instant.

Still et Rousseau échangent un regard perplexe, alors que Bird poursuit son exposé.

—J'étais du nombre, en 1983, pour observer le fameux *gaimardi* du Rhode Island... Pendant des mois, des dizaines d'étudiants se sont relayés pour ne rien rater du spectacle. Je commençais ma thèse sur l'évolution et, comme les autres, cette histoire me fascinait. C'était un *scoop* pour tous les biologistes, le sujet d'un article que les grandes revues allaient s'arracher ! Un prestige inouï pour l'université qui allait décrocher la première publication.

—Avec de l'argent à la clé ?

—Oui, des bourses de recherche, effectivement.

L'inspecteur griffonne tout en essayant d'ignorer Rousseau qui trépigne, les fesses au bord de la chaise.

—Continuez, professeure Bird.

—Les observations étaient formelles. Il n'y avait pas de doute, deux couples de *Phalacrocorax gaimardi* s'étaient bien installés dans les falaises face à l'océan et allaient se nourrir dans les eaux calmes de la baie d'Antigonish. Ils survolaient le marécage cinq à six fois par jour. Quelques mois plus tard, quand les premiers oisillons sont apparus, nous avons tous les larmes aux yeux. Dès lors, la colonie s'est mise à grossir, si bien qu'au bout d'un moment, du fait que la zone attirait de plus en plus d'ornithologues amateurs, les autorités ont décidé de faire d'Antigonish une réserve naturelle.

Clara marque une pause et reprend en disant :

—Pour répondre à votre question précédente, la communauté scientifique a toujours été partagée quant au statut à accorder à cette colonie. Était-ce une espèce exotique envahissante qui menaçait l'intégrité de l'écosystème ou une bizarrerie de l'évolution, comme il en survient de temps en temps ?

Suspendus à ses lèvres, les deux hommes attendent une réponse.

—Personne n'a tranché. Le gouverneur du Rhode Island de l'époque a poussé du côté de la protection de la colonie. Il y avait déjà un chapelet de zones protégées tout au long du littoral. En créer une nouvelle était un geste relativement consensuel qui a été applaudi par la plupart des habitants de la région. Comme l'île d'Antigonish vivait d'un point de vue économique, l'ouverture d'un sanctuaire d'oiseaux a été vue comme la création d'un nouvel attrait touristique.

—De l'excellent capital politique à bon marché, commente Still.

—Ils ont même construit un énorme musée et toute une installation spécialement consacrée à ces oiseaux ! ne peut s'empêcher de lancer Rousseau à toute vitesse. Vous le connaissez ?

Benjamin lui envoie un coup de pied sous la table, mais la réponse de la scientifique lui fait aussitôt pardonner la légèreté du médecin.

—On envoie régulièrement des stagiaires, là-bas. Chaque fois, c'est une vraie blague. Ils nous racontent que les membres de la Ligue pour la protection de la faune aviaire sont tellement occupés à se disputer avec ceux de la Société des ornithologues passionnés, que depuis longtemps, plus personne ne cherche à savoir par quel caprice de l'évolution ces animaux sont arrivés sur l'île.

—Caprice de l'évolution ou introduction artificielle, ajoute Still entre les dents.

—Je me contenterais de parler d'une anomalie qui n'a pas encore trouvé d'explication. Ce n'est pas moi qui vais trancher.

«Dommage», soupire le policier.

—Ce que je sais en revanche, poursuit Dre Bird, c'est que la population de *Phalacrocorax gaimardi* de Patagonie est dans une situation précaire, alors que celle du Rhode Island se porte plutôt bien d'après notre dernier recensement. Les cormorans à pattes rouges d'Antigonish pourraient donc devenir la seule colonie viable et, pourquoi pas, servir de pouponnière pour réimplanter ces oiseaux dans leur habitat originel.

—À quand remonte votre dernier recensement ?

—Les chiffres publiés l'an dernier correspondent à la réalité d'il y a dix ans. Compiler les données est toujours un peu long...

«La pauvre Clara Bird risque d'être déçue par les prochains chiffres», se désole le policier, émerveillé par les images d'oiseaux qui recouvrent le bureau.

Chapitre 23

La grande horloge

La grande horloge de l'Université Harvard marque trois heures de l'après-midi quand Still et Rousseau reprennent la route vers Golden Island. L'inspecteur écoute d'une oreille distraite son passager deviser poétiquement sur le temps qui passe, les mystères de la nature et l'évolution des êtres vivants. Son cerveau à lui est en ébullition. Même si toutes ces nouvelles informations ne font que brouiller les pistes, elles lui insufflent une nouvelle énergie. À moins que le seul fait d'être sorti de l'île ne lui fasse cet effet.

Les questions se chevauchent, mais la plus évidente est si simple. Qui avait intérêt à introduire ces oiseaux sur l'île ? Des cormorans pas vraiment différents des dizaines d'autres espèces qui peuplent les côtes des cinq continents, comme leur avait expliqué la scientifique. Des oiseaux marins assez communs dont Derek Finland assurait la survie dans un environnement étranger et qu'Amanda Bloom essayait d'éradiquer avec tant de hargne... Qu'avaient-ils de si spécial ? Et surtout, avaient-ils un lien avec le meurtre de Romain Maréchal ?

Pendant que Jean-Jacques somnole à la place du passager, Benjamin suçote un bonbon à la menthe et, concentré sur la route, passe en revue les éléments qui pourraient lui permettre d'y voir plus clair. « Commençons par les oiseaux », décide-t-il quand la grande ceinture de Boston est loin derrière eux. La création de la réserve ornithologique avait modifié le zonage de l'île et rendu les terrains constructibles plus rares, donc plus convoités. De quoi garnir le compte en banque de l'architecte grâce à ses palaces que seuls les millionnaires pouvaient s'offrir. La spéculation immobilière liait donc Maréchal et la réserve naturelle. C'était d'ailleurs le motif invoqué par Amanda Bloom. Elle aurait assassiné Maréchal pour se venger de l'inflation des prix, qu'elle jugeait responsable des terribles déboires financiers de son fils. Supposons. Pour le moment, cette piste n'incriminait que Bloom et Derek Finland. D'autres noms pouvaient bien sûr s'ajouter à la liste. Il faudrait que Still retourne interroger la vieille, mais l'urgence n'était pas là, car elle n'irait nulle part pour l'instant.

« Laissons de côté les oiseaux et concentrons-nous sur l'architecte », continue l'inspecteur en pensée, alors que la voiture quitte l'I95 pour s'engager sur l'échangeur de l'I93 qui pique vers le sud. Depuis le début, il avait l'intime conviction qu'Amanda était innocente et qu'elle les menait en bateau pour une raison quelconque. La démence, le chagrin ou un mélange des deux. L'instinct de Robert Doubleday allait dans le même sens. Il fallait

donc continuer à creuser. Plusieurs pistes avaient été suivies, jusqu'ici. Les jeunes du camping, d'abord, victimes des apparences et suspects *a priori* du cambriolage. Mais on savait maintenant que le casse était bidon. Sinon, pourquoi s'être débarrassé des objets volés de manière aussi cavalière ? À moins qu'ils n'aient été trop difficiles à écouler ou à sortir de l'île, surtout avec la pression policière qui avait suivi l'incident survenu à la prison : tous les véhicules étaient systématiquement fouillés, ce qui avait peut-être fait paniquer les voleurs. Mais les vélos hollandais ? Eux étaient faciles à acheminer sur le continent ; un coup de pédale à la fois.

La réflexion du policier est interrompue par le *bip* de son téléphone.

— Que se passe-t-il ? hoquette Rousseau, réveillé en sursaut.

— On m'informe que les cheveux incrustés dans l'épaule de DJ King appartiennent bien à Romain Maréchal, lâche machinalement Still.

— Bonne nouvelle, articule le médecin d'une voix pâteuse sans même ouvrir les yeux.

Un panneau indique la sortie pour atteindre la ville d'Attleboro, signe qu'ils approchent de Providence, la capitale du Rhode Island. Maintenant réveillé, Rousseau fouille dans son sac en plastique pour tenter de mettre la main sur son bouquin.

— Ça ne vous dérange pas trop si je lis pendant que vous conduisez ? J'ai presque fini mon livre, ma fille va devoir m'en envoyer un autre.

Mais Still n'entend pas, car ses pensées sont retournées dans la maison de l'architecte. Des objets y avaient été dérobés, alors que le coffre-fort de Maréchal avait été épargné par le soi-disant cambrioleur. Un autre élément qui ne cadrait pas, d'autant plus qu'il n'avait pas été difficile à ouvrir quand ils avaient essayé. Une partie du contenu aurait certainement intéressé un voleur, car les dizaines de petits paquets de billets noués avec des élastiques représentaient plusieurs dizaines de milliers de dollars. Les polaroids de jeunesse attachés avec un ruban avaient quant à eux fait sourire les policiers. Apparemment, Maréchal était du genre sentimental et nostalgique.

La voiture serre à gauche pour quitter l'autoroute et prendre la route 4 en direction de North Kingstown. « Et s'il s'agissait tout simplement d'un accident qui a mal tourné ? » reprend Still. Des jeunes en état d'ivresse, un pari idiot, une maison qu'on croyait vide, l'architecte surpris, une bagarre... Peut-être. Cette jeunesse dorée de Golden Island, bourrée au champagne en permanence, pouvait avoir fait une connerie de trop. Mais, jusqu'à présent, le voisinage huppé de Maréchal et sa progéniture délinquante avaient des alibis solides. De plus, connaissant l'étroitesse des liens sociaux de la haute société de Golden Island et certaines langues bien pendues, ce genre de tragédie se serait transformé en scandale public à la vitesse de l'éclair. Or, pour le moment, rien n'avait éclaté au grand jour.

Sortie pour Narragansett. Depuis plusieurs miles, le vent a pris un goût d'iode. Ils approchent. Un crime passionnel ? Peu probable. Une dispute conjugale ? Personne dans la vie de la victime. Un règlement de compte pour des dettes impayées ? Peu convaincant. Benjamin retire ses lunettes de soleil, car le soir commence à tomber. Golden Island n'est plus très loin.

Golden Island... Une goutte d'eau dans la fortune de l'architecte, même si c'était ici que sa célébrité s'était construite. Les habitants l'avaient mis sur un piédestal, cet enfant du pays dont la réussite professionnelle et l'ascension sociale avaient été fulgurantes. Un héros qui avait donné à l'île ses plus belles constructions. Mais, avec Doubleday, Still avait passé au crible le porte-folio de Maréchal Architectes inc. et avait découvert que les principaux projets des vingt dernières années de la florissante l'entreprise étaient ailleurs, notamment en Asie. Si Maréchal avait fait fortune, ce n'était pas dans l'État du Rhode Island. Pourtant, le ciment qui unissait l'architecte à son île existait bel et bien. Dans une entrevue accordée à une revue d'architecture japonaise que Doubleday avait traduite grâce à un logiciel en ligne, Maréchal avait évoqué avec émotion son île natale sur la côte Atlantique. Avec ses non-sens cocasses, le résultat de la traduction automatique avait bien fait rigoler Robert. Le robot avait notamment buté sur le mot utilisé par Maréchal pour décrire son île, quelque part entre le vice, la vertu, le péché mignon et la petite gâterie. Vive la technologie !

Et puis, il y avait Morelli. Pourquoi le directeur du cirque Maximum avait-il eu le réflexe de mentir au sujet de Maréchal en prétendant ne pas le connaître ? Quand Doubleday était revenu à la charge pour lui mettre sous le nez le fait qu'ils avaient passé tous leurs étés de jeunesse ensemble sur une île minuscule et que les probabilités qu'ils ne se soient jamais croisés avoisinaient le zéro, l'autre était monté sur ses grands chevaux. L'erreur est humaine et avec le changement de nom de l'architecte, il n'avait pas fait le lien. De toute façon, ils ne se fréquentaient plus depuis quarante ans, tant leurs vies étaient différentes. Soit.

Tenant le volant d'une seule main, Still ressort son paquet de bonbons de sa poche intérieure, le tend à son passager, en déballe un d'un geste expert et se débarrasse d'une chiquenaude de la petite boule verte et blanche. L'emballage atterrit sur les genoux de Rousseau.

— Désolé, mettez-le par terre. Une mauvaise habitude. Je le ramasserai tout à l'heure.

— Moi, ce sont mes poches qui sont toujours pleines de papiers d'emballage. Et quand je n'ai plus de place, je fourre tout dans mon sac en plastique qui fait tant horreur à Jacynthe.

Le vieil homme plonge la main dans son fouillis et en ressort une pleine poignée de papiers froissés.

—Tiens, une vieille note de blanchisserie. Je parie que vous ne pensiez pas que j'étais le genre d'homme à déposer ses chemises chez le nettoyeur...

Amusé par l'anecdote, Still tourne la tête et remarque la publicité du cirque Maximum dans le tas de détritus que le gynécologue a réparti sur ses genoux. Encore une piste qui n'avait mené nulle part. À l'approche de Pembroke, la circulation se fait plus dense, c'est l'heure de la sortie des travailleurs de l'usine de poissons. Tenant du bout des doigts le volant, le coude gauche appuyé à la fenêtre, Benjamin prend son mal en patience et laisse son regard errer. Deux grandes réclames pour le cirque sont justement placardées à l'entrée de la ville, reproductions gigantesques de la petite sœur froissée sur les genoux du médecin. «Cirque Maximum, en tournée dans les trois Amériques depuis 60 ans», lit Still en pensant à autre chose. Cirque Maximum, en tournée *dans les trois Amériques*. Juste entre les omoplates, une pointe glacée le fait frissonner.

—Votre ami Pasquale Morelli, quel genre d'homme est-ce ? questionne-t-il en tapotant la portière du véhicule pour maîtriser sa montée d'adrénaline.

—Un type épataant. Reprendre l'affaire de son père et la faire prospérer... C'est assez fort, vous ne trouvez pas ? Je vous avoue que j'ai été surpris de le retrouver dans le costume de maître de cérémonie. Quand il était jeune, il détestait le cirque et rêvait de devenir poète ou romancier. Mais je dois reconnaître qu'il a du talent sous les projecteurs. Quelle prestance !

Alors que Rousseau raconte en bruit de fond sa soirée chez les clowns, Benjamin a pris sa décision. Il doit retourner au cirque pour interroger Morelli et cette fois, il n'enverra pas Robert Doubleday. Il ira seul, même s'il déteste l'idée de travailler en solo. Le phare de Pembroke se découpe comme une serrure d'un noir profond sur le jour déclinant. Celui de South Point est encore invisible, mais Still sait qu'à cette heure-ci, la boutique de souvenirs est fermée et qu'il y règne un calme majestueux. En raccompagnant Rousseau, peut-être ira-t-il y faire un tour en vélo pour déverser le trop-plein d'excitation qu'il sent gonfler en lui.

Après avoir traversé la petite agglomération, ils peuvent apercevoir le pont métallique qui enjambe l'*Antigonish Channel*. Une fumée noirâtre s'échappe de la cheminée de l'incinérateur à déchets de la prison de Pembroke.

—Vous voyez ce bâtiment ? C'est de là que s'est échappé le prisonnier que les ornithologues ont aidé à retrouver, indique le policier.

—La voici donc, cette prison à trous !

—Vous exagérez un peu, monsieur Rousseau. Des évasions, ça arrive partout.

— Vous avez raison. J'exagère un peu, comme toujours. De toute façon, vous n'étiez même pas né quand c'est arrivé.

— À quoi faites-vous référence ?

— Une autre évasion dont j'ai entendu parler l'autre jour, par hasard. Dans les années 1980, je crois.

— C'est exact, je l'ai appris moi-même récemment. Et vous, qui vous l'a dit ?

— Je ne m'en souviens plus, ment Rousseau.

Chapitre 24

Antigonish

Antigonish... Plus Jean-Jacques Rousseau y pense, plus il se sent étranger à cette île qu'il a pourtant tant aimée. Le voyage en voiture depuis Boston lui avait donné mal au cœur. Il regrette à présent de s'être plongé dans un livre, mais c'était nécessaire. Bouleversé bien au-delà des apparences après sa visite à l'université, il avait trouvé dans la lecture un moyen de se changer les idées. Si, désormais, d'innocents oiseaux se trouvaient mêlés à une sordide enquête policière, où allait le monde ?

La chose n'avait jamais été dite à haute voix, mais son intuition lui soufflait que leur petite escapade était liée à l'assassinat de ce pauvre Rod Marshall. Sinon, pourquoi Still s'était-il adressé à lui et non au musée pour trouver un spécialiste des oiseaux ? Pourquoi avait-il l'air si troublé chaque fois que le médecin faisait allusion à l'architecte ? Non, décidément, cette affaire n'était pas terminée. Benjamin l'avait déposé rue des Cerisiers et lui avait serré la main comme à un vieux compagnon d'armes. Sans doute se recroiseraient-ils un de ces jours. « C'est certain, Benjamin, nous nous recroiserons... »

Le Montréalais déverrouille la lourde porte en chêne, gravit les marches menant à l'étage d'un pas lent, s'éclabousse les joues d'eau froide et attrape l'antimoustique qui trône bien en vue sur son étagère. Après cette journée passée dans une voiture empestant le cuir neuf, prendre l'air lui fera le plus grand bien. Il observe son visage dans le miroir de la minuscule salle de bain. Ses soixante ans lui pèsent plus que de coutume. Le plancher craque, alors qu'il se tient sur le perron de la maison, son blouson kaki à la main, prêt à partir.

— Est-ce que je peux vous accompagner ? J'allais sortir, moi aussi, lance Suzie Bach dans son dos.

Il ne l'a pas entendu arriver. Dans sa chemise de bûcheron, elle a un air de boy-scout charmant pour une dame de son âge. Ses cheveux relevés et retenus par une grande pince en bois forment un chignon lâche d'un roux strié de blanc. Quelle apparition réconfortante après ce coup de cafard... Alors qu'il s'efface pour la laisser passer, Jean-Jacques sent un agréable frisson lui chatouiller l'estomac. Le voici, le vrai visage de l'Antigonish de son enfance !

— On ne vous a pas vu de la journée, cher Jean-Jacques. Vous en avez déjà assez de South Point ?

— Au contraire, je suis très heureux d'être de retour.

Fier comme un paon, les mains sur les poignées du fauteuil roulant, Jean-Jacques repense au jeune homme timide qu'il était à l'époque où il rougissait devant cette superbe rousse. « Ça y est, tu l'as enfin, ta balade romantique », se dit-il. Ils s'engagent dans les rues piétonnes, puis bifurquent vers la plage. De rares promeneurs les saluent, alors qu'ils empruntent le trottoir de bois qui longe la piste cyclable. Le chemin est éclairé par des réverbères aux formes arrondies qui diffusent une lumière douce.

— De bonnes vieilles ampoules jaunâtres, voilà qui est malin ! C'est beaucoup mieux que ces LED agressives qu'ils mettent partout maintenant. Décidément, ils ont fait beaucoup d'efforts, ici, au niveau de l'aménagement. Bravo...

Jean-Jacques a retrouvé sa verve et discute de tout et de rien. Questionné par Suzie, il décrit sa vie à Montréal, sa fille, son travail de gynécologue, un métier qu'il a adoré. Puis, avec humour et légèreté, il évoque ses étés dans le Rhode Island.

— Alors, comme ça, à une certaine époque, vous ressentiez un petit quelque chose pour moi ? lui demande Suzie avec coquetterie.

— Si vous saviez ! Vous avez nourri mes rêves... On est bête quand on est jeune, n'est-ce pas ?

Le son de leurs rires se mêle à celui des beaux adolescents qui les dépassent dans leurs vêtements de soirée, en route vers une fête donnée dans l'une des chics villas du village. Les boucles d'oreilles des filles accrochent les derniers rayons du soleil. Leurs Apollons sont musclés et avancent la tête haute, leurs chemises crânement déboutonnées. Rousseau doute de n'avoir jamais ressemblé à l'un d'eux.

Au fil de leur promenade, l'odeur de l'océan cède peu à peu la place à un parfum plus âpre, où le sel se mêle à la terre. Les eaux de la baie d'Antigonish gonflent le marais comme une vaste poitrine qui se soulève régulièrement au rythme des marées. De petits panneaux en bois confirment qu'ils entrent dans la réserve.

— C'était un marécage nauséabond, à l'époque, vous vous en souvenez ? poursuit Jean-Jacques.

— Je m'en souviens très bien. Ce n'était pas un endroit très hospitalier.

— Heureusement qu'il y avait d'autres lieux plus agréables sur l'île. Vous vous souvenez de ce petit bar où on allait danser ? Et de la salle de bowling ? Ils en ont fait une agence immobilière, je crois.

— Qu'est-ce que je m'ennuyais, ici ! soupire-t-elle. Quand j'étais jeune, je n'arrivais pas à comprendre ce qui attirait les touristes dans l'île, moi qui rêvais d'exotisme et d'horizons lointains...

—À chacun ses rêves, alors. Moi, je rêvais de vous! Mais je vous rassure, j'ai trouvé la femme de ma vie à Montréal. Je me suis consolé de votre totale indifférence!

—J'espère bien! pouffe Suzie.

S'arrêtant pour enfiler son blouson, Jean-Jacques prend le temps d'attacher jusqu'au col les boutons-pression du vêtement pour mieux se protéger de l'assaut des insectes. Sa vie aurait pu être bien différente si ce joli brin de fille avait daigné lever les yeux sur lui! Qui sait s'il n'aurait pas tenté sa chance aux États-Unis? Dieu merci, le destin en avait décidé autrement. Comment imaginer sa vie sans sa fille et son épouse chéries...

—Ma femme est morte il y a dix ans, laisse-t-il tomber.

—Je suis désolée, souffle la vieille femme en prenant la main de son interlocuteur.

—Et vous, Suzie? Vous êtes restée ici finalement. Avez-vous trouvé l'amour à Antigonish?

—Pas à Antigonish. En Patagonie...

Jean-Jacques sent à nouveau son pouls s'accélérer. En Patagonie?

—Ça fait loin pour trouver l'âme sœur, risque-t-il en fermant les yeux, concentré sur les battements de son cœur et priant pour ne pas avoir deviné la suite.

—C'est une longue histoire, Jean-Jacques. Une histoire tragique et finalement, heureuse. Enfin... Par où commencer? Je pense que vous avez croisé Christian Byron...

—Oui, je l'ai rencontré au musée.

—Eh bien, moi, à l'autre bout du monde. Lors d'un voyage fabuleux. J'avais vingt-quatre ans, un sac à dos rempli de rêves et un aller simple pour l'aventure. J'avais le projet fou d'aller à Ushuaia et d'embarquer dans un cargo pour me rendre en Antarctique. Puis j'ai rencontré Christian, qui lui, faisait du bénévolat dans une ferme... On a décidé de faire un bout de chemin ensemble...

«L'aventurier dont toutes les femmes tombent amoureuses», pense Rousseau. Un cliché ambulante. Byron était ce genre d'homme, évidemment.

—Je n'avais décidément aucune chance avec vous dès le départ, minaude-t-il pour dissimuler son malaise.

Suzie a-t-elle remarqué que sa voix tremble? Qu'importe, elle a l'air si heureuse dans ses souvenirs... Même dans la pénombre, il devine ses jolies mains qui dessinent des paysages dans l'air du soir. Il n'a pas le courage de l'interrompre.

—Nous avons vu des endroits à couper le souffle! raconte-t-elle, exaltée. Nous étions tous les deux passionnés par la nature. Cette région du monde est d'une richesse extraordinaire. Pour les oiseaux, en particulier...

Rousseau la laisse continuer et en implorant silencieusement qu'elle se taise, qu'elle garde pour elle les mots qu'il redoute tant. Mais elle est lancée, décrit les rochers lunaires où se brisent les lames, les sommets enneigés qui éventrent des horizons sans fin. Elle lui montrera des photos, une fois à la maison, s'il veut, elle en a des tonnes ! Elle est enjouée comme une gamine. C'est la plus belle époque de sa vie ! Christian et elle avaient voyagé pendant des mois. Ils s'arrêtaient pour travailler chez l'habitant, puis repartaient. Ils rencontraient plein de gens venus de partout, c'était formidable...

Alors qu'elle marque une pause, Rousseau est soulagé. Peut-être que la discussion va s'arrêter là, après tout. Une lueur mordorée colore la baie qu'on devine au loin. Les algues phosphorescentes dont il a entendu parler au musée. « Les fameuses algues de Golden Island », pense-t-il en s'accrochant désespérément à cette image, les doigts serrés sur les poignées du fauteuil roulant.

— Jacynthe a dû vous raconter pour l'accident, lâche tout à coup Suzie, tandis que les premières étoiles apparaissent à l'est.

— Elle n'est pas entrée dans les détails, répond le médecin en percevant l'infinie tristesse dans sa voix.

— Nous étions dans le nord du Chili. On faisait de l'observation sur la côte, au bout d'une petite route, sur les falaises. Des milliers d'oiseaux dansaient dans le ciel. Une colonie de Cormorans de Gaimard. Vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point la scène était grandiose... Les oiseaux dansaient tout autour de nous, dans un bruit étourdissant. Ça ne sentait pas très bon, mais quel moment magique de les savoir si près !

Dans un sanglot se situant entre le rire et les larmes, Suzie décrit la splendeur du décor et la joie enfantine de ces deux amoureux au bout du monde. Elle n'a pas assez de mots, pouffe de rire, se moque des superlatifs dont elle a plein la bouche. Christian avait décidé de s'arrêter dans cet endroit féérique pour pique-niquer. Il y avait un banc et une table en bois installés là pour le pur plaisir des observateurs. Le jeune homme avait commencé à sortir les provisions de son sac à dos tout en laissant Suzie à sa contemplation. L'écoutant en frémissant, Rousseau imagine la scène.

— Un peu plus bas, entre les rochers, j'ai vu un oiseau immobilisé par les restes d'une pièce de métal rouillée qui lui sciait les pattes et une partie du cou à chaque mouvement. Il fallait l'aider, on n'allait pas le laisser mourir ainsi ! Peut-être était-il responsable des petits qui l'attendaient plus loin... Je n'ai pas pris le temps de réfléchir. J'ai enjambé le parapet et me suis mise à avancer avec précaution parmi les oiseaux. Christian, qui avait le nez dans son sac, ne m'a pas vu partir. Quand il s'est rendu compte que j'avais franchi la rambarde, il s'est précipité en hurlant.

Les gestes de panique de Byron avaient effrayé les oiseaux qui par dizaines, avaient pris leur envol tout autour de la jeune femme. Aveuglée par les plumes, assourdie par les piailllements, désorientée, cette dernière avait reculé, le dos à la falaise.

— Je n'ai aucun souvenir de la chute, murmure la vieille femme.

Jean-Jacques la sent frissonner. Il pose ses mains sur ses épaules, alors qu'elle continue d'une voix lasse.

— Je suis restée dans le coma durant plusieurs mois et on a dû m'hospitaliser pendant plus d'un an. J'ai beaucoup de chance d'être encore en vie.

Suzie s'arrête pour regarder la lune qui s'est levée sur le marais. Au loin, on n'entend plus que le rire étouffé des adolescents.

— Et Byron ? s'enquit finalement Rousseau.

— Christian a été traumatisé autant que moi, peut-être même davantage, car il m'a vue, impuissant, dégringoler dans le vide. Il est resté à mes côtés pendant ma convalescence, puis s'est installé à Antigonish.

— Vous ne vous êtes jamais mariés ?

— Nous l'avons été, pendant quelques années. Puis notre amour a pris une autre forme. Vous êtes gynécologue, je pense que vous avez une idée des conséquences de mon accident.

— Mais vous auriez pu...

— Les choses ont tourné autrement pour toutes sortes de raisons et c'est mieux ainsi. Nous sommes parfaitement heureux dans le paradis qu'est devenue cette île. Rentrons, maintenant, voulez-vous ?

Les paumes moites, Jean-Jacques choisit chacun de ses mots avec précaution.

— Est-ce que vous vous rendez compte que la présence de cet oiseau, ce cormoran à pattes rouges, n'est pas habituelle dans le Rhode Island ?

— Après ce que j'ai vécu, il n'y a plus rien de normal, vous savez.

— Je comprends, chère Suzie. Mais vous devez bien savoir que ce n'est pas par hasard que cette espèce particulière s'est installée ici, non ? Après votre accident...

— Certains événements nous dépassent. J'ai passé la plus grande partie de ma vie clouée sur cette île et dans ce fauteuil. Les oiseaux sont venus à moi. C'est ainsi.

C'est sans un mot qu'ils rentrent rue des Cerisiers. « Elle perd la tête. Cette vieille dame perd complètement la boule, il n'y a pas d'autre explication. Ou elle sait parfaitement ce qui se passe ici et elle me prend pour un imbécile. C'est peut-être encore pire. » Comme si son corps voulait le protéger de ses propres pensées, Jean-Jacques est incapable de poursuivre son raisonnement. Un puissant vertige l'oblige à empoigner le chambranle de la porte, alors que Suzie déverrouille la serrure dans un cliquetis qui lui

perce le crâne. Il pénètre dans la maison en tâtonnant puis, oubliant l'emplacement de l'interrupteur, trébuche contre la table et s'affale dans un fauteuil.

— Je ne suis pas si naïve, Jean-Jacques, croyez-moi. Les choses sont différentes de ce que vous pensez, murmure Suzie en lui tendant un verre d'eau.

Chapitre 25

Benjamin

Benjamin Still se gare à l'entrée du terrain vague. Les mauvaises herbes reprendront bientôt leur droit, mais, pour l'heure, le grand chapiteau du cirque Maximum trône au centre de l'arène, flanqué de deux petites tentes pour la billetterie et les friandises. Pour accompagner son café du matin, le policier se laisse tenter par une gaufre qu'il dévore en admirant le visage démesuré du clown sur les immenses affiches. Son déjeuner avalé, il interpelle une jeune fille habillée en écuyère pour lui demander où il pourrait trouver le directeur.

— Tonton est dans sa roulotte. Suivez-moi, je vous conduis.

Sans frapper, Still, bouillonnant d'énergie, pénètre dans le véhicule. Installé à une table pliante, un livre de comptes sous les yeux, Pasquale Morelli retire ses lunettes en fixant son visiteur d'un air mauvais.

— Je suis un collègue du policier qui vous a interrogé au sujet de l'assassinat de Romain Maréchal. Son supérieur, pour être plus précis.

— Et que puis-je faire pour vous ? lâche l'homme sans se lever.

— Pourquoi avez-vous menti à l'agent Doubleday ?

Les épaules Morelli s'affaissent, alors qu'il ferme son registre en laissant s'envoler quelques papiers qu'il récupère dans un geste brouillon.

— J'ai menti, moi ? À quel sujet ? soupire-t-il d'un air résigné.

— Vous le savez très bien.

Morelli s'essuie le front, mais reste coi. Still se fabrique un regard encore plus dur en se disant : « Voyons voir de quel bois il est fait, celui-là. »

— Alors ?

— Mais de quoi parlons-nous, exactement ? Pourquoi est-ce que vous m'agressez ?

— Ne vous moquez pas de moi, Morelli ! Contrairement à ce que vous avez prétendu, vous connaissiez très bien Romain Maréchal. Ou Rod Marshall, si vous préférez.

— L'architecte ? J'en ai déjà parlé avec votre collègue. Je pensais que c'était réglé, cette histoire ! s'offusque le directeur du cirque en gesticulant.

— Arrêtez votre numéro.

— Je vais vous répéter ce que j'ai expliqué à l'autre agent. Évidemment que je le connaissais... Depuis toujours. Mais la première fois qu'on est venu me poser la question, je me suis trompé, tout simplement. J'ai confondu. Je me suis emmêlé les pinceaux, si vous préférez. L'erreur est humaine, non ?

—Ça, c'est ce que vous avez tartiné à l'agent Doubleday. Mais moi, je ne vous crois pas.

—La fumée ne vous dérange pas trop, inspecteur ? demande Morelli en se calant dans sa chaise et en allumant un cigare.

Still sort un bonbon de sa poche, forme une boulette avec le papier et la lance vers la corbeille placée sous la table pliante. L'emballage rebondit sur le sol.

—Désolé, l'erreur est humaine.

L'homme le fixe quelques secondes, puis se lance :

—Je l'avoue, j'ai travesti la vérité lorsque je me suis entretenu avec votre collègue. C'est vrai, j'ai menti.

—Vous pourriez le payer cher. Très cher.

—Mais comprenez-moi bien, inspecteur. Nous autres, les voyageurs, sommes toujours la cible de toutes les accusations ! N'allez pas me dire le contraire. Les gens sont méfiants à notre égard. Ils ne nous aiment pas. Ou plutôt si, ils nous aiment le soir sous le chapiteau, mais nous trouvent suspects dès que nous sortons de la lumière. Vous savez bien que c'est vrai. C'est comme ça partout, en particulier dans un endroit comme celui-ci, où la plupart des gens ont, disons, une opinion partagée en ce qui concerne les personnes qui sortent de l'ordinaire. J'ai tort ?

—Inutile de sortir les violons. Ce n'était pas une raison pour mentir et prétendre que vous ne connaissiez pas Maréchal. Mentir à un officier de police, en plus... C'est un crime puni par la loi.

—S'il vous plaît, inspecteur, ne soyez pas si à cheval sur vos principes ! J'ai menti et je m'en excuse. Prenez ça comme un réflexe d'autodéfense. C'était déplacé, je ne peux pas le nier. Mais il me semble que vous avez brillamment coincé le coupable de cette terrible affaire, non ? Une vieille femme, c'est ça ? Quelle pitié ! Alors, nous pourrions oublier cet incident, d'accord ? Vous êtes venu pour me taper sur les doigts... Je comprends et j'ai fait mon *mea culpa*. Mais maintenant que c'est réglé, vous allez m'excuser, car j'ai beaucoup de travail administratif à faire, comme vous le voyez. Diriger un cirque, c'est aussi faire les comptes. Et puis, nous partons bientôt pour de nouvelles aventures, alors je vous laisse reprendre le cours de votre journée à l'extérieur de mon bureau. Au revoir, inspecteur.

Tournant le dos au policier, l'homme fait mine de reprendre sa lecture. Benjamin inspecte les lieux, une petite caravane avec cuisinette, et ouvre le robinet comme pour vérifier la pression d'eau. Pendant ce temps, l'autre l'observe du coin de l'œil. Benjamin s'approche d'une chaise de camping recouverte de vêtements, pose le tas sur le sol et s'y assoit, les jambes croisées.

—C'est beau, l'Amérique du Sud ? s'enquit-il en sortant de sa poche des papiers de bonbon qu'il envoie un à un en direction de la corbeille, cette fois en ratant son tir une fois sur deux.

—Vous avez des projets de vacances, inspecteur ?

—Tous ces paysages... Ça fait rêver !

—C'est bon, crachez le morceau, soupire Morelli au bout d'un moment. Je vois bien que quelque chose vous tracasse.

—Votre slogan sur l'affiche : « La Tournée dans les trois Amériques depuis 60 ans ». Ce n'est pas un peu exagéré ?

—Pas du tout ! Ne m'insultez pas. Nous sommes des gens de spectacle, mais certainement pas des menteurs. On part de la Nouvelle-Angleterre et on descend jusqu'en Amérique du Sud, aux confins du continent. Donc, on tourne bien dans les trois Amériques. On a beaucoup de succès, figurez-vous, dans l'autre hémisphère. Le public nous adore. Mon père a dessiné l'itinéraire de la tournée ville par ville lorsqu'il a commencé. J'ai pris la suite dans le plus pur respect de la tradition. Le cirque Maximum sillonne les routes depuis plus de six décennies. De père en fils, conclut fièrement Morelli.

—Le cirque, ce n'était pourtant pas votre truc, au début...

—Où êtes-vous allé pêcher une idée pareille, inspecteur ? J'ai le cirque dans le sang, comme tous les membres de ma famille.

—Ce n'est pas du tout ce que j'ai entendu dire.

Alors que Morelli se remet à griffonner, Still peut entendre le stylo grincer sur le papier.

—Vous êtes bien renseigné, maugrée finalement le directeur.

—À chacun son métier.

La cendre du cigare de Pasquale, déséquilibrée par son propre poids, finit par barbouiller le registre d'un petit monticule grisâtre dont il se débarasse en poussant un juron.

—Regardez ce que vous me faites faire ! J'ai bien failli foutre le feu à mes chiffres ! Maintenant, si vous n'avez pas d'autres questions, je vous inviterais à sortir d'ici.

—Et vos animaux, ils voyagent avec vous ?

—Bien entendu, voyons ! Nous possédons toutes les autorisations et tous les permis. Nous sommes en règle dans tous les pays que nous traversons. Tous les fonctionnaires de tous les pays tamponnent systématiquement l'ensemble de nos documents. Des formulaires de toutes les couleurs et de toutes les tailles. Les contrôles vétérinaires. Les contrôles d'hygiène. Les contrôles du bien-être psychologique des bêtes. Tout ce que vous voulez. Nous sommes en règle sur toute la ligne. Vous voulez vérifier ?

—Même pour les oiseaux exotiques ? continue Still, imperturbable.

—Nous n'avons aucun oiseau dans nos numéros.

— Je sais.

— Alors de quoi parlez-vous ?

— Je pense que vous vous en doutez.

— Les spécialistes des oiseaux, vous les trouverez au musée. Ce n'est pas ce qui manque, sur cette île. Ne m'ennuyez pas avec les oiseaux ici.

L'inspecteur lance une nouvelle boulette de papier sur le sol, à quelques centimètres de la poubelle, puis reprend en disant :

— Vous connaissez Derek Fineland ?

— Vous outre passez vos droits ! Vous ne pouvez pas passer la journée ici à me poser des questions ! J'ai du travail. Laissez-moi tranquille et fermez la porte derrière vous !

— Vous préférez que je revienne avec un mandat et qu'on aille au commissariat ? C'est facile, vous savez. Vous n'avez qu'un mot à dire...

Pasquale réfléchit quelques secondes avant de répondre :

— Très bien, inspecteur. C'est vrai, je connais Derek Fineland. Et oui, il est possible qu'on vous raconte des choses à mon sujet et au sujet du transport de certains animaux qui ne font pas partie du spectacle. Mais c'est du passé tout ça. *Tutto é finito*. Cela ne me concerne plus. Vous comprenez ? C'est fini. *Basta così* !

Sans un mot, Still quitte la caravane en laissant la porte grande ouverte.

Chapitre 26

Faire le point

Faire le point dans un espace ouvert loin des échafaudages devenait une nécessité. Une question de santé mentale, avait plaidé Benjamin Still pour qu'on leur ouvre la grande salle de réunion du quatrième étage, habituellement réservée aux événements protocolaires. Robert Doubleday a placé devant lui des marqueurs et des Post-its de couleur. Les pieds sur la table, l'inspecteur Still se balance en suçant un bonbon.

— On devrait travailler ici plus souvent, déclare-t-il en s'étirant.

— Tu te sens d'attaque pour commencer, chef?

— C'est quand tu veux.

— Ensuite, il faudrait s'occuper du transfert de madame Bloom, ajoute Doubleday en punaisant de grandes feuilles au mur. Elle ne peut pas rester indéfiniment sur l'île, même chez elle en résidence surveillée.

— Ce n'est pas un problème. Avec la police de Pembroke, j'ai convenu qu'elle resterait à Golden Island jusqu'au procès. Ils nous en doivent une, après tout.

L'inspecteur attrape le carnet posé sur la pile de dossiers qu'il a traînée avec lui, remplit deux verres d'eau et repose la carafe au centre de la table sur un plateau argenté.

— De toute façon, il n'y aura pas de procès. Pas pour elle, en tout cas.

— À cause des vélos? demande Doubleday.

— À cause des vélos. Entre autres.

Les deux policiers étaient intimement convaincus que la vieille dame n'avait aucun rapport avec l'assassinat de l'architecte, malgré ses soi-disant aveux. La haine viscérale qu'elle vouait à ce qu'était devenue son île l'avait effectivement poussée à faire du mal. Mais Maréchal n'était pas sa cible : sa cible était la réserve naturelle. L'apparition soudaine des vélos, si elle étayait l'hypothèse d'un complice, constituait pour eux une preuve supplémentaire de son innocence.

Le nez dans ses notes, Benjamin récapitule à haute voix la chronologie des événements, même s'il connaît par cœur cette ligne du temps qu'il a dessinée cent fois dans son calepin. Robert l'écoute en inscrivant les dates en grand format sur le tableau improvisé. Début des années 1980, les premiers *Pattes rouges* sont signalés sur l'île; 1983, Romain Maréchal construit sa première maison; 1984, ouverture de la réserve naturelle avec changement de zonage dans tout le secteur situé entre la limite sud de Narrow Point et le phare de South Point, incluant tout le littoral et le marais; en 1986, c'est

le musée qui sort de terre, un legs important de Maréchal. Puis le prix des terrains explose, les riches envahissent Golden Island et l'architecte devient de plus en plus populaire.

— Grâce à la réserve, grâce aux oiseaux, conclut Still. Pour Maréchal, c'est la gloire.

GLOIRE, note Doubleday en majuscule sur les feuilles punaisées au mur.

Maréchal était-il impliqué dans le trafic d'œufs de cormorans qui, de plus en plus, se dessinait comme toile de fond de cette affaire ? Peut-être bien. Il aurait eu de bonnes raisons de chercher à faire grimper le prix de ses maisons grâce à la limitation du nombre de terrains constructibles. Ce qui est rare est cher, ce qui est cher est convoité. L'exclusivité crée la gloire, Maréchal le savait parfaitement. Mais ce dernier était loin d'être le seul à avoir profité de la présence du *Phalacrocorax gaimardi*... Pour les autres, c'était juste une question d'argent.

— Après la gloire, l'argent, énonce Robert en dessinant un grand signe de \$ à côté des dates.

Qui s'était enrichi grâce aux oiseaux ? Qui en avait profité ? Toute l'île. À part ceux qui n'avaient pas réussi à faire face à la nouvelle réalité d'Antigonish, comme les commerçants qui avaient fait faillite et, tragiquement, Joseph Bloom. S'adapter ou mourir. Et qu'en est-il de Derek Fineland ? S'était-il enrichi ? Difficile à dire. Si le trafic d'oiseaux lui avait rapporté le gros lot, pourquoi continuer d'entretenir ce camping miteux ?

— Même s'il est mouillé jusqu'au cou, ce pauvre type n'est pas le cerveau du trafic, tranche Still.

— Et ce menteur de Pasquale Morelli ?

— Une courroie de transmission pour transporter les animaux, rien de plus.

Sur les feuilles noircies, les noms et les dates se chevauchent. Doubleday a même dessiné un oiseau dans un coin d'une page, dont il a colorié les pattes au marqueur rouge.

— Et Christian Byron ?

La question qu'ils se gardaient pour la fin. Il était évident que la présence des *Pattes rouges* avait transformé sa vie. Byron était très impliqué avec les ornithologues et dirigeait le musée presque bénévolement. Mais les oiseaux expliquaient-ils sa fortune ? En aucun cas. Il avait hérité d'un beau magot grâce à son père, un industriel de Phoenix, bien avant de s'installer à Antigonish. Et il avait donné à la communauté bien plus qu'il n'avait reçu.

— Si ce n'est pas pour l'argent, on revient à la gloire, fait valoir Still.

— Mais quel est le rapport avec l'architecte ? Le nom de Byron n'est jamais sorti au cours de l'enquête.

—C'est vrai... Mais il doit quand même être impliqué de près ou de loin dans le trafic d'oiseaux, car, après tout, il est le seul véritable spécialiste, sur cette île. Lui et la copine de Rousseau, la dame handicapée. Ces deux-là n'auraient pas été leurrés si facilement par l'apparition miracle d'une espèce animale vivant à l'autre bout du monde.

—Alors, on n'a pas le choix. Il faut aller au musée, tranche Double-day en rebouchant ses feutres.

—On n'a pas le choix, tu as raison. Tant pis pour l'architecte.

—On fait une pause dans l'enquête ? s'étonne Robert.

—Cette histoire de réserve naturelle pollue l'affaire Maréchal. Au pire, il n'y a aucun lien entre le meurtre et les oiseaux, et on aura perdu une journée. Mais on n'a pas le choix, il faut qu'on s'occupe d'abord de ces foutus piafs.

—Si j'étais toi, je ferais attention à mon vocabulaire. Ces *foutus piafs*, comme tu les appelles, sont la raison d'être de l'île. Enlève la réserve, et Golden Island redevient Antagonish. Et qui irait passer ses vacances à Antagonish ?

—Certainement pas le rappeur DJ King et sa douce, répond Still. Comment vont-ils, ces deux-là ?

—Ils menacent de traîner la municipalité en justice à cause de leur accident, mais ils vont mieux. Ils ont quitté l'hôpital.

—J'irai leur rendre visite avant d'aller à Narrow Point...

Pendant que Robert retire les punaises du mur, Benjamin tente de recréer une pile avec les feuilles volantes éparpillées sur la table.

—Et puis, non. Je n'irai pas au musée, décide-t-il en sortant son cellulaire de la poche de sa chemise. On va plutôt faire venir Christian Byron à nous. Je suis curieux de voir combien de temps ça lui prendra pour réagir quand il apprendra que la vieille Amanda Bloom assassine ses protégés...

Un grand sourire aux lèvres, il compose le numéro de téléphone de Jacynthe Lord.

Chapitre 27

La consternation

La consternation. Puis la panique. Au musée de Narrow Point, la nouvelle s'est répandue à la vitesse d'un piqué de fou de Bassan. Exterminer des oiseaux, comment était-ce possible ? Pire, tuer dans l'œuf une espèce entière. Un génocide ! Les membres de la Ligue pour la protection de la faune aviaire et les adhérents de la Société des ornithologues passionnés se serrent dans les bras les uns des autres, sanglotent, reniflent. Et l'assassin... Une vieille femme ? La vieille qu'ils ont tous déjà croisée sur l'une des plages de South Point ou sur la lagune ? Cette femme qui, en plus, est impliquée dans le meurtre d'un architecte célèbre ? Un démon ! Impossible d'y croire, quelle tragédie ! Pouvait-on vérifier ? La source était-elle digne de foi ? Oui, c'est l'ex-femme du policier qui l'a raconté à la boulangère chez qui tous achètent des croissants. Une excellente source. Une source de premier choix. Son ex-femme ? Pourquoi ont-ils divorcé ? Et si les dommages commis étaient irréparables ? Si la population de *Phalacrocorax gaimardi* de Golden Island disparaissait pour toujours, qu'adviendrait-il ? La réserve naturelle survivrait-elle à son emblème ? Le musée survivrait-il à sa raison d'être ? Faudrait-il déménager toutes les installations et se trouver une autre Golden Island ? Repartir à zéro, explorer un nouveau territoire, se familiariser avec une nouvelle espèce ?

Seul dans son bureau, à l'abri du pitoyable mélodrame qui se joue au campus, Christian Byron se sent infiniment triste et fatigué. Il sait ce que signifie une rencontre avec l'inspecteur Still, mais il n'a pas le choix. Si cette histoire d'œufs est vraie, alors l'emplacement des caches et des nids est connu. Et si c'est le cas, c'est que Derek Fineland a parlé. C'était inévitable. Il est même étonné que les choses aient duré tant d'années. Il fallait bien que quelqu'un, à Golden Island, se rende compte de quelque chose. La vieille Amanda Bloom ? Il est affligé que ce soit elle. Pauvre femme... Mais au fond, peut-être qu'il fallait que ce soit elle. La mère de Joseph.

Chapitre 28

Christian Byron

Christian Byron grimpe quatre à quatre les marches du bâtiment en travaux, indifférent aux ouvriers poussiéreux qu'il croise dans la cage d'escalier. Benjamin Still, qui l'attend près des ascenseurs au quatrième étage, le félicite pour son tonus avant de le précéder dans la salle de réunion, dont la corbeille déborde encore d'emballages de bonbons à la menthe. L'homme est un notable respecté et il mérite le confort dû à sa réputation. Au pire, la véritable salle d'interrogatoire n'est pas très loin. La cellule non plus.

— Merci de me recevoir si rapidement, inspecteur. Vous savez pourquoi je suis ici ?

— J'ai ma petite idée.

Les yeux azur de Byron sont mis en valeur par la pochette en soie bleue qui dépasse d'un compartiment de sa veste de trek. « Un homme à la fois sportif et chic », note mentalement Still en le comparant à Jean-Jacques Rousseau. À peu près du même âge ou au moins de la même génération, mais aussi différents qu'on peut l'être. Comme deux joueurs de tennis prêts à commencer un match, les deux hommes se jaugent du regard. Byron hésite à attaquer, mais Still lui cède le premier service.

— Vous vouliez vérifier la véracité d'une information, c'est exact ? demande le policier en s'efforçant de garder une expression faciale aussi neutre que possible.

— C'est exact.

Byron sort un mouchoir d'une des multiples poches de son pantalon d'armée, s'essuie le front, se sert un verre d'eau. « Il a besoin d'aide pour se lancer. Tu veux que je te tende une perche ? Allons-y. »

— Vous voulez confirmer que des nids de Cormorans à pattes rouges ont bien été détruits au cours des dernières années. Je vous le confirme. L'ampleur des dégâts n'a pas été chiffrée, car on ne s'est pas rendu sur place pour vérifier. Mais la personne qui s'est dénoncée a été formelle sur la nature du préjudice.

— C'est Amanda Bloom ?

— Oui, c'est bien elle. Ce que nous savons aussi avec certitude, c'est que la population de *Phalacrocorax gaimardi* a été introduite artificiellement sur l'île. Les oiseaux sont importés ici illégalement depuis des décennies.

Byron ne sourcille pas. C'est d'une voix blanche qu'il demande au policier s'il comprend les conséquences de sa découverte.

— Si cette information est rendue publique, Golden Island perdra son statut de réserve protégée, murmure-t-il.

— On va prendre le risque.

Tout en se servant à son tour à boire, Benjamin observe du coin de l'œil la mâchoire contractée de son visiteur. « Il est en train de réfléchir, se dit-il. Il calcule. Un fichu manipulateur avec son beau sourire et ses airs prétentieux. » Le policier n'a plus qu'à être patient et à récolter des aveux ; c'est presque trop facile.

— J'imagine que cette information est confidentielle, mais connaissez-vous l'identité de la personne qui est à l'origine de ce... De ce trafic ?

Byron s'étrangle sur son dernier mot, fixe son verre d'un air absent, puis regarde Still droit dans les yeux.

— Derek Finland, laisse tomber l'inspecteur en faisant rouler un bonbon à la menthe sur la grande table lisse.

— C'est ce que je craignais, souffle Byron.

« Ainsi, tu veux faire porter le chapeau à Finland ? pense Still en débballant lentement sa friandise. Tu me prends vraiment pour un débutant. » Le policier sort son calepin et feint d'y inscrire quelque chose. Il a tout son temps. En sueur, Byron se cale dans la chaise et déboutonne le premier bouton de sa chemise.

— Vous faites fausse route, lâche-t-il finalement.

— Qui, alors ?

— Vous le savez très bien.

— Vous êtes venu pour vous dénoncer, Byron ?

L'autre ne rétorque pas.

— Ce que je suis curieux de savoir, c'est votre mobile, continue le policier. Une chose est sûre, vous ne l'avez pas fait pour l'argent. Pourquoi, alors ? La gloire ? Cet oiseau a fait de vous la personne la plus respectée de l'île. L'autorité, le maître spirituel de cette bande de crétins avec leurs jumelles. C'était ça, votre motivation ?

— Ne soyez pas méprisant, Still.

— C'était quoi, alors ? La sensation de jouer à Dieu ? Créer de toutes pièces un mystère de l'évolution ? Mais vous avez fait encore mieux, Byron, sans même le savoir. Avec votre petit trafic, vous avez radicalement transformé cette île et ses habitants. Ce n'est pas le jeune Joseph Bloom qui dirait le contraire. Votre précieuse réserve ornithologique a transformé sa vie en enfer. Et il en est mort !

— Vous ne savez pas ce que vous dites, vous ne comprenez rien !

— Vous vous croyez tout-puissant dans votre petit royaume, pas vrai ? Vous êtes au-dessus des autres ? Un être supérieur, c'est bien ça ?

Incapable d'en entendre plus, Byron saisit son verre et le lance contre le mur, maculant le sol de la salle de réunion d'une tache sombre.

— Vous ne comprenez rien ! Pour vous, il n'y a que l'argent et la gloire dans la vie ? hurle-t-il.

Pris de tremblements, en larmes, Byron s'écroule sur sa chaise. Sa fière chevelure est en bataille, ses traits sont tirés, il a vieilli de 100 ans.

— Alors, expliquez-moi, répond Still, en radoucissant le ton. Mais avant, prenez le temps de respirer un moment tout seul.

L'inspecteur sort de la pièce sur la pointe des pieds et rejoint Robert Doubleday est dans le couloir. Cinq longues minutes s'écoulent avant que les sanglots ne s'étouffent.

— Les oiseaux ne se sont jamais adaptés, déclare Christian Byron quand les deux policiers réapparaissent. C'était ça, le problème. Malgré tous nos efforts, ils ne se sont jamais totalement adaptés.

— Commençons par le commencement, voulez-vous ?

Still allume son magnétophone, alors que Doubleday reste sur le pas de la porte, les bras croisés, trop concentré pour bouger un muscle. Après avoir bu une gorgée d'eau dans le verre que Still lui tend, Byron commence à parler.

— Toute cette histoire remonte au début des années 1980. Vous étiez encore au sein de votre mère, tous les deux, et encore... Je voyageais à travers l'Amérique. J'étais parti avec des copains de Phoenix, un groupe d'étudiants en biologie comme moi. Arrivés au Mexique, nous nous sommes séparés. Chacun est parti de son côté. J'ai décidé de pousser vers le sud et j'ai rencontré Suzie Bach.

Elle voyageait seule, elle aussi, belle rouquine pleine de vie, volontaire comme nulle autre. Ils étaient tombés amoureux et avaient vécu des mois d'une intensité au-delà des mots. Leur histoire ne devait jamais s'arrêter, ils n'avaient aucune raison de revenir. Lui, dans sa vie étudiante ennuyeuse, et elle, dans son île du Rhode Island où il ne se passait jamais rien. Ils avaient même pensé acheter un bout de terre pour vivre comme des *campesinos* ; ils ne devaient jamais retourner aux États-Unis. Jamais. Les larmes à nouveau au bord des yeux, Christian Byron soupire.

— Mais Suzie a eu un terrible accident. Au Chili. C'était de ma faute. Elle a failli en mourir... Je ne me le suis jamais pardonné.

Les deux policiers l'écoutent décrire la falaise, les oiseaux, la culpabilité, la honte. À cause de lui, Suzie ne pourrait plus jamais marcher, escalader des montagnes ou nager. Elle ne pourrait plus connaître la félicité d'une sieste sur une plage, elle ne sentirait plus les embruns d'un océan lointain lui caresser le visage, elle ne se réveillerait jamais plus au chant d'oiseaux exotiques... Alors, il avait décidé de faire venir les animaux à elle.

—C'était mon idée fixe, mon obsession. Je ne pouvais plus fermer l'œil sans revivre l'horrible scène de la falaise. Et la seule image que j'avais en tête, c'est celle des oiseaux. Ces oiseaux de malheur...

Puis, Byron avait raccompagné Suzie dans le Rhode Island et passé des mois à lire tout ce qu'il pouvait sur le *Phalacrocorax gaimardi*.

—Je m'abonnais à toutes les revues et posais des questions à des spécialistes du monde entier, poursuit-il. Il n'y avait pas grand-chose à apprendre, mais ces oiseaux me hantaient jour et nuit.

Il prend une pause, histoire de laisser Benjamin Still se projeter quarante ans en arrière. Une île quelconque sur le littoral atlantique et un amour plus fort que tout qui entraîne un jeune homme au bord de la folie.

—Suzie était dans le coma. J'allais la voir deux fois par jour à l'hôpital. Tout en lui caressant les mains, je lui parlais de nos voyages et je lui jurais que, quand elle se réveillerait, elle pourrait voir des oiseaux tous les jours. Ils étaient mon cauchemar, mais ils seraient ma rédemption.

Les joues en feu, il prend une nouvelle gorgée d'eau, et enchaîne :

—Le reste du temps, je sillonnais la côte comme un zombi. De nombreuses espèces marines y nichaient déjà, alors pourquoi pas les *gaimardi* ? Surtout avec cette magnifique baie qui se trouvait de l'autre côté du marécage... Je me disais qu'elle ferait un garde-manger idéal. Quand Suzie est sortie du coma et qu'on l'a sue hors de danger, je suis retourné en Patagonie pour réfléchir à la manière de transporter les animaux et de leur faire traverser les frontières. J'avais la conviction que je pourrais réparer le passé. Vous comprenez ?

Non, Still ne comprenait pas, mais il était fasciné.

—À l'époque, il y avait des dizaines de colonies de cormorans à pattes rouges dans des coins reculés et je n'ai eu aucune difficulté à en capturer avec des filets. J'ai passé des jours entiers près des falaises, et j'ai ramené trois couples d'adultes en prenant des risques dont vous n'avez pas idée. J'ai traversé tout le continent en camionnette avec la peur au ventre. Arrivé à Antigonish, j'ai relâché les oiseaux. Le résultat a dépassé mes espérances.

Au bout de quelques jours, les cormorans avaient construit des nids. Suzie, de son côté, commençait à pouvoir sortir de chez elle. Elle s'était installée chez ses parents, au village, dans leur maison de la rue des Cerisiers qu'elle habite encore aujourd'hui. Un jour, Byron l'avait conduite jusqu'à la falaise, puis portée dans ses bras jusqu'au bout du chemin. Les fleurs sauvages qu'il avait mille fois piétinées à force d'allers-retours formaient à présent un long tapis qui s'ouvrait sur un escarpement rocheux.

—Si vous aviez vu l'éclair de bonheur dans ses yeux quand elle les a vus ! Ça en était presque insupportable tellement c'était beau. Ma Suzie revenait à la vie... Nous pleurions tous les deux de joie. Ça m'a convaincu

que tous ces risques en avaient valu la peine. Malheureusement, quelques mois plus tard, deux des trois mâles sont morts.

—Et vous êtes retourné en chercher d'autres.

La tête penchée en avant, les yeux rivés sur son verre vide, le vieil homme articule chaque mot comme s'il avait répété la scène des milliers de fois.

—Ç'a été un périple encore plus complexe. J'avais accompli mon premier voyage avec mes tripes. Celui-là, je le faisais en toute lucidité. J'étais moins téméraire, plus conscient du danger. Et puis, je ne pouvais pas me permettre de perdre mon temps. Il fallait agir vite. Je ne voulais ni éveiller les soupçons ni me séparer trop longtemps de Suzie, qui était en train de reprendre des forces. Elle avait besoin de moi. Et je ne pouvais pas la décevoir.

Byron était désespéré. Les colonies de *gaimardi* étaient accessibles, mais le voyage de retour avec les oiseaux le terrifiait. Un soir, dans un bar perdu, il avait rencontré un jeune homme, américain comme lui, qui avait l'air tout aussi misérable. Ils avaient sympathisé autour d'un verre, puis deux. Le pauvre type travaillait dans un cirque et avait un besoin urgent d'argent. Ils s'étaient rapidement rendu compte que l'un et l'autre connaissaient Antigonish, ce caillou dans l'Atlantique, car l'île faisait partie de la tournée du cirque Maximum. Une coïncidence si improbable qu'ils avaient pris la chose comme un clin d'œil du destin. L'alliance avait été scellée dans l'alcool et l'odeur d'un mauvais cigare. Le nouvel ami de Byron se disait prêt à l'aider moyennant une grosse somme. Puisque le cirque faisait traverser le continent à une ménagerie entière, il allait pouvoir convoier les oiseaux de manière sécuritaire et beaucoup moins risquée.

—Et ç'a fonctionné. Au bout d'un moment, on a même réussi à transporter des œufs dans des couveuses. La période de ponte correspondait au moment où le cirque était dans les parages. Pasquale Morelli prenait des risques, mais je le payais bien. Une fois sur l'île, c'est moi qui disposais les œufs et les oiseaux sur la falaise. Je connaissais parfaitement leurs habitudes.

—Et Suzie ?

—Suzie était heureuse et c'est tout ce qui comptait. Au bout de quelques mois, la rumeur s'est répandue au sujet de la colonie et les biologistes ont commencé à s'intéresser à Antigonish. Quand on a décidé de créer une aire protégée sur l'île, elle a été folle de joie.

Puis, progressivement, l'île s'était transformée. Cela s'était fait de manière si lente, que ni lui ni Suzie n'en avaient eu conscience. L'implantation de la réserve naturelle, un lieu classé, avait entraîné l'expropriation de certains résidents qui habitaient à proximité de ce qu'on appelait encore,

à cette époque, le marécage. Le prix des terrains augmentait, en particulier à South Point, en raison du changement de zonage. Des gens de plus en plus aisés venaient désormais y passer leurs vacances pour profiter de cette aire de conservation comme d'un abri naturel qui leur assurait tranquillité et anonymat. De nouvelles enseignes plus chics remplacèrent les anciens commerces et plusieurs durent fermer boutique...

— Et c'est ici que Joseph Bloom fait son entrée. Ou plutôt, sa sortie, laisse tomber Still comme un coup de marteau.

Le vieil homme sursaute et son visage se durcit davantage.

— Ce qui est arrivé au jeune Bloom est une tragédie. Je connaissais sa boutique, je l'aimais bien. J'ai assisté à ses funérailles, j'ai donné de l'argent à sa famille et j'ai tout fait pour essayer d'atténuer leur peine...

— Et Derek Finland ?

— Lui aussi était inconsolable. Il venait de perdre son meilleur ami et son associé. Je l'ai aidé à installer son camping sur le terrain de son père. Je lui ai donné des conseils, mais le pauvre n'a jamais eu la fibre commerciale. Alors, j'ai pensé que je pourrais lui donner un coup de pouce en lui demandant de s'occuper des oiseaux. Comme je commençais à me faire trop vieux pour crapahuter dans les rochers pendant la nuit, je me suis dit que finalement, ça pouvait le remettre en selle.

— Et vous déculpabiliser ?

— Personne n'aurait pu prévoir que l'importation des oiseaux aurait eu de telles conséquences sur l'immobilier. Jamais, je dis bien jamais, je ne me suis senti coupable du décès Joseph ! Ce qui est arrivé est le résultat d'une suite d'éléments extrêmement complexes qui n'ont aucun lien avec moi.

— Vous en êtes pourtant l'unique responsable.

— À ce compte-là, je devrais aussi me sentir responsable de toutes les bonnes choses qui sont arrivées à l'île depuis l'ouverture de la réserve ! Demandez autour de vous... Personne ne se plaint de ce qu'Antigonish est devenue !

Still continue de prendre des notes en ignorant le magnétophone, alors que Robert Doubleday n'a pas bougé d'un pouce tant il est captivé par le récit.

— Voilà, vous savez tout, conclut Byron.

— Vous avez fini par divorcer ?

— C'est exact. Suzie m'a quitté quelques mois après le suicide de Joseph Bloom.

— Alors, pourquoi avoir continué ce trafic ? Et pendant toutes ces années ? insiste Doubleday.

— J'ai voulu faire machine arrière des dizaines de fois...

—Parce que cette histoire d'oiseaux n'avait plus de sens, ou à cause de l'argent que réclamait Morelli ?

—L'argent n'a jamais eu aucune importance pour moi, vous devriez le savoir, agent Doubleday, lance Byron avec mépris.

Le policier encaisse le coup sans rien laisser paraître. L'interrogé poursuit en fixant l'inspecteur Still. «Il a le sens de la hiérarchie», pense ce dernier.

—Morelli insistait pour continuer, c'est vrai, admet l'autre. Dès que j'évoquais la possibilité d'arrêter, il avait un nouvel argument pour poursuivre notre entreprise. Mais le plus important, c'est que la colonie de cormorans avait besoin de nous pour survivre. Il y a toujours eu un grand taux de mortalité chez les oisillons. Même avant... Amanda. On devait toujours ramener davantage d'adultes et aussi, des œufs, évidemment. Avec la réserve, le musée et les ornithologues, je me suis fait prendre dans un cercle vicieux. Les responsabilités, les représentations, les donations... La machine s'est emballée.

—C'est vous la victime, si je comprends bien ?

Christian Byron se lève d'un coup en bousculant sa chaise qui crisse sur le sol comme un ongle sur un tableau noir.

—Vous êtes une bande d'ignorants ! J'ai une immense responsabilité envers la communauté depuis des décennies. Immense, répète-t-il, les yeux exorbités.

—Qui d'autre était au courant de votre trafic ?

—Je vous l'ai déjà dit. Personne, à part Fineland et Morelli, répond Byron en remplaçant sa chaise.

—Et Romain Maréchal, là-dedans ?

Le regard lunaire de l'homme ne laisse aucun doute aux deux policiers : il ignore totalement où ils veulent en venir. «Tant pis pour l'architecte, on ne peut pas gagner sur tous les tableaux», reconnaît Still en attrapant la veste qu'il avait posée sur le dos d'une chaise. Ils en ont assez entendu. Inutile d'arrêter Byron pour le moment, ils devaient d'abord interroger les complices. Et puis, le vieux n'était pas du genre à s'enfuir comme un lâche. Avec toutes ses responsabilités...

—Nous allons convoquer Derek Fineland.

—N'incriminez pas Derek !

—Ne me donnez pas d'ordres.

—Je vous en supplie, il a déjà assez souffert...

—Il a joué un rôle actif dans cette affaire. On ne peut pas l'ignorer.

—Mais il n'a aucune responsabilité dans quoi que ce soit. Il suivait mes instructions, c'est tout. Par pitié, laissez-le en dehors de ça...

Les paroles de la vieille Amanda Bloom reviennent à la mémoire du policier. Protéger Derek, à tout prix.

—Ce que vous avez fait est complètement illégal, reprend Still pour mettre fin à la discussion.

—Si vous rendez cette histoire publique, vous vous doutez de l'onde de choc que ça va provoquer...

—Je vois difficilement comment l'éviter.

—Et puis, faites ce que vous voulez. C'est trop tard, de toute façon, balbutie le vieil homme avant de s'effondrer à nouveau sur la table, le visage enfoui dans le creux de son bras.

Quand il relève la tête, les deux policiers ignorent comment interpréter son sourire grimaçant brouillé par les larmes... Un signe de défaite ou de pathétique victoire?

—Il n'y aura bientôt plus aucun *Phalacrocorax gaimardi* à Golden Island. Pasquale Morelli a finalement décidé d'arrêter. C'est terminé.

Chapitre 29

Le rendez-vous

Le rendez-vous avec Benjamin est enfin pris. Depuis cette promenade pénible avec Suzie dans le marais, Jean-Jacques a tant de choses à lui dire ! Le taxi dépose le médecin montréalais devant un grand cube blanc aux proportions parfaites. Il contemple les arcs-en-ciel dessinés par les vaporisateurs qui rafraîchissent la pelouse, quand il entend la voiture de police s'engager sur l'allée en gravier. Benjamin semble en pleine forme. La vilaine tache de sang qui enlaidissait son œil a disparu. Ses traits sont frais, enjoués, sa poigne est solide et empressée.

Ils avaient convenu de se retrouver chez DJ King. Le roi du rap est son nouvel ami, après tout. Jean-Jacques aurait été prêt à faire la route jusqu'à North Point, mais le policier s'était dit ravi de le retrouver au village, car il avait de toute façon prévu d'aller saluer le King en fin d'après-midi. « Comme vous connaissez tout le monde à Golden Island et que vous êtes plus social que moi, vous serez mon acolyte et on joindra l'utile à l'agréable », avait-il plaisanté.

— Aurons-nous le temps de discuter en privé après cette visite de politesse ? s'inquiète Rousseau alors qu'ils approchent de la porte métallique.

— Pas de problème, répond l'inspecteur en lui posant une main rassurante sur le bras. On prendra tout le temps qu'il faudra quand ce sera fini. On fait une petite visite rapide et on repart. Vous donnerez le signal de départ quand vous voudrez.

Si seulement Benjamin savait... Les derniers mots de Suzie Bach résonnent encore dans les oreilles du Canadien. « Je ne suis pas si naïve, les choses sont différentes de ce que vous pensez. »

— Vous reconnaissez le style ? Cette maison est signée Romain Maréchal, fait remarquer Still en passant sa paume sur la porte lisse et tiède.

— Oui, ces deux-là se connaissaient. DJ King m'a même raconté l'histoire de leur rencontre.

— Alors, vous en savez plus que moi.

Le bras droit en écharpe, le rappeur serre Jean-Jacques à l'aide de son bras valide et l'enveloppe dans son grand peignoir en satin bordeaux. Sa chaîne de gangster, nichée dans le tissu mou, brille comme un bijou dans son écrin.

— Ça m'aurait fait de la peine de partir sans t'avoir vu une dernière fois, camarade ! Viens, je vais te faire visiter. Bienvenue dans mon palace ! Et vous, le policier, servez-vous un verre.

Arpentant le vaste salon, Rousseau découvre les colonnes au fini lustré, les hauts plafonds ouvragés en cuivre et les murs gainés d'aluminium où l'image des deux hommes se reflète à l'infini.

— Votre intérieur ne manque pas de personnalité, risque le médecin.

— J'adore ! Maréchal a tout de suite compris à qui il avait affaire.

Le rappeur s'écroule dans le canapé et allonge ses pieds sur la table basse en verre dépoli. Il porte des chaussettes Yves Saint-Laurent sous ses tongs en plastique. Lorsque Jennifer-Ann fait son apparition, elle exhibe la même sortie de bain moirée et des chaussettes de bon goût sous ses nu-pieds à talons hauts. Benjamin a refusé le verre de champagne, mais picore les arachides présentées dans un saladier Murano.

— Je venais prendre des nouvelles de votre épaule, commence-t-il. Et aussi, vous adresser mes condoléances personnelles concernant Romain Maréchal. Je n'ai pas été honnête avec vous quand je vous ai accueilli, l'autre jour, mais vous comprenez maintenant qu'on avait une enquête en cours...

— Ne vous tracassez pas pour ça, mon vieux, réplique DJ King. À L.A., on est bien servi, question meurtres. Remarquez, on ne s'attendait pas à autant d'action dans ce trou perdu. Je dis ça sans offense, inspecteur.

— Et cette histoire d'évasion, houlala ! renchérit Jennifer-Ann en trempant les lèvres dans sa flûte.

— Une chasse à l'homme et un meurtre dans la même semaine, c'est comme à la maison, pas vrai, bébé ? Mais comme on était ici pour se reposer, on va faire nos valises et filer au Belize, histoire de finir les vacances sur une meilleure note. On part demain, annonce le rappeur.

— J'espère que Golden Island ne vous a pas perdus pour toujours, se désole le policier avec une politesse et une diplomatie que Rousseau ne lui connaissait pas.

— Comme vous voyez, mon vieux, la maison qu'a imaginée Maréchal est à mon image et reste magnifique, même si ce pauvre Romain n'est plus ici pour l'admirer avec moi. Et puis, au prix que je l'ai payée, on compte bien en profiter encore un peu, hein bébé ? Un très grand artiste, ce Maréchal. Un visionnaire. Le meilleur, claironne le rappeur dans un geste emphatique embrassant à la fois la vue spectaculaire sur la mer, l'espace piscine et la magistrale cheminée. Buvons à sa santé !

« Se doute-t-il qu'il porte encore dans sa chair l'empreinte des che-
veux de l'architecte ? » songe Rousseau en levant son verre de jus d'orange pour trinquer avec les autres. Ce faisant, il croise le regard du policier.

— Selon ce que j'ai appris, Romain Maréchal avait une forte personnalité... Vous confirmez ? demande ce dernier.

Rousseau lui sourit. Le ton faussement détaché employé par l'inspecteur lui confirme que la question n'a rien d'anodin. « Voyons ce que Benjamin a en tête », se dit-il.

— Maréchal ? Un vrai salopard ! lance DJ King.

Celui-ci éclate de rire et finit son apéritif cul sec, puis verse à nouveau du champagne jusqu'au bord de sa flûte.

— Ça faisait plus de dix ans que je le connaissais et je ne m'étais toujours pas habitué à ses crises de colère. Quel type imbuvable il pouvait parfois être !

— Vous avez une manière insolite de décrire votre ami, le gronde Rousseau en piochant à son tour dans les amuse-gueules.

— Soyons clairs sur une chose... J'adorais ce fils de pute, assure DJ King. Et on ne dira pas de mal des morts dans ma maison.

Jennifer-Ann se signe, alors que son conjoint embrasse la croix en or emmêlée dans sa breloque de rappeur.

— Mais quel fils de pute ! répète-t-il en souriant.

— Il avait sans doute beaucoup d'amis, continue Still sur un ton léger.

— Pas vraiment. À part les gens à qui il vendait des palaces, bien sûr.

— Une vie sociale bien remplie ?

— Ça oui, toujours entouré. Il traînait sa petite cour partout où il allait.

— Des artistes comme lui ?

— Des gens avec qui il couchait, surtout. Qu'en penses-tu, bébé ? C'étaient des artistes ? En tout cas, des personnes avec beaucoup moins de charisme que lui... Vous me suivez ? Des gens qui manquent de *swag* ; pas comme toi, Jean-Jacques ! Dans les soirées, il en trimbalait toujours un ou deux avec lui pour les exhiber. Sacré pervers...

— Et vous, vous l'aimiez bien, Maréchal ? enchaîne Still.

— Vous savez, dans notre milieu, tout le monde s'aime bien. Et puis, c'est grâce à lui que j'ai découvert ce petit paradis.

Rousseau termine sa coupe, car, selon lui, le rappeur continuera dans cette veine et n'en dira pas plus. « Espérons que Benjamin ne souhaite pas poursuivre la conversation », pense-t-il. Dans un crissement de plastique, il attrape son sac et lance un regard appuyé au policier qui se lève aussitôt.

— J'ai été ravi de faire votre connaissance et celle de Jennifer-Ann, bien sûr, dit-il en déposant ses lèvres sur la main de la jeune femme. Si vous le permettez, je dois prendre congé.

— Je vous raccompagne, lance Benjamin Still. Merci pour le verre, Monsieur King. On vous laisse vous préparer pour votre départ. Encore désolé pour votre séjour mouvementé, et bonne chance avec votre épaule.

— Merci, inspecteur. Je suis heureux d'avoir partagé ce moment de recueillement à la mémoire de notre Maréchal. C'est rare de pouvoir rendre

honneur à un grand homme dans un lieu qui lui était si cher...

Le jour tire à sa fin. Benjamin et Jean-Jacques prennent place dans la voiture de patrouille et s'observent en silence, alors que le système d'arrosage dessine ses derniers arcs-en-ciel sur le gazon millimétré.

Chapitre 30

Les révélations

«Les révélations sur Golden Island risquent de briser le cœur de ce pauvre Jean-Jacques. Mais mieux vaut qu'il apprenne la vérité maintenant, plutôt que dans les journaux», juge Benjamin en allumant le contact. Sa vieille amie Suzie Bach sera appelée à témoigner, le coup sera difficile à encaisser. Sans parler de son ami Morelli... L'inspecteur Still sait qu'il va devoir faire preuve de tact avec le gynécologue.

— Vous avez l'air fatigué, note-t-il en engageant le véhicule sur la route. Dure journée ?

— Mes nuits ne sont plus ce qu'elles étaient.

Le menton du médecin est piqué de gris. Même son T-shirt aux couleurs criardes a l'air fade. Pauvre homme, lui qui était venu à Golden Island pour renouer avec une jeunesse douce et heureuse...

— Vous aviez des choses urgentes à me dire ? reprend le policier en demeurant attentif aux voitures qui débouchent à l'aveugle des villas voisines, tapies derrière les grilles en fer forgé.

— Je ne veux pas vous embêter, mais j'avais vraiment besoin de vous parler, Benjamin. Je sais que vous avez beaucoup en tête et que je vous avais promis de ne pas faire de commentaires sur notre visite à l'université, mais...

— Ne vous inquiétez plus pour ça. Allez-y, Jean-Jacques. Je vous écoute.

— Ce que j'ai à dire concerne la présence de l'oiseau. Vous savez, le cormoran à pattes rouges dont on a tant parlé. J'ai eu une conversation bizarre avec Suzie Bach et franchement, je ne peux pas garder ça pour moi.

Recroquevillé dans le siège passager, Rousseau peine à trouver ses mots.

— J'ai beaucoup de mal à me l'avouer, mais je me suis trompé sur Suzie. Elle n'est pas la vieille dame innocente qu'elle prétend être. Elle...

— Ne vous tracassez pas, coupe Still. J'ai eu une longue et pénible discussion avec Christian Byron au sujet des oiseaux.

— Il vous a raconté pour l'Amérique du Sud ?

— Oui, l'accident.

— Vous savez tout, alors ?

— Ce qu'il a bien voulu me dire.

Les deux hommes fixent la route. Les phares éclairent par intermittence un mur blanc habillé de rosiers sauvages ou un toit adobe qui dépasse

d'une clôture. La falaise, toute proche, est un gouffre noir dont s'échappe le roulement de l'océan.

— Quand je pense qu'il a introduit ces oiseaux dans l'île pour elle... Et qu'elle n'a rien fait pour l'arrêter, poursuit le Québécois.

— Il l'a fait parce qu'il était convaincu que ça l'aiderait à guérir. Et elle l'a laissé faire pour le guérir, lui. Vous aviez raison, Jean-Jacques. Il n'y a pas que l'argent, dans la vie.

« Enfin, pas pour tout le monde », rectifie le policier pour lui-même. Le directeur du cirque, ce menteur de Morelli, avait gagné le gros lot en rencontrant Byron, ce fameux soir, en Patagonie. Encore une vieille connaissance de Rousseau dont Benjamin allait devoir égratigner l'image.

— J'aimerais vous parler de Pasquale Morelli, dit-il.

— Le pauvre homme. En voilà un autre qui a eu une vie difficile ! soupire Rousseau.

— Vraiment ?

Dans la pénombre, Still regarde son interlocuteur en pesant attentivement chacun de ses mots.

— Quand vous l'avez vu la dernière fois, comment l'avez-vous trouvé, après toutes ces années ? Changé ? Vieilli ? Nerveux ?

— Nerveux ? Ne m'en parlez pas, le pauvre ne tenait pas en place. Volubile comme dans sa jeunesse et grandiloquent... Tantôt excité, tantôt déprimé, je crains de l'avoir attrapé à un très mauvais moment.

— Que voulez-vous dire ?

— Son père est mort cette année ; ç'a dû lui causer une terrible secousse. Le vieux Morelli était l'âme du cirque Maximum. Même s'il s'était retiré officiellement, sa présence pesait toujours sur les épaules de Pasquale. Un vrai tyran, le vieux. On avait tous peur de lui.

— Vous disiez qu'il semblait agité. Est-ce qu'il a expliqué pourquoi ?

— Pasquale a toujours été un peu instable, une âme libre, un poète. Pas du tout attaché au matériel, il méprisait l'argent et la réussite de son père. Il ne pensait qu'à mener une vie de bohème. Bref, il était le rebelle de la bande.

— Mais finalement, il est rentré dans le droit chemin et a repris l'affaire familiale, risque le policier. Les gens changent.

— C'est vrai. Mais ce pauvre Pasquale n'a pas eu une vie facile, à ce que j'ai compris. Et l'autre jour, il avait une raison supplémentaire d'être nerveux.

Jean-Jacques s'interrompt, alors que Still est suspendu à ses lèvres. Se pourrait-il que, finalement... ?

— Je vais vous raconter cette anecdote parce que, comme on dit dans votre jargon, il y a certainement prescription, et parce que je suis certain que

Pasquale ne m'en voudrait pas. Il l'a reconnu lui-même... Cette histoire est loin derrière lui.

— Je suis curieux de vous entendre, répond Benjamin, le cœur battant.

— Pasquale m'a raconté une histoire qui reflète bien sa personnalité et qui va vous faire sourire, car elle est d'actualité.

— Je vous écoute.

— Vous savez qu'il y a quarante ans, il y a eu une évasion à la prison de Pembroke. On en a parlé, ensemble, l'autre jour...

Rousseau fait une pause qui paraît interminable à Still, puis, sûr de son effet, poursuit...

— Figurez-vous que le fugitif, un voyou sans importance, semble-t-il, a été caché par le jeune Pasquale Morelli alors qu'il était au plus fort de sa rébellion contre l'autorité !

La voiture fait une embardée et s'arrête sur le bas-côté.

— Excusez-moi, une fausse manœuvre, dit l'inspecteur Still, devenu soudainement blême. Vous disiez que Pasquale Morelli a caché un fugitif il y a quarante ans...

— Et croyez-moi, cette expérience ne lui a pas laissé un bon souvenir ! Alors, voir des policiers s'agiter autour d'une autre évasion, forcément, ça l'a mis dans tous ses états. Mais, il l'a dit lui-même, *tutto é finito, basta cosi. Basta*, j'adore cette expression, c'est comme dans un film de mafia !

— Vous êtes certain que ce sont les mots exacts qu'il a employés ?

— Évidemment que j'en suis certain. C'est amusant comme coïncidence, pas vrai ?

Chapitre 31

Pasquale Morelli

Pasquale Morelli voit le phare de South Point rapetisser dans son rétroviseur. Au volant de son Audi, il précède la caravane d'une bonne heure, car il a promis à Christian Byron de le rencontrer une dernière fois avant le départ de la troupe. Une dernière fois... Il va probablement tenter de le persuader à nouveau. Christian lui proposera de l'argent, encore plus d'argent, suppliera, menacera. Quelle importance ? Plus rien ne peut lui faire changer d'avis. Il y a eu trop de souffrance. Morelli est bien décidé à terminer la tournée sur la côte Est, puis à donner leur congé à tous les employés. Les animaux finiront au zoo de New York, les arrangements sont déjà pris. Ses vieux compagnons y seront bien traités. Une retraite méritée. Et sa nièce pourra récupérer l'argent de la vente des appareils et du matériel. Elle est libre, désormais. Comme lui.

Byron et lui ont rendez-vous à l'extérieur de l'île, dans un restaurant ayant pignon sur rue au bord de l'I95. L'enseigne du *diner* minable clignote dans le brouillard du petit matin. À cette heure, le stationnement est vide. Seuls deux camions sont arrêtés aux pompes. Un peu en retrait, Morelli reconnaît le pick-up du musée. À l'intérieur du restaurant, écartant les rideaux au crochet, Byron lui fait un signe de la main. Depuis combien de temps l'attend-il, fébrile, impatient de lui présenter ses arguments, bercé par l'espoir fou qu'il change d'avis ? Quand Pasquale entre, la chaleur de l'endroit le prend à la gorge. Les odeurs de bacon grillé lui donnent la nausée. Byron se lève et lui tend la main. Il n'est pas seul.

— Tu connais l'inspecteur Still, souffle-t-il en prenant son imperméable plié sur la banquette. Je vous laisse, à présent. Je suis désolé, Pasquale. Il sait tout.

Morelli n'avait pas vu la voiture de police dissimulée par un 18 roues. Il prend place devant Benjamin et se compose une figure joviale.

— Que puis-je faire pour vous, ce matin, inspecteur ?

Chapitre 32

Un voyage dans le temps

—Un voyage dans le temps, voici ce que j'aimerais faire avec vous, monsieur Morelli.

—En Amérique du Sud ? Allons-y, inspecteur ! Décembre 1981, rencontre avec Christian Byron. Nous étions jeunes, nous étions beaux. J'ai conclu l'affaire du siècle et vous connaissez la suite. Gagnons du temps. Dites-moi si c'est grave et comment on peut arranger ça...

—Quand j'ai parlé d'un voyage dans le temps, je ne pensais pas à l'Amérique du Sud, réplique Still. On n'a pas besoin d'aller aussi loin.

Il tend alors à son interlocuteur un sac en plastique lisse et scellé, numéroté à l'encre noire, contenant une photo *Polaroid* jaunie sur laquelle deux adolescents souriants prennent la pose, les muscles bandés comme des boxeurs. Le visage de Morelli change de couleur.

—Comment avez-vous eu cette photo ?

—Qui est-ce ?

—C'est moi.

—Ça, on le sait. Vous n'êtes pas facile à reconnaître, mais on vous a identifié grâce aux archives du journal local. Le grand Maximum était fier de son fils aîné, car c'est vous qu'on voit dans presque tous les articles datant de cette époque.

—Le vieux me mettait en scène tous les ans, lors de la visite des gus du journal. Ça lui faisait une belle publicité...

—Qui est l'autre gars ?

—Je ne me rappelle plus. Un copain de la bande, j'imagine.

—C'est vous qui lui aviez prêté des vêtements ?

—Je ne vois pas de quoi vous parlez.

D'un geste lent, sans se presser, Benjamin Still sort son calepin, puis lance :

—Georges Watson. Évadé de la prison de Pembroke le 4 juillet 1980. La photo date du 8, c'est écrit derrière. Vous aviez l'air de bien vous entendre, tous les deux.

Morelli prend la photo entre ses mains tremblantes. Il reconnaît l'écriture serrée au dos du cliché, contemple les visages surgis du passé, puis finit par poser l'enveloppe en plastique devant lui.

—Qui a pris cette photo ? questionne le policier.

—Rod...

—C'est exact. Rod Marshall. Romain Maréchal. On l'a retrouvée avec quelques autres du même genre dans le coffre de sa propriété. Où a-t-elle été prise ?

—Dans le marécage, murmure Pasquale.

—Parlez plus fort, je n'ai pas bien entendu.

—Dans le marécage ! répète Morelli dans un grondement. Et alors ? Pourquoi vous me montrez ça ?

—Vous avez caché Watson pendant sa cavale à Antigonish.

—C'est vrai. J'ai fait une terrible erreur de jugement, c'était mal. J'avais vingt ans. On en fait des conneries à vingt ans, non ?

—Le problème, ce n'est pas la connerie que vous avez faite à vingt ans.

L'éclair d'effroi qui passe dans les yeux de Pasquale Morelli n'échappe pas au policier.

—C'est quand même une belle coïncidence que Maréchal ait justement été tué un 8 juillet.

—Le 8, vraiment ?

—La date anniversaire de cette photo.

—Je n'ai pas la mémoire des dates.

—Le jour même où la police a mis la main sur ce Georges Watson, continue Still, imperturbable.

—On ne contrôle pas les hasards.

—Et moi, je ne crois pas au hasard.

L'homme de cirque fixe à nouveau la photo, et respire à fond. Une larme descend sur sa joue en creusant une rigole humide sur ses traits tirés.

—Que faisiez-vous le soir du 8 juillet dernier, monsieur Morelli ?

Par la fenêtre graisseuse du restaurant, Pasquale regarde les voitures qui défilent sur la route.

—La caravane du cirque Maximum ne devrait pas tarder. Une belle caravane comme ça, ça ne passe pas inaperçu...

—Si j'étais vous, je le préviendrais, conseille Still d'une voix douce. Je ne pense pas que vous pourrez aller les rejoindre.

—Ce n'est pas grave, inspecteur. J'aurais juste aimé saluer les employés une dernière fois. Et ma nièce. Mais maintenant, *tutto é finito*, n'est-ce pas ? laisse tomber Pasquale.

Le policier lui tend une serviette de table avec laquelle il s'essuie la joue, puis qu'il déchire en petits confettis blancs et pelucheux.

—Vous devrez me raconter votre histoire, poursuit Still. On peut le faire ici ou au poste de police, c'est comme vous voulez.

—Je vais commander un café, si ça ne vous dérange pas.

Ils restent silencieux jusqu'à ce que la serveuse ait posé l'allongé sur la table.

—J'ai toujours voulu être poète, commence le directeur du cirque. Ou romancier. Mais mon vieux ne l'aurait jamais permis. Pour lui, il n'y avait que le cirque. Le cirque, le cirque... Cette saleté de cirque. Une affaire familiale, qu'il disait, une entreprise honnête qui répand le bonheur partout où elle passe. C'est ça qu'il me serinait tous les jours depuis que je suis assez vieux pour balayer un chapiteau...

Il boit une gorgée, les yeux dans le vague, perdu dans ses souvenirs.

—Le cirque, lâche-t-il avec mépris. Toujours en mouvement, école à la maison quand on avait le temps d'étudier, un mois ici, deux mois-là. Aucun ami stable, une enfance sans joie, à travailler. La joie, c'est pour les spectateurs, disait mon père. Nous, on n'était pas là pour s'amuser.

—Rod Marshall était votre ami ?

—Les semaines qu'on passait à Antigonish étaient les meilleures de l'année. La tournée des trois Amériques nous menait tous les ans sur la côte Est, et Antigonish était de loin mon endroit préféré. Avec la bande... Rod, John, Peter, Jean-Jacques le Canadien...

Still ne relève pas. Le papier de bonbon qu'il triture sous la table l'aide à masquer ses émotions.

—Tous les gars m'enviaient. Habiter dans un cirque, côtoyer tous les jours les tigres et les clowns, monter sur la scène, quelle chance ! J'ai adoré cette période de mon enfance, car ils étaient tous jaloux de ma vie de misère. Pendant mon mois à Antigonish, j'en venais presque à l'aimer, ma chienne de vie. Je jouais le fier devant cette bande de mioches en vacances d'été, coincés avec leurs parents ou qui s'ennuyaient... Comme Rod.

—Parlez-moi de lui.

—Rod Marshall était un gars du coin, contrairement aux autres. Ses parents habitaient et travaillaient là, alors pour lui, les vacances, c'était la liberté autant que l'ennui. Je pense qu'il enviait encore plus les autres que moi. Ceux qui avaient leurs parents sur le dos. Eux, au moins, avaient des obligations, comme rentrer chez eux de temps en temps pour se brosser les dents... Alors que lui, personne ne l'attendait jamais. Il n'avait pas de père et sa mère travaillait à l'usine de Pembroke, en plus de faire des ménages jusqu'à très tard le soir. C'est comme ça qu'on est devenus amis, tous les deux. On était différents des autres.

—Et ensuite ?

—Ensuite, on a grandi. Les copains ont commencé à faire des études, même Rod. Ils avaient tous de l'ambition et voulaient faire quelque chose de leur vie. Mais moi, ma vie était tracée d'avance. Alors, j'ai commencé les bêtises. Je faisais le con, je voulais me rendre intéressant...

— Vous vouliez impressionner les filles ?

— Je voulais impressionner Rod.

Renversant sa tête en arrière, les yeux clos, Morelli marque une pause, puis, reprenant sa position normale, hèle la serveuse pour qu'elle remplisse sa tasse, s'excuse des petits morceaux de papier qu'il a laissé traîner un peu partout et parle de la météo. Still patiente sans le quitter du regard.

— Il avait cette aura particulière... poursuit-il. Un charme fou et juste ce qu'il fallait de sadisme pour être encore plus séduisant. Quand nous étions enfants, je pense qu'il me faisait un peu penser à mon père. Je le vénérerais et je le détestais en même temps. Et quand on a grandi...

Sans terminer sa phrase, il enchaîne en disant :

— Il était conscient du pouvoir qu'il avait sur moi. Il me provoquait tout le temps et me poussait dans mes retranchements. Il prenait plaisir à me voir faire des conneries et courir le risque d'être pincé, alors que lui restait bien caché derrière. Ça me répugnait et ça m'attirait en même temps.

Morelli saisit l'enveloppe plastifiée restée sur la table, et dit encore :

— Rod a pris cette photo et, le soir même, a appelé la police pour dénoncer Georges. Un pauvre type à peine plus âgé que nous, épinglé pour une broutille. Il avait réussi à sauter du camion qui approchait de la prison et, Dieu sait comment, avait franchi l'*Antigonish Channel* à la nage. C'était avant la construction du pont. Il s'était évadé le 4 juillet, pendant que les gens faisaient la fête. Tout le monde était un peu saoul. Puis, il avait traversé l'île à pied en longeant la côte sauvage. Il était dans un sale état quand Rod l'a trouvé.

— Attendez un instant, c'est Rod Marshall qui a caché le fugitif ?

— Oui, il l'a trouvé évanoui, l'a assommé pour être bien certain qu'il n'allait pas se réveiller, et l'a enfermé dans une cabane de pêcheur dans le marécage. Ensuite, il m'a mis dans le coup et pendant quelques jours, on a traîné avec lui. On buvait des bières, on faisait les cons, on était devenus copains. On savait bien que ça ne pourrait pas durer, mais on faisait semblant. Comme des gamins.

— Et Marshall l'a dénoncé.

— Ça m'a mis en rage, confirme Morelli en se prenant la tête entre les mains. J'étais si furieux contre lui qu'on s'est battu. C'est la première fois qu'on se battait. Alors, il a brandi ce *Polaroid* en souriant. Je n'oublierai jamais ce sourire... Sadique. Magnifique.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Il a commencé à me faire chanter. Moi qui vivais d'un rien et qui ne songeais qu'à abandonner le cirque pour réaliser mes rêves. Comme tous les autres. Jean-Jacques voulait devenir médecin, Peter adorait la mécanique, Rod parlait déjà d'architecture.

— Vous aviez donc besoin d'argent pour payer Marshall.

Le soupir triste de Morelli est la seule réponse qu'il lui sert, mais c'est suffisant pour Still.

— Puis, vous avez rencontré Byron en Amérique du Sud, c'est bien ça ? poursuit le policier.

— Une rencontre irréaliste dans un bar perdu. Le cirque était de passage au Chili, comme tous les ans. Mon père avait ses contacts et le public nous accueillait toujours chaleureusement. Christian Byron était une loque. Je l'avais tout de suite repéré avec ses vêtements de sport... Le parfait aventurier blond qu'on voit dans les films. Mais malheureux ! Je n'avais jamais vu un tel désespoir dans les yeux d'un homme. Je lui ai offert une tequila, alors qu'il en avait déjà quatre derrière de la cravate. On a bu toute la soirée et il m'a raconté sa vie. Enfin, il m'a surtout parlé de cet accident et de sa copine handicapée qui vivait au Rhode Island. En entendant le nom *Antigonish*, j'ai failli m'étrangler. Quelles étaient les chances pour que je rencontre quelqu'un dans ce trou perdu de Patagonie qui connaisse cette petite île ?

— Un signe du destin ?

— Vous ne pensez pas si bien dire, inspecteur. Une coïncidence qu'on ne pouvait pas ignorer, ni lui ni moi, surtout dans l'état d'ébriété dans lequel nous étions tous les deux ! Quand il m'a parlé de son histoire d'oiseaux, les choses sont allées très vite dans ma tête. Avec le cirque, nous avions toutes les autorisations pour transporter des animaux... Les réseaux aux douanes, les bonnes filières. Du Chili à la Californie, mon père connaissait tous les douaniers par leur prénom et avait même donné des cadeaux à tous leurs enfants. Pour ça, on pouvait faire confiance au vieux Morelli. Il n'épargnait aucun effort pour bien faire fonctionner le cirque. Rien d'illégal, juste du bon vieux graissage de patte pour gagner du temps aux frontières lors des contrôles sanitaires. Tous les animaux du cirque ont toujours été traités avec le plus grand soin, vous pouvez en être certain. Mon paternel traitait mieux les chimpanzés que ses propres enfants. Bref, j'ai tout de suite vu que Byron et moi on pouvait s'aider mutuellement.

— Il vous donnait beaucoup d'argent pour transporter les cormorans ?

— Je ne faisais pas que ça. Je devais aussi les capturer et chercher des œufs. Oui, Christian était très généreux. Assez pour me permettre de payer Rod.

— Et ç'a duré combien de temps ?

— Près de quarante ans, répond Morelli avant de heler à nouveau la serveuse.

— Tous les étés, Rod m'attendait à Antigonish le 8 juillet, poursuit-il. Notre rendez-vous spécial, qu'il disait. Lui, de plus en plus connu, de plus en plus riche, de plus en plus gros... Rod le Morveux. Il ne l'avait pas volé

ce surnom. Le concepteur du musée des oiseaux, quelle blague ! L'architecte chou chou des vedettes d'Hollywood... Il n'avait pas besoin de mon argent, il recherchait juste le plaisir de me savoir à sa botte. Moi, le pauvre Pasquale qui n'aurait jamais la carrière de ses rêves. Moi, le *looser*. Chaque année, il me faisait venir dans sa propriété et on passait une soirée ensemble. Au bout de quelques heures, quand il était fatigué de s'amuser avec moi, il brandissait cette photo idiote et plaçait mon argent dans son coffre.

— Pourquoi l'avez-vous laissé vous manipuler pendant si longtemps ?

— On avait un long passé, Rod et moi, avoue Morelli, la honte dans le regard. Personne ne devait savoir. Surtout pas mon père.

Still contemple à son tour le flot de voitures de plus en plus gros qui gonfle la route comme un fleuve. Certaines vont vers le pont et leurs passagers verront bientôt apparaître le phare de Pembroke. Ils passeront devant la prison, puis s'engageront vers l'île. Le panneau *Bienvenue à Antigonish* est toujours à l'entrée du village de North Point, mais plus personne n'utilise ce nom désuet depuis bien longtemps. Les touristes viennent visiter la coquette Golden Island, l'île où les millionnaires en vélo croisent les amoureux de la nature dans le marais, où la discrétion est de bon ton, et où l'on se fond dans des vêtements clairs ou assortis aux volets des maisons en feignant de trouver ça normal.

Le policier soupire et reporte son attention vers Pasquale Morelli. D'un hochement du menton, il l'encourage à poursuivre. Mais l'homme au regard durci reste silencieux.

— Mon père est mort en avril.

— Je suis désolé de l'apprendre.

— Désolé ? Après ce que je viens de vous dire ? Vous n'avez rien compris ! Ça été ma libération. Un moment que j'attendais depuis si longtemps ! Depuis toujours.

— Je suis désolé d'apprendre le décès d'un homme, tout simplement. De deux hommes, pour être précis.

En scrutant le visage de Morelli, Benjamin perçoit un spasme qui, de manière presque imperceptible, fait frissonner ses joues, comme l'eau du marais frémit au vent.

— Racontez-moi ce qui s'est passé la nuit du 8 juillet dernier, quand vous êtes allé rejoindre Romain Maréchal chez lui.

— Romain Maréchal. C'est vrai qu'il se faisait appeler comme ça. Il en a fait du chemin, avec ses vélos hollandais, ces chics amis californiens, ses tableaux hideux, ses statuettes bouddhistes et son nom français ridicule...

— C'était un architecte de talent, risque Still. Il s'est trouvé un nom de scène, comme vous.

— Ses maisons étaient aussi glacées que lui, lâche Morelli.

— Est-ce que vous saviez ce qui allait arriver, ce soir-là ?

— Je savais que j'allais le voir pour la dernière fois de ma vie, si c'est le sens de votre question. Si j'allais le tuer ? Certainement pas. J'ai une âme de poète, ne l'oubliez pas. Je n'ai jamais été un homme violent.

— Alors, que s'est-il passé ?

— Les détails ont peu d'importance. On a parlé, bu un verre, puis deux, puis trois. Il m'a ri au nez, humilié et rabaissé comme il savait si bien le faire. Mais cette fois, je ne l'ai pas laissé faire. Je me suis emporté et j'ai saisi la première chose qui m'est tombée sous la main. Ce stupide trophée.

— Dans la maison, tout était propre, pourtant. Aucune trace de sang, juste du verre brisé.

— Ah ! Ça se voit que vous n'avez jamais désinfecté la cage d'un bébé éléphant, que vous n'avez jamais fait briller des trapèzes ou les kilomètres de câble d'acier d'un filet d'acrobate ! J'ai appris la propreté à la dure et à un âge très précoce. Je suis méticuleux, presque maniaque. Je peux dire merci au vieux Maximum, pour ça.

— Et vous avez fait passer le tout pour un cambriolage ?

— Pourquoi poser la question quand on connaît la réponse, inspecteur ?

— Parce que je vous enregistre. C'est votre déposition, Morelli.

D'un geste doux, le policier prend la photo des mains de l'assassin, puis reprend...

— Vous ne me dites pas tout. En fait, c'était bien un cambriolage.

— Vous voulez parler des vélos et de la télé ? Si ça peut vous faire plaisir, inspecteur.

— Non. Ce que vous vouliez, c'était cette photo, n'est-ce pas ? Pourquoi ne pas avoir forcé le coffre ?

— Je suis directeur de cirque, pas magicien. Et puis, je ne pensais pas qu'il en aurait fait un double, dit Morelli en sortant de sa poche intérieure le frère jumeau du cliché posé sur la table.

Sur celui-ci, la trace d'un doigt ensanglanté masque le visage du jeune homme qu'il a un jour été.

— Donnez-la-moi, c'est une pièce à conviction.

Morelli tend la photo sur laquelle les deux jeunes gens souriants posent avec un air bravache, comme s'ils avaient toute la vie devant eux. Still déchiffre au verso la même écriture serrée. *Amours de vacances*.

Chapitre 33

Le vent

Le vent dans les cheveux, vitres baissées, Benjamin Still file vers l'aéroport. La radio hurle un tube des années 2000, alors que le policier bat la mesure sur le volant. « Son T-shirt de l'Impact de Montréal lui donne bonne mine », se félicite Jean-Jacques Rousseau en lui tendant une menthe. Le service de la poste fonctionne bien, aux États-Unis, le colis est arrivé à temps. Le grand soleil d'août fait scintiller les parcelles bleu foncé que l'on distingue encore entre les maisons. Bientôt, ils auront tourné le dos à l'océan.

— Je ne vous remercierai jamais assez de me raccompagner à l'aéroport, Benjamin. Je n'étais pas d'humeur à écouter les commentaires du chauffeur de taxi.

— Je vous dois bien cette dernière balade en voiture, vous avez été un très bon copilote. À tous les niveaux. Et je suis désolé que vos retrouvailles avec Antigone se soient terminées de cette manière.

— Ne le soyez pas, Benjamin. Vous n'y êtes pour rien. Les gens changent. Les lieux, aussi. J'ai été naïf de penser que je retrouverais les choses dans l'état où je les avais laissées il y a si longtemps. L'Antigone de mon souvenir n'appartient qu'à moi seul, de toute façon.

— Reverrez-vous Suzie Bach quand la poussière sera retombée ?

— Nous sommes des étrangers l'un pour l'autre. Nous l'avons toujours été.

Ils se garent près du terminal, puis d'un geste agile, Benjamin aide Rousseau à extirper sa valise du coffre.

— C'est ici que nos chemins se séparent. Je vous dois des remerciements, Jean-Jacques. Sans le savoir, vous avez été un phare dans la nuit.

— Vous exagérez. Vous avez manœuvré seul, et avec intelligence. Un homme avec votre intuition... Je suis certain que vous n'avez que des victoires à votre tableau de chasse !

— C'est là que vous vous trompez. Dans le passé, j'ai payé très cher mon manque d'instinct.

En un éclair, Still revoit le visage d'Helen Murray en ce jour funeste où il était intervenu sans la mettre dans le coup. Le jour où, par sa faute, un innocent avait été blessé à mort. Le jour où sa vie avait basculé et dont il s'efforçait, depuis des années, d'effacer les traces.

— Mais vous ne m'en direz pas plus, n'est-ce pas ? poursuit le vieux médecin sans laisser à l'autre l'occasion de répondre. Vous rentrez à North Point maintenant ?

—Non, pas tout de suite. J'ai rendez-vous avec quelqu'un, tout à l'heure, à Pembroke. Elle veut me faire visiter la côte du Rhode Island. Il paraît qu'il y a de très beaux endroits. On voulait sortir de l'île, question de changer de point de vue.

—Je la connais ?

—Ça m'étonnerait, elle travaille au journal.

—La jolie photographe ?

—Ne me dites pas que vous la connaissez, elle aussi !

—Je ne lui ai jamais parlé, mais je me souviens très bien d'elle. Elle était dans le marais, ce matin-là, et photographiait le cadavre qui flottait dans les roseaux tout en vous dévorant des yeux.

—Ça m'avait échappé.

—Je connais bien ce regard. Et je savais ce qu'elle ressentait.

Lorsqu'ils arrivent près du comptoir d'enregistrement, l'hôtesse nettoie son guichet, car il y a encore peu de passagers. Ceux qui sont là sont bronzés et reposés, contrairement à Jean-Jacques dont les yeux malicieux ont perdu leur éclat.

—Je vous laisse filer, Benjamin. Pas la peine d'attendre ici avec moi. Il fait un temps splendide et vous êtes en congé, profitez-en !

—Prenez soin de vous, Jean-Jacques, lâche le policier en lui donnant une petite tape amicale sur l'épaule.

—Laissez-moi vous montrer comment on dit au revoir aux gens qu'on apprécie vraiment, fait Rousseau en le serrant dans les bras.

Surpris par cette étreinte, Still se raidit et s'abandonne finalement à la tendresse du vieil homme, puis le regarde s'installer sur une banquette en faux cuir, son sac en plastique sur les genoux, et quitte l'aérogare en hésitant un instant devant les portes coulissantes.

Jean-Jacques dévisage les hôtesse, pense à sa fille, au marécage, aux rendez-vous manqués, au destin. Il ne prête pas attention aux passagers qui, peu à peu, envahissent le hall d'attente. Alors qu'il s'apprête à compter ses pièces pour voir s'il a la monnaie suffisante pour se payer une boisson au distributeur, il sent une main se poser sur son épaule. Benjamin lui tend un gobelet de chocolat chaud.

—Est-ce que je peux vous tenir compagnie en attendant votre vol ? J'ai une histoire à vous raconter...

Pasquale Morelli a été condamné à cinq ans de prison pour trafic d'animaux exotiques et à onze ans pour le meurtre non prémédité de Romain Maréchal. Il purge sa peine dans un autre État, où il écrit des pièces de théâtre et des poèmes.

Christian Byron a écopé d'une peine de cinq ans pour trafic d'animaux exotiques. Il est incarcéré à la prison de Pembroke, d'où il peut, par beau temps, apercevoir le phare d'Antigonish.

Derek Fineland n'a jamais été interrogé officiellement. Son nom est absent des minutes des procès de Christian Byron et de Pasquale Morelli. Il a vendu le *Golden Campground* et a quitté Antigonish l'année suivante.

Amanda Bloom a succombé à une crise cardiaque sur la plage de South Point six mois après sa libération.

Suzie Bach continue de s'impliquer au Musée de Narrow Point, dont la vocation a changé. L'institution se consacre désormais à la protection du milieu humide du marais d'Antigonish.

FIN